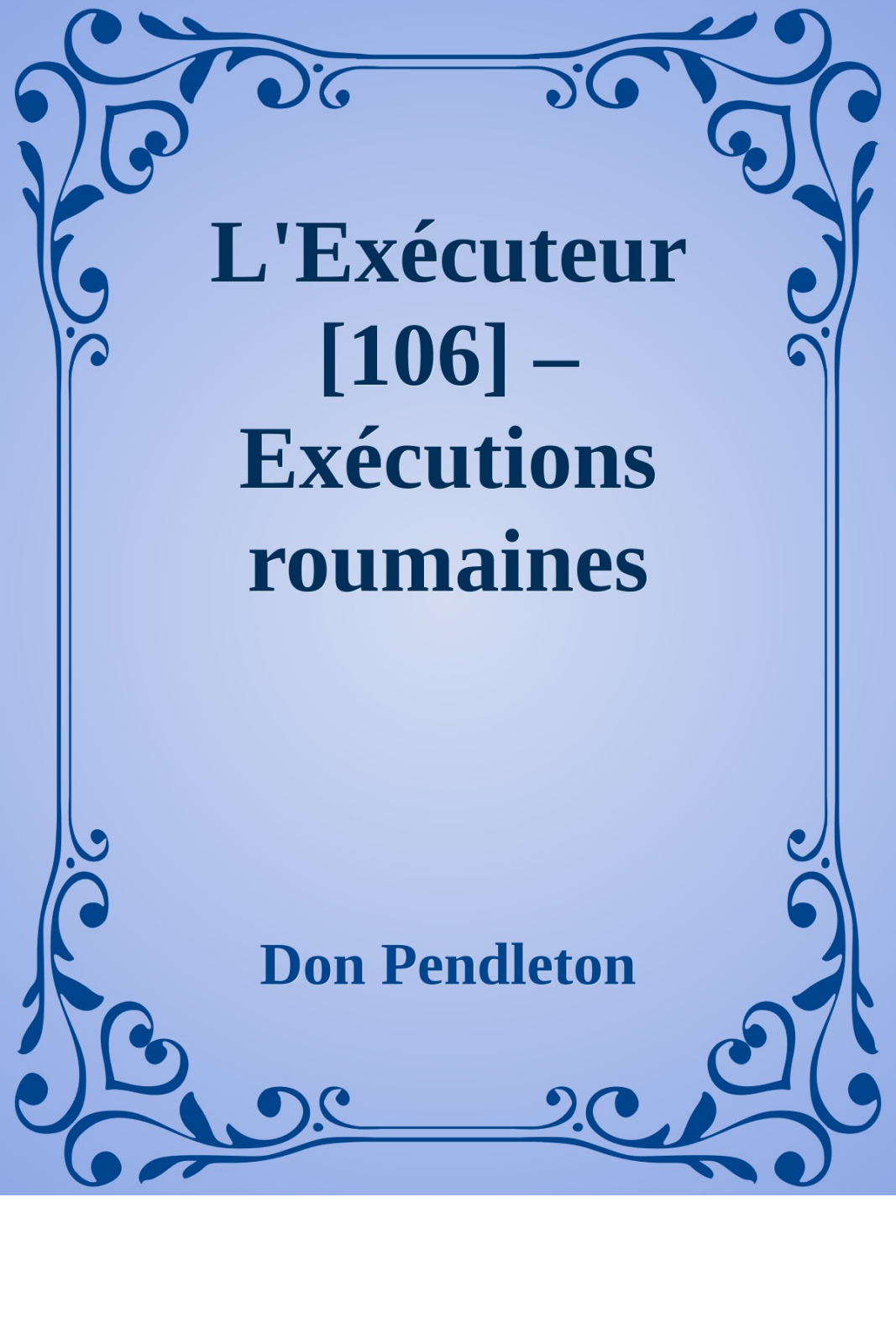


A decorative border in a dark blue color, featuring intricate floral and scrollwork patterns that frame the central text.

L'Exécuteur [106] – Exécutions roumaines

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard De Villiers

PRESENTE

L'EXECUTEUR



Exécutions roumaines

PAR DON PENDLETON

VAUGIRARD



HUNTER

CHAPITRE I

— Il est nul, ce film !

Dans la pénombre de la salle du *Dacia*, les grands yeux noirs de la petite Sonia s'étaient mis à fixer le profil maigre et blafard du jeune Aurel qui venait d'exprimer sa désapprobation à la cantonade. Sur l'écran aux coins légèrement détendus s'agitaient les images en noir et blanc d'une comédie burlesque polonaise, très vaguement sous-titrée en roumain. Sonia aurait préféré voir un film américain. Pour rêver. Pour essayer aussi d'améliorer le peu d'anglais qu'elle baragouinait. Mais, dans ce pays, personne ne rêvait plus depuis longtemps. Et personne ne parlait l'anglais. Dans le vacarme d'une sono nasillarde poussée au maximum, mais couvrant à peine le chahut ambiant, Aurel avait presque dû hurler pour se faire entendre et Sonia cria à son tour.

— Moi, je le trouve bien, ce film.

Ce qui était faux. Mais elle n'avait pas envie de quitter le *Dacia*. Pas encore. Il était près de 7 heures du soir et, à quelques minutes de la fermeture, la salle demeurait comble. Comme tous les jours de pluie. Car, plus qu'un cinéma, le *Dacia* était le dernier refuge des sans-abri de Bucarest.

Surtout celui des enfants perdus. Les *ceaucei*, les « enfants de Ceaucescu », comme on les surnommait ici. Toute une armée de mômes, chassés de leur famille, fugueurs ou orphelins, qui n'avaient plus aucune chance de voir un jour le bout de leur tunnel. Tous déjà un peu alcooliques, et la plupart définitivement accros à l'*oro-laque*. La colle du pauvre. Une saloperie de vernis-dorure, qu'ils avaient pendant un temps librement pu acheter dans les drogueries. Maintenant, la vente en était interdite aux mineurs et le trafic s'était organisé autrement. Contre 25 *lei*^[1] ou contre nature, les enfants se fournissaient à présent auprès d'intermédiaires adultes. Jamais la crème, jamais désintéressés. Bien sûr, au *Dacia*, rien de tout ça. La sniffette de colle y était interdite et la gérante, M^{me} Maria, surveillait son petit monde de très près.

C'était la routine et cela aurait pu durer encore longtemps, si des journalistes en mal de sensationnel n'avaient pas débarqué. Et la télé.

Une télé occidentale qui avait fait un super reportage sur les « Enfants Perdus » de Roumanie. Depuis, rien n'était plus pareil. Surtout pour les *ceaucei* qui y avaient participé. Car, dans la pègre de Bucarest, on n'avait pas apprécié. On prétendait même qu'un, voire deux ou trois des gamins qui, comme Sonia, Anton et Aurel, avaient participé à l'émission, s'étaient fait assassiner par les tueurs de la mafia. On n'était sûr de rien, car, chez les *ceaucei*, il y avait aussi des

règlements de comptes. Pour un flacon *d'oro-laque*, un morceau de trottoir, ou pour un simple croûton de pain. Mais on causait et la peur s'était installée.

— Viens, on se tire.

Aurel s'était levé, entraînant sa copine. À 14 ans, il était déjà presque un homme. « Aussi chiant qu'un vrai », songea Sonia en passant devant la caisse aux ferronneries ouvragées d'arabesques. Sous la frange de cheveux bruns indisciplinés, les grands yeux noirs de la fillette luisaient de colère rentrée. Bien que plus jeune de deux ans et plus petite que son compagnon, elle lui en imposait. Question de personnalité. Haussant les épaules sous son blouson de faux cuir fatigué, Aurel grogna, hâta le pas pour traverser l'immense place à l'asphalte zébré de rails, évitant d'une esquive de matador le mufle gris d'un tramway indifférent. Dans le quartier de la gare du Nord, les *ceaucei* étaient si nombreux qu'on pouvait bien en écraser un de temps en temps.

La mafia pouvait bien en assassiner quelques-uns.

La pluie avait cessé et le ciel du soir teintait les lourdes nuées de tons indigo. La gare du Nord dressait son alignement de façades grises et une foule terne piétinait le sol gras, prenant les trams d'assaut, pressée de regagner les taudis de la périphérie. Deux pièces par famille, c'est-à-dire, au moins sept à huit personnes. Sonia se souvenait de tout ça. Elle aussi avait eu une famille. Un père qui picolait, une grand-mère déglinguée par les grossesses et une mère qui prenait le même chemin. À trente-neuf ans, elle en paraissait cinquante et avait déjà pondu sept mioches. Presque tous du temps de Ceaucescu, c'est-à-dire au temps de l'encouragement familial, puis de la pilule et de l'avortement interdits. Quand elle avait quitté le gourbi familial, il y avait encore un môme en route. Un de trop.

Elle avait brusquement eu marre de jouer les nourrices et s'était tirée sans rien ne dire à personne. Depuis, elle n'avait plus jamais eu de nouvelles.

Et elle s'en foutait.

Bien plus que de ne pas avoir vu la fin de cette merde de film. Mais ça, ça pourrait toujours s'arranger, elle reviendrait un autre jour.

— Magne-toi, merde, cria Aurel en hâtant le pas. On ne trouvera plus rien à se mettre sous la dent.

Pour ce qu'il lui en restait, de dents, à Aurel... Entre les bagarres et les torgnoles des flics, son passif dentaire frisait le rouge. Plus une seule incisive en haut et juste deux en bas. Pour ce qui concernait les molaires, tout le monde savait que c'était le siège favori des caries. Même que ça lui donnait une haleine pas franchement écologique, à Aurel. Comme ses fringues qui avaient vraiment traîné partout et jamais connu le pressing. Mais de ça aussi, Sonia s'en moquait.

Dans la benne à ordures du chantier abandonné qui leur servait d'ultime refuge depuis quelque temps, à Anton et à eux, ça se mélangeait aux autres remugles.

En attendant, il avait raison. À voir le nombre de *ceaucei* qui hantaient déjà le secteur de la gare, ils risquaient vraiment de ne plus rien trouver à manger. Les poubelles du buffet n'étaient déjà en général pas si pleines que ça. Et avec son asthme et ses vingt kilos tout mouillé, Anton devait manger. Tous les jours. Sinon...

— Magne ! cria encore Aurel en la tirant par la manche. Magne !

Mais ils eurent beau se dépêcher, quand ils arrivèrent derrière le buffet de la gare du Nord, les trois poubelles étaient déjà prises d'assaut par une meute de gosses affamés. En vain. Elles étaient vides. Seuls restaient les papiers gras, les paquets de cigarettes et les canettes de bière vides.

— Merde ! gronda Aurel entre ce qui lui restait de dents. Chiasse de chiasse !

C'était parfaitement résumé. Pour manger, maintenant, il ne restait plus que deux solutions. Le vol ou la rafle de police. Parce que depuis quelque temps, Sonia avait beau racoler, les clients se faisaient rares. Même les routiers turcs qui venaient prendre leur fret en gare se faisaient tirer l'oreille. Sonia était trop jeune. Trop maigre aussi. D'autres filles étaient arrivées dans le secteur. Des paysannes attirées par la ville. Plus âgées, plus dodues et de meilleure humeur. Celles-là n'avaient jamais faim. Entre les chauffeurs de taxis, de bus, de camions et les hommes d'affaires étrangers des grands hôtels, il y avait de quoi faire. Parfois, la gamine regrettait d'avoir refusé d'entrer dans « l'écurie » de Groz, le big-mac de Bucarest. Il le lui avait proposé plusieurs fois, certain qu'elle ferait un jour une excellente pouliche. Avec Groz, elle aurait au moins bouffé à sa faim et personne ne lui aurait cherché de crosses.

Mais chez les enfants-putes, on avait sa dignité.

— Putain de putain ! grogna Aurel. On va encore la claquer.

Il avait cessé de fouiller dans les poubelles du buffet, jetant des regards belliqueux autour de lui. Pas le moindre adversaire sur qui passer sa rogne. Les autres fouineurs s'étaient égayés dans la gare et seul restait un groupe de mômes affalés dans un coin. Mais ceux-là ne songeaient pas à se battre. Ils ne pensaient même plus à manger. Trois garçons et deux filles. Tous le nez plongé dans leurs sacs en plastique, à renifler comme des malades. Au fond des sacs, et sous forme de vernis visqueux et doré, un peu d'oubli et de mort lente.

L'oro-laque.

Un truc qui rongeaient les bronches encore plus sûrement que l'asthme. Les bronches et le cerveau. En quelques mois de consommation, la gorge et l'œsophage n'étaient plus qu'une plaie, la

mémoire jouait les peaux de chagrin et l'acuité visuelle baissait graduellement. Au bout du parcours, on trouvait quelques cadavres de plus dans les caves ou sur les innombrables chantiers « en attente » de la périphérie.

— Et maintenant ? grinça Aurel. Qu'est-ce que tu proposes ?

Maintenant, Sonia regrettait de s'être attardée au *Dacia*. En sortant plus tôt, ils auraient peut-être eu une chance de trouver un croûton ou deux. Et pendant ce temps, Anton gardait leur planque. En espérant quelque chose à bouffer. Alors, l'idée vint à Sonia.

— Viens, lança-t-elle en tirant à son tour le garçon par la manche. Dépêche-toi.

— Où ça ?

— Au Protecteur.

Le Protecteur de la Patrie. Un orphelinat au centre-ville. On disait que ses poubelles n'étaient sorties que lors du ramassage, mais, parfois, le gardien préférait se débarrasser de cette corvée le soir. Il suffirait d'attendre.

— Si ça ne marche pas, proposa Sonia, on tâchera d'aller voir au Centre.

Le Centre, c'était une espèce de maison de correction qui ne disait pas son nom. Un refuge où les *ceaucei* étaient parfois envoyés après une rafle. Un pis-aller très provisoire. Sonia y était passée, Aurel aussi. C'est même là qu'ils s'étaient connus.

— D'accord, finit par accepter le garçon.

Il avait vraiment très faim.

Mais ce soir-là, ils n'eurent pas de chance. Lorsqu'ils arrivèrent à l'orphelinat, une armée de *ceaucei* les avait devancés et ils ne purent récolter que de vagues détritrus inconsommables. Comme des fous, ils se ruèrent au Centre, pour s'apercevoir qu'aucune poubelle ne flanquait la petite porte métallique située au fond de l'impasse.

— On va attendre, décréta Sonia dans un regain d'espoir.

— C'est inutile, leur lança une femme qui venait d'apparaître à l'entrée de l'impasse. Vous arrivez trop tard.

— Chiasse ! gronda Aurel en donnant un coup de pied dans la porte métallique.

Sonia sentait le découragement la gagner, quand elle s'écria de nouveau :

— J'ai une idée !

Aurel haussa les épaules. Sans illusions. Mais déjà, Sonia avait actionné la sonnette de la porte.

— Ils donneront rien, fit valoir son compagnon.

Il avait raison, le Centre n'avait déjà pas de quoi nourrir la centaine de gosses qui y séjournait en permanence. Mais Sonia poursuivait son idée.

Mina.

La sœur aînée de Zoia, une ancienne copine d'école. Quelques mois plus tôt, avant que Zoia ne se fasse engager au *Bucur*[2], seul vrai bordel de luxe de toute la Roumanie, elle avait parlé de cette sœur à Sonia.

— Ils donneront rien, s'entêta Aurel.

La porte s'ouvrit sur un gardien grincheux à la casquette parapolicrière délavée. Après d'interminables palabres, l'homme consentit enfin à dire qu'il « allait voir » et un moment plus tard, Sonia obtenait enfin un vague sandwich des mains d'une fille sans âge et d'aspect maladif qui leur dit de ne plus y revenir. Fous de joie et sans toucher au fabuleux banquet de cent cinquante grammes à peine, les deux gamins piratèrent un tram qui les ramena non loin de la gare du Nord. Ils firent les trois kilomètres restant à pied et quand ils franchirent enfin la palissade du chantier désaffecté où ils avaient élu domicile, Sonia ne sentait plus ses jambes. Et elle avait de plus en plus faim.

— Anton ! Anton ! cria-t-elle à la cantonade. On a de la bouffe !

Ils sautèrent des tas de gravats, dérangèrent quelques rats au passage, dévalèrent enfin la pente d'une excavation au centre de laquelle se cachait la benne à ordures.

— Anton ! C'est nous ! lança encore Sonia en escaladant la première la paroi rouillée de la benne.

Elle fit sauter le camouflage de cartons qui en recouvrait l'accès et se pencha en lançant encore :

— Eh, Anton ! On a eu un...

Le reste de la phrase demeura coincé dans sa gorge et ses grands yeux noirs se dilatèrent. D'abord d'incrédulité, puis d'horreur. Là, au fond de la benne, le jeune Anton les attendait effectivement. En fait, il ne risquait plus de bouger. Jamais.

Ouverte d'une oreille à l'autre, sa gorge béante s'offrait au crépuscule grisâtre, perdant les dernières gouttes de sang d'un enfant de douze ans.

D'abord, Sonia demeura immobile, comme tétanisée par la vision de cauchemar. Puis elle comprit ce qui s'était passé et une vague de panique la submergea. Au même instant, la voix d'Aurel éclata dans son dos :

— Attention !

Sonia tourna la tête et elle vit les deux hommes. Elle sut alors qu'elle avait deviné juste.

Le cauchemar ne faisait que commencer.

La petite pluie grasse et serrée s'était remise à tomber, noyant les projecteurs de la piscine et de sa fosse de plongée dans un halo verdâtre. Dans le grand parc, les buissons de roses et d'azalées ressemblaient à des ornements de pierres tombales, impression

renforcée par l'ambiance générale du lieu et par la masse sombre de l'aile principale du manoir. Le Sanctuaire. Le fief du vieux Petre Marescu, le boss de Bucarest. Enfermé dans son bureau de l'aile gauche du manoir, le front appuyé à la croisée de la fenêtre à vitraux et une Marlboro éteinte aux lèvres, Elias Marescu n'avait pas une seconde quitté cette masse lourde et inquiétante de son regard gris pâle.

Le Sanctuaire.

Depuis l'accident de voiture qui avait emporté Andrei, le frère cadet d'Elias, le père s'était enfermé dans le corps principal du manoir, n'y recevant que ses consiglieri et, parce qu'il ne pouvait faire autrement, ce fils aîné jouisseur, violent et trop caractériel qui avait saoulé son frère cadet le soir du drame. Un moment, Elias avait espéré voir le vieux lâcher les affaires pour se murer dans son chagrin. Espoir vite détrempé. Petre était de la trempe des vieux tigres. Avant lui, la mafia roumaine n'avait jamais été vraiment organisée. La pègre de Bucarest se subdivisait alors en une multitude de secteurs, dont chacun était géré par une famille. Dans les années cinquante, Petre Marescu avait mis de l'ordre dans tout ça. En achetant les plus intelligents, en éliminant les imbéciles. Depuis, y compris sous le régime de Ceaucescu, il avait régné sans partage sur la mafia roumaine. Un épisode qu'Elias avait bien connu. Il y avait même largement contribué, surtout grâce à Nicu. Nicu Ceaucescu, le fils du dictateur, dont il avait su se faire un solide soutien.

C'était le bon temps.

Depuis, il y avait eu la chute des Ceaucescu, la « révolution de décembre », la mort d'Andrei et la rancune du vieux tigre. Veuf depuis longtemps, ayant perdu son fils préféré et n'entretenant avec l'autre que des rapports « professionnels » au demeurant plutôt conflictuels, Petre Marescu s'était de plus en plus isolé. À Elias, il n'avait donné qu'une seule instruction, et ceci dès le lendemain du drame. Brûler tout ce qui avait appartenu à Andrei, mais conserver, toujours remplie, la fosse de plongée de la superbe piscine.

La fosse d'Andrei.

Andrei le champion de plongée, Andrei l'intelligent, Andrei le bon fils.

Parfois, Elias avait envie de hurler. De cogner, d'aller extirper les restes d'Andrei du caveau mortuaire familial et de les piétiner. Pour détruire un peu plus encore ce putain de fils prodige. D'ailleurs, il avait toujours envie de tout détruire.

Sauf lui-même.

Parce que lui, un jour, quand le vieux singe serait canné, il serait le boss. Le vrai. Il serait le vrai patron, autant dire, le vrai chef de toute la Roumanie.

— ... tron ?

Il serait alors plus puissant que le pouvoir politique et il foutrait tous ces salauds d'Occidentaux à ses pieds. Il...

— Patron ?

Soudain dégrisé, Elias Marescu sursauta, se tourna d'un bloc, aboyant comme à son habitude :

— Te voilà enfin, abruti !

Avant cette putain de révolution à la con, il avait vu Nicu Ceaucescu traiter ses sous-fifres comme ça et il l'avait admiré. Parce que c'était comme ça qu'on se faisait respecter. Il fallait se faire craindre. Il fallait marcher sur les autres pour ne pas être écrasé soi-même.

— Oui, patron. Je suis là.

Dimitri se tenait dans l'encadrement de la porte à deux battants, bouchant quasiment l'espace de son immense carcasse. Avec son complet sombre et le large bandeau frontal noir retenant sa longue crinière filasse, il ressemblait à un lutteur de foire endimanché. Ses énormes pognes derrière le dos, le ton servile et fixant obstinément le grand tapis de Chiraz qui couvrait le centre du salon, il n'avait pas l'air fier. En tant que tireur n° 1, Dimitri avait seul le droit de pénétrer ici, à condition de frapper.

— J'ai frappé, patron, assura précipitamment le colosse. J'ai frappé, mais vous n'avez pas entendu.

Immédiatement, Elias Marescu comprit que quelque chose ne collait pas. Question de ton et d'attitude. Fusillant sa première gâchette d'un regard glacé, il grinça :

— Alors ?

Dimitri se dandina sur place, hésita, finit par lâcher du bout des lèvres :

— Je... on en a eu un, patron.

Elias Marescu sursauta.

— Comment ça, un ! Et les autres ?

Nouvelle hésitation du tueur qui ergota :

— Je... enfin, on n'en a trouvé qu'un, sur leur putain de chantier. Un seul.

Il hésita encore, faillit avouer qu'il avait bien vu les deux autres gosses, mais qu'ils avaient réussi à le semer dans le dédale des chantiers. Au lieu de cela, connaissant le caractère du fils Marescu, il décida de mentir.

— On n'a trouvé qu'un seul des trois mômes, patron. Pourtant, on a cherché dans toute la ville. Absolument partout.

Elias Marescu lui lança un regard de côté, resserra les pans de sa robe de chambre de soie mauve autour de son grand corps maigre, alluma sa Marlboro, fit quelques pas sur le tapis de Chiraz, avant de se

planter devant son flingueur en chef pour lâcher d'un ton soudain presque aimable :

— Vraiment partout, Dimitri ?

L'autre hocha sa grosse tête aux cheveux ras, s'entêta :

— Partout, patron. Je le jure.

— Ne jure pas, Dimitri, coupa Elias Marescu sur le même ton amène. Ne jure pas.

Puis, semblant s'abîmer dans un gouffre de réflexions, il garda le silence un long moment, avant d'envoyer une gifle magistrale à son tireur n° 1. Malgré sa masse de muscles, ce dernier vacilla sous le choc, baissa aussitôt les yeux, soumis. Son prédécesseur était mort d'avoir voulu un jour résister à Elias Marescu. Un petit dictateur. Plus dingue, plus dépravé et plus dangereux à lui seul que tous les Ceaucescu réunis.

— O.K., laissa tomber le fils Marescu d'un ton trop suave. O.K., mon petit Dimitri. Laissons passer quelques jours.

Vexé, le grand Dimitri sourcilla.

— Quelques jours, patron ?

— Quelques jours, répéta Elias Marescu. Juste le temps de rassurer ces petites ordures de mômes. Après, je te montrerai.

— Euh... oui, patron, fit le flingueur sans comprendre.

— Je te montrerai, répéta le boss d'un ton dangereux. Je te montrerai comment le tueur en chef d'Elias Marescu doit travailler.

CHAPITRE II

— Les flics vont te flinguer, Mack... les flics vont te flinguer... les flics vont te flinguer, Mack...

Le sinistre leitmotiv avait scandé chacun des milliers de tours de roues du train. Un leitmotiv que Bolan avait voulu chasser de sa tête, mais, y compris dans son sommeil, les mêmes mots s'étaient inlassablement répétés. Puis dans un ultime crissement de l'acier sur l'acier, le convoi s'était immobilisé et Mack Bolan avait balancé le gros sac de voyage sur son épaule.

Il était à Bucarest, gare du Nord, pour un nouveau blitz dont Brognola lui avait assuré qu'il ne serait pas une promenade de santé.

Jusqu'alors contrôlée par une seule famille du cru, les Marescu, Bucarest était depuis quelque temps l'objet de tiraillements mafieux, principalement dus à l'installation récente d'une autre famille dans le secteur. Les Cerrone. Envoyés en Roumanie par la *Commissione Siciliana*, dans le but d'arracher le contrôle de la ville aux Marescu. Classique. C'était comme ça depuis l'avènement même de la mafia. Depuis la chute du mur de Berlin, des guerres mafieuses éclataient un peu partout en Europe de l'Est et du Sud. Que les organisations criminelles s'appellent *Mafia*, *Carra*, Milieu, *Triades* ou autres *Yakuzas*, leurs principes de fonctionnement sont pratiquement identiques. En matière de diplomatie, le feu et le sang ont toujours cours.

Et malheur au plus faible.

Malheur aussi aux hommes de courage. Quelques mois plus tôt, ils avaient assassiné le Juge Falcone, bafouant du même coup l'État et la justice qui avait osé brandir le glaive. Aussitôt après, ils s'étaient attaqués au juge Bersalino, son successeur, pour faire bonne mesure. Et ils ne s'arrêteraient pas là... ils ne s'arrêteraient jamais.

— *Drum bun, domnule.*

Face à Bolan, dans le compartiment bondé, la grosse femme n'en finissait pas de lui souhaiter « bonne route », s'acharnant à prononcer la formule rituelle dans sa langue d'origine. Elle parlait pourtant quelques mots d'anglais.

— *Multumesc*, remercia aimablement Bolan. *Multumesc.*

Durant l'interminable voyage ferroviaire qui l'avait emmené de Genève, où il avait pu serrer le petit Cheng contre lui, à Bucarest où l'attendait son nouveau blitz, il avait largement eu l'occasion d'apprendre quelques rudiments indispensables de la langue de Dracula. Un vrai parcours du combattant, ce voyage. Avec vêtements froissés, début de barbe, genre baroudeur de cinoche, et sac de voyage d'aspect fatigué. Avec son chapeau de feutre avachi et aux tons passés,

son jean délavé, ses Nike usées, son blouson de cuir noir râpé et ses lunettes de soleil à monture métallique ronde, il avait exactement l'air de ce qu'il souhaitait paraître : un de ces « routards » enrégés qui sillonnent le globe, à la recherche éternelle du « vrai » voyage. Se souvenant du début de son blitz mouvementé à Bruxelles, où il avait bien failli ne pas pouvoir quitter l'aéroport, il avait décidé d'entrer en Roumanie par le train.

À ce propos, son ami et complice Hal Brognola s'était montré extrêmement précis. Lui-même très surveillé, il l'avait mis en garde :

— Cette fois, l'ordre vient de très haut, Mack. Un ordre formel, vieux. Celui de t'abattre à vue. Les flics vont te flinguer, Mack !

Cela s'était passé au cours de leur dernier contact clandestin à l'issue du blitz canadien.

Bolan avait bien cherché à savoir de qui émanait cet ordre « d'en haut ». Mais le Numéro Deux du *Justice Department* s'était contenté d'avalier une large gorgée de son Johnny Walker Black Label avant de déclarer d'un air navré :

— *Sorry*, Mack. Je l'ignore.

Finalement, rien n'était fondamentalement changé. Depuis son premier blitz, des siècles plus tôt, contre les pourris de l'*Organized Crime* à Pittsfield, il avait compris combien seraient nombreux les obstacles qui se dresseraient sur le chemin de sa croisade punitive. À l'époque, il n'avait pas imaginé survivre aussi longtemps et à autant de batailles. Des combats sanglants, jonchés de cadavres, le plus souvent ennemis, mais amis aussi, quelquefois. Il se souvenait de tous et pour certains, son âme pleurerait toujours.

Les chacals de la *Cosa Nostra* avaient compté un temps sur ces morts-là pour le déstabiliser et lui faire jeter l'éponge. Mais avec le massacre de Noël, ils avaient commis le sacrilège impardonnable qui aurait, s'il en avait été besoin, relancé son combat et alimenté sa haine.

— *Drum bun !*

La grosse femme n'en finissait pas de lui souhaiter bonne route. Il faut dire qu'il lui avait offert un paquet entier de Marlboro et, ici, cela tenait à la fois du délice, du péché et du rêve utopique. Au marché noir, ce genre d'article valait un mois de salaire moyen. Et puis, elle lui avait changé quelques dollars. Ça créait des liens. La grosse femme avait rattrapé Bolan sur le quai et ne le quitta qu'après le contrôle des billets. Mack laissa faire en souriant ; au fond, cette mama roumaine était une parfaite couverture pour franchir les quelques centaines de mètres à l'intérieur de la gare. Elle le quitta enfin sur un dernier *drum bun*.

Et Bolan se retrouva seul, au milieu d'une foule grise et affairée, seul et livré à lui-même, dans un pays dont il ignorait presque tout.

Heureusement, il y avait Virgil Bastianu. Ce contact occasionnel et un peu spécial de la Croix-Rouge helvétique, par lequel l'information était arrivée à Viviane Beck, la jeune et très efficace responsable de la Fondation Miséricorde, seul lien entre Bolan et le petit Cheng, toujours muré dans son silence. L'information transmise faisait état d'assassinats d'enfants à Bucarest. Des infanticides probablement perpétrés par certains éléments mafieux de la ville. C'était en tout cas la version de Virgil Bastianu.

— Dollars, *domnule* ? Deutsch marks, dollars ?

Un grand type en veste de velours avait accroché la manche de Bolan. Un changeur clandestin. À Bucarest, comme dans tous les pays de l'Est, on était sollicité par toute une foule de gens : rabatteurs de toutes sortes, macs, putes, changeurs de devises et chauffeurs de taxis. Ces derniers cumulant souvent toutes les casquettes à la fois.

— Nu, déclina Bolan. Multumesc.

Il avait déjà les *lei* de la grosse dame du train. Un change évidemment honteusement intéressant pour lui. Au cours parallèle, cent dollars pouvaient s'échanger pour l'équivalent de deux mois de salaire roumain moyen. Soit environ sept à huit mille *lei*.

Débarrassé de quelques grappes de gamins fureteurs et ayant déjà repoussé les discrètes avances de gamines tout juste pubères, Mack Bolan se retrouva bientôt dans un vaste hall balayé de courants d'air. Bousculé par la horde humaine, sollicité par quelques mains avides de *ceaucei* de tous âges, il parvint à se frayer un chemin jusqu'à une cabine téléphonique. Il glissa un leu dans l'appareil, composa les huit chiffres que lui avait donnés Viviane Beck. Une sonnerie entrecoupée de parasites résonna longuement dans le combiné, avant qu'une voix de femme ne se fasse entendre dans un roumain chuintant.

— *Domnule Bastianu* ? demanda aussitôt Bolan.

Si l'intéressé était absent, la conversation n'allait pas être facile. Heureusement, un instant plus tard, une voix d'homme intervint.

— Da ?

— Je suis votre correspondant suisse, fit Bolan, soulagé.

Il avait déjà joint le Roumain depuis Genève, se faisant passer pour un vague journaliste free-lance.

— Vous tombez bien ! s'exclama Bastianu dans un anglais presque parfait. J'allais sortir pour dîner. Dites-moi où vous êtes, je passe vous prendre.

— Non, déclina prudemment Bolan qui voulait garder le contrôle de la situation. C'est moi qui vous rejoins.

— O.K., acquiesça l'autre, sans insister. Je serai au *Bucaresti* dans vingt minutes. Au nord de Bucarest. Tous les taxis connaissent. Demandez-moi à l'entrée.

Le *Bucaresti* ! Le correspondant de la Croix-Rouge ne s'en faisait

pas ! Sur les guides de Bucarest, le *Bucaresti* figurait à la rubrique « superchic ».

Ce Roumain-là n'avait pas de problèmes de fin de mois.

Un instant plus tard, Bolan émergeait sur un large trottoir le long duquel quelques bus attendaient ainsi qu'une demi-douzaine de taxis. Deux seulement arboraient le sigle d'état ITB sur leurs portières. Les quatre autres étaient des *particular*, mais leur absence de compteur laissait augurer d'âpres discussions sur le prix de la course. Bolan opta pourtant pour l'un d'eux. Le pourcentage des indicateurs de police était sans doute plus important chez les chauffeurs d'État. Il se reçut sur une banquette arrière défoncée, aussitôt agressé par une forte odeur d'alcool et de mauvais tabac. Sans s'émouvoir, le chauffeur reboucha la bouteille de vodka qu'il venait de têter, la glissa sous son siège, tourna une face maigre et barbue vers l'arrière.

— Hôtel *Venetia*, jeta Bolan.

Après dix minutes d'une course pétaradante, le *particular* le déposait devant l'entrée de l'hôtel, tout près du jardin du *Cismiguiu*, quasiment au centre de Bucarest. Bolan pénétra dans l'établissement, prit possession de la chambre réservée par téléphone depuis Genève. Bien que de catégorie supérieure, le *Venetia* n'offrait pas vraiment de prestations de grand luxe et ses fenêtres plongeaient sur une avenue très bruyante. Mais Bolan n'était pas venu à Bucarest pour faire du tourisme.

Il était là pour semer la mort le plus rapidement et le plus efficacement possible.

Il s'attaqua immédiatement au remontage du *Snake*, l'arme de poing la plus surprenante dont il ait eu à se servir depuis le début de sa guerre contre l'*Organized Crime*. Une arme cachée dans la petite machine à écrire portable de « l'écrivain-globe-trotter » qu'il était censé être. Une Japy d'aspect anodin, mais dont certaines pièces intérieures avaient été habilement « restructurées » par Gadgets. Un camouflage qui avait parfaitement fonctionné, puisque l'engin avait déjà plusieurs fois franchi les portiques et autres détecteurs électroniques d'aéroports sans le moindre problème. Depuis longtemps, l'Exécuteur avait cherché le moyen de contourner l'interdiction du transport d'armes par avion. Une décision qu'il jugeait évidemment nécessaire, mais qui représentait un inconvénient majeur quand il devait exporter sa guerre à l'étranger. Un écueil qu'Herman Schwarz avait déjà en partie contourné en inventant sa fameuse « pâte à tarte », cet explosif tenant à la fois du plastique et du semtex, et qui pouvait prendre toutes les apparences, y compris celle des fameux « biscuits » qu'il emportait toujours avec lui. Comme aussi cette innocente lunette passive I.L. qui lui permettait de voir la nuit sans être vu lui-même et grâce à laquelle il s'était déjà souvent sorti

d'affaire. Le type de matériel qu'on ne se procurait pas facilement sur les marchés parallèles et qui passait facilement dans un bagage. Presque mieux que le couteau de chasse Survival, qu'il emportait aussi le plus souvent.

Mais, avec la Japy, Herman Schwarz « Gadgets » avait franchi une étape majeure. Car en quelques gestes simples et en une poignée de secondes, Bolan avait achevé son travail. Dans sa paume, il y avait maintenant *The Snake*. « Le Serpent », nom de baptême donné par Herman Schwarz à son dernier petit gadget.

Il s'agissait d'un vrai pistolet automatique, mais d'un calibre peu usité .4,7 mm, dont les cinq éléments jusqu'alors ventilés dans les entrailles de la machine se trouvaient maintenant parfaitement ajustés. Un petit automatique, hypercompact et très léger, composé d'une crosse moulée d'une seule pièce, d'un pontet, d'une queue de détente et d'une carcasse en deux éléments. Le tout dans une matière composée de plastique et de carbone. Seuls, le ressort du minichargeur en plastique et le surprenant bloc chambre-canon de deux pouces étaient en acier. Aux rayons X des divers contrôles jusqu'alors franchis, l'ensemble disparate s'était entièrement fondu dans le puzzle mécanique de la machine.

Un superbe bluff.

Bien sûr, malgré les dix coups de son minuscule chargeur, il ne s'agissait que d'une arme d'appoint. Efficace, certes, mais un peu légère pour un vrai blitz. Aussi l'Exécuteur comptait-il beaucoup sur Bastianu ou sur ses amis éventuels pour lui trouver un marchand d'armes. Méthode hasardeuse et souvent risquée, à laquelle l'Exécuteur devait se résigner à l'étranger.

En attendant, il ne pouvait pas sortir tout nu, d'où Futilité du gadget d'Herman Schwarz. C'était quand même mieux que le couteau Survival. La grosse dame et le type au blouson de cuir n'étaient peut-être que de simples changeurs au noir, mais les cimetières étaient pleins de guerriers trop confiants.

Après une douche rapide, Bolan troqua sa tenue de voyage pour un ensemble pantalon-blazer de bon ton. Il aurait préféré un jean, mais il souhaitait passer inaperçu au *Bucaresti*.

Cinq minutes plus tard, ayant déposé au coffre de l'hôtel une partie du « trésor de guerre » en dollars qu'il emportait toujours en voyage, il trouva un taxi à l'angle de *Schitu Magureanu*. Un *particular* qui sentait presque bon et dont le minuscule chauffeur blond paraissait relativement sobre. Quand il jeta le nom du *Bucaresti*, il eut droit à tout un chapelet de sourires et le taxi démarra en trombe. Le célèbre hôtel-restaurant de la forêt de *Baneasa* comptait surtout sa clientèle parmi les aparatchiks, qu'ils fussent de l'ancien ou du nouveau régime. Et comme en Roumanie rien n'avait vraiment changé, il valait mieux

se faire des amis dans tous les camps. Surtout pour un chauffeur de taxi.

Le chauffeur couvrit les huit kilomètres en un temps record. Pour le remercier, et surtout pour continuer à jouer son rôle d'innocent touriste, Bolan lâcha cinq dollars, ce qui fit littéralement bondir le type de bonheur.

— Moi attendre vous, Sir, proposa le chauffeur en ouvrant la portière à Bolan. Je m'appeler Matei. Ici, pas de taxi le soir.

Bolan hésita, mais finit par accepter. Il pénétra dans le grand pavillon aux larges baies vitrées et fut aussitôt assailli par le lamento d'un orchestre. Au fond de la salle, une chanteuse blonde en robe noire à paillettes s'escrimait à couvrir le brouhaha ambiant.

— *Domnule* Bastianu, demanda-t-il au maître d'hôtel compassé et vêtu de noir qui venait l'accueillir.

— Da, sir. *Poftim ou vâ rog*. S'il vous plaît.

D'une allure martiale, le cerbère en deuil le conduisit dans la grande salle aux colonnes en boiseries. Louvoyant entre les tables comme un slalomeur, il s'arrêta devant l'une d'elles située tout près de la scène et occupée par un gros homme chauve, une gamine à tresses blondes, une énorme coupe de caviar sur son lit de glace et une carafe de *Wyborowa* dans son seau de glace pilée. À leur approche, le gros homme leva de petits yeux bordés de graisse, mais à l'éclat très vif.

— Morton, se présenta l'Exécuteur en utilisant son nom d'emprunt.

Un sourire en biais éclaira la face lunaire du chauve qui dressa sa masse gélatineuse pour lui tendre une main flasque.

— Virgil Bastianu, déclama-t-il d'une voix vulgaire, mais dans un anglais à peine entaché d'accent. Bienvenue à Bucarest.

Autant souhaiter la même chose en enfer.

— Asseyez-vous, invita Bastianu.

Puis, désignant la gamine qui les observait, il présenta :

— Magda. Une petite nièce à moi. Je la sors de temps en temps, ça lui fait plaisir. Elle ne comprend pas l'anglais. On va pouvoir causer tranquilles.

C'était une adolescente d'environ quatorze ans, avec de longues tresses blondes et de grands yeux bleu nuit. Au fond de ses prunelles, il y avait comme de l'indifférence. Tandis que Bolan s'installait, Bastianu lui adressa une phrase en roumain, que la gamine ponctua d'un hochement de tête soumis. Revenant à Bolan, le correspondant de la Croix-Rouge soupira :

— Nous avons tellement peu de loisirs, dans ce pays !

À en juger par le luxe tapageur qui régnait au *Bucaresti* et le contenu de sa carte, certains avaient pourtant l'air de ne pas s'emmerder. Ici, il y avait autant de profiteurs du régime au mètre carré que de grains de caviar dans la coupe de Bastianu. Pendant ce

temps, tout le pays crevait de faim.

— J'étais impatient de vous voir débarquer, lâcha enfin Bastianu sur le ton de la confiance.

— Ah ? fit Bolan, attendant la suite.

Le chauve lui tendit le caviar, commenta avec une mine gourmande :

— Ici, je préfère la vodka à la *tsuica*.

La *tsuica* était un alcool de prune qui préludait à tous les bons repas. 36° à l'ombre. Poursuivant son idée, le Roumain proposa, encore plus confidentiel :

— Si vous préférez, ils ont même du Moët et Chandon.

Bolan aimait beaucoup le Moët. Mais le poussah commençait à le courir façon « je pète dans la soie et je me fous du reste ». Tout aussi confidentiel, mais le ton soudain brutal, il gronda entre ses dents :

— Arrête ton char, Bastianu. On m'a rencardé sur toi.

— Ah ? fit le Roumain en levant un œil surpris.

— Je sais comment tu as fait fortune, gronda encore l'Exécuteur sur le même ton. Je sais que c'est en vendant des enfants roumains à de riches clients étrangers. Je sais que tu fais ce boulot de négrier pour le fric, que si tu n'appartiens pas à la mafia locale, tu en es une à toi tout seul, comme je sais que la gamine qui est avec toi n'est qu'un peu de chair fraîche que tu vas te taper quand tu auras fini de bâfrer.

— Que je me suis déjà tapée, corrigea Bastianu sans ciller !

Brusquement, il n'avait plus l'air aimable du tout.

Dans ses petits yeux noirs, des feux de rage glacée s'étaient allumés, tandis qu'il reprenait :

— Je me la suis déjà tapée une bonne dizaine de fois, si ça t'intéresse. Même qu'elle en est vachement contente. Parce que quand elle aura cessé de me plaire, j'en prendrai une autre et celle-là aura tout perdu. Elle me suppliera de la garder, je dirai non et elle n'aura plus que ses beaux yeux pour chialer.

Bolan eut soudain envie de cogner. Bastianu était exactement le type de personnage dont il avait honte pour l'humanité. Avec un air de dégoût, il souffla sombrement :

— Tu me donnes envie de gerber, Bastianu.

Le Roumain sursauta, balança sa cuillère pleine de caviar dans son assiette et, frappant violemment du poing sur la table, il cria, hors de lui :

— Et moi, je t'emmerde... Mack Bolan !

Juste à la seconde où la musique venait de cesser.

Dans un silence infernal, l'Exécuteur sentit tous les regards converger vers eux, et un poinçon de glace lui transperça les entrailles.

CHAPITRE III

Le nom de Mack Bolan semblait encore vibrer dans l'air enfumé du *Bucaresti* et les regards demeuraient rivés sur eux. Un éclair avait fulguré dans les prunelles d'acier de l'Exécuteur. Le Silence sembla vouloir durer l'éternité, puis, comme reprenant brusquement conscience de son devoir, la chanteuse se lança dans une plainte aux consonances nettement russes. Gêné, le poussah engloutit une pleine louche de caviar et Bolan dut l'imiter pour que le voisinage se désintéresse enfin d'eux. Bolan prit le temps d'avaler cul sec un fond de vodka et d'un ton glacé, il ordonna au marchand :

— Commande-le, ton magnum de Moët.

Si Bastianu se braquait contre lui, il perdrait sa seule source de renseignements sur place. Et autant que le fric de la honte serve à quelque chose de bon. D'ailleurs, le Roumain avait raison. L'Exécuteur avait parfois besoin de salauds de son espèce. La guerre ne sentait pas la rose et on ne choisissait pas toujours ses alliés. Après un moment, il avertit, toujours aussi glacé :

— Encore une connerie dans le même style...

— Je sais, grommela Bastianu, rogue. Tu me butes.

— Affirmatif.

— Désolé, grogna encore le Roumain. Je me suis emballé. Mais tu peux me vomir dessus si tu veux, moi, je suis que du menu fretin et t'as besoin de mecs dans mon genre pour te rencarder. Et puis, ces mêmes que tu me reproches de vendre à l'étranger, eux au moins, ils bouffent à leur faim. Ils ne vivent plus à quinze dans deux pièces dégueulasses, ne reçoivent plus les torgnoles de leurs ivrognes de vieux.

Il reprit son souffle, grinça de nouveau en défiant Bolan d'un regard noir :

— C'est pas moi qui ai inventé le système. Ces mêmes, ce sont leurs radasses de mères qui les vendent. Pas moi ! Alors...

Il chercha de nouveau sa respiration et Bolan insista :

— Alors ?

— Alors, gronda-t-il dans un regain de hargne, fais plus chier avec tes violons ! Ou t'as vraiment besoin de moi et on collabore, ou tu peux te passer de mes services et tu m'oublies. D'accord ?

Bolan hocha la tête. Il avait besoin du Roumain.

— O.K., laissa-t-il tomber.

Ils se turent un moment encore. Mine de rien, Bolan observait la salle, mais personne ne leur prêtait plus attention. Finalement, puisque le Roumain savait qui il était, les choses seraient désormais

plus simples.

— Comment tu connais mon nom ?

Arrachant d'un geste agacé le magnum de Moët au sommelier qui s'y prenait comme un manche pour le déboucher, Bastianu attendit qu'ils soient seuls pour déclarer plus doucement :

— Je suis plutôt impressionné d'avoir l'Exécuteur à ma table, mais me prends pas pour un con, Bolan.

Je sais que tu sais que ta photo a circulé partout. Enfin, presque partout. Pas vraiment en Roumanie, mais je voyage et je vois clair. Faudrait une sacrée chirurgie plastique pour te rendre méconnaissable. Tout le monde se doute que tu y es passé pendant un temps...

Il avait insisté sur le tout le monde, désignant évidemment la mafia sans la nommer. Laissant sa phrase en suspens, il fit sauter le bouchon du magnum, emplit deux coupes, éleva la sienne en un toast muet, enchaîna :

— Et je vois avec plaisir que tu as retrouvé ta gueule de toujours. Je me l'étais parié mille dollars à moi-même. Tu n'es pas du style à te planquer derrière une gueule d'emprunt bien longtemps.

Bolan sourit. Pourri, mais fin psychologue, le Roumain.

— Remarque, reprit Bastianu, en alertant la Croix-Rouge, je me doutais que ça t'arriverait un jour ou l'autre aux oreilles. C'est pour te dire que si je suis surpris par ton débarquement, c'est plutôt par sa rapidité.

Bolan éprouva un malaise. La Fondation Miséricorde était-elle repérée ? Il fallait en avoir le cœur net.

— Pourquoi la Croix-Rouge suisse ? demanda-t-il.

Bastianu déglutit, rota discrètement, s'étonna, visiblement sincère :

— J'ai pas seulement alerté les Suisses. J'ai balancé l'info à la Croix-Rouge d'une bonne demi-douzaine de pays.

C'était crédible, mais Bolan insista :

— Tu veux dire que tes appels façon humanitaire, c'était dans le seul espoir de m'attirer ici ?

Bastianu lui coula un regard de côté, avala une cuillerée de caviar, prit le temps d'en préparer un peu pour sa « nièce », la surveilla de l'œil attendri du crocodile, tandis qu'elle le dégustait, avant d'avouer :

— Exact. Je me suis dit qu'en prononçant le mot de mafia...

Il soupira, avala une autre cuillerée de caviar, lâcha d'un air mauvais :

— Ces cons de mafieux me cassent le métier. Moi, les mômes, je les préfère vivants que morts.

Sur ce point-là, au moins, Bolan était d'accord avec lui.

— Depuis la révolution, reprit Bastianu, la mafia roumaine, c'est-à-dire les Marescu, est complètement désorganisée. Avant, la famille

tenait le marché de la prostitution d'une main ferme, notamment dans les zones touristiques, comme Bucarest et les stations balnéaires de la mer Noire. C'était évidemment loin d'être aussi juteux que les bordels thaïlandais, mais ça donnait quand même de quoi tourner gentiment.

— Qu'est-ce qui a foiré ? questionna Bolan.

Il le savait, mais tous les sons de cloche étaient bons à entendre.

— Le syndrome liberté, renseigna Bastianu avec un ricanement de côté. Ce fameux syndrome de liberté qui est venu donner des idées à des tas de petits macs free-lance. Ils ont tout désorganisé, notamment au niveau du marché de la rue. On s'est alors mis à trouver des cadavres parmi les macs de la famille Marescu. Au début, comme ils avaient conservé le contrôle des « maisons » sérieuses, ils ne se sont pas trop inquiétés. D'autant que comme je le disais, le cul constituait la plus faible masse commerciale.

— Qu'est-ce qui rapportait le plus ?

Cela aussi, Bolan le savait. Hal Brognola l'avait parfaitement briefé, mais là encore, autant tout vérifier. Le marchand d'enfants s'empiffra de caviar, fit glisser le tout avec une coupe de Moët, avant d'envoyer une longue phrase véhémence à sa « nièce ». Tandis que celle-ci se remettait à picorer sans enthousiasme, il grommela :

— Cette petite conne n'aime pas le caviar. Un comble !

Puis semblant se souvenir de la question de Bolan, il répondit en comptant sur ses doigts :

— Ce qui rapportait le mieux ? Le transit du haschisch libanais, la vente d'armes au tiers-monde et la reprise des manufactures du *DIE*.

— Le *DIE* ? fit mine de s'étonner Bolan.

Le Roumain lui jeta un regard en biais.

— Me prends pas pour une bille, Bolan...

— Appelle-moi Morton, coupa Bolan.

— Ouais, bon, Morton. Je disais de pas me prendre pour un con. Un mec comme toi sait forcément ce qu'était le *DIE*.

— Fais comme si je l'ignorais.

— Le *DIE*, c'était le *Departamentul de Informatii Externe*. Une espèce de service de renseignement, surtout spécialisé dans l'espionnage industriel. Grâce à cette structure, le régime Ceaucescu a réussi à s'approprier une liste impressionnante de secrets de fabrications et autres plans de toutes sortes. Ça allait du bagage occidental de grand luxe au char d'assaut, en passant par le must en vogue ou le moulinet de pêche.

— Quel rapport avec la mafia locale ?

— Aucun. Ou alors de très loin. Du moins jusqu'à la révolution, car, à la chute du régime, le fils Marescu qui était très ami avec le fils Ceaucescu, et donc très au cornant de ces choses, a réussi à reprendre à son compte la fabrication de la plupart de ces produits de

contrefaçon.

— Ça représente un marché important ?

— Tu parles ! Des millions. Je parle en dollars.

Exactement ce qu'avait affirmé Hal Brognola qui, lui, avait également insisté sur le manque à gagner des marques ainsi copiées, donc, sur le chômage que cela risquait de provoquer, à terme.

— Alors, forcément, reprit le poussah, les Marescu ne se faisaient guère de soucis. Une situation qui aurait pu durer, mais les Siciliens sont arrivés et ont commencé à organiser leurs propres réseaux. Notamment au niveau de la prostitution, mais également dans le domaine des contrefaçons. Ils ont piqué plans et formules aux Marescu et se sont mis à manufacturer leurs propres faux.

— Ça n'a pas déclenché la guerre ?

Bastianu haussa les épaules.

— Il y a bien eu quelques explications musclées, des opérations commando aux ateliers et bureaux des sociétés siciliennes, mais rien de très dévastateur. Petre Marescu est vieux, son con de fils a trop longtemps préféré les orgies aux affaires pour réagir assez vite. Maintenant, il voudrait bien cogner dans le tas, mais les Cerrone sont devenus puissants et le vieux Marescu préfère les arrangements à la guerre. Alors, Elias Marescu tente de reprendre le contrôle de la prostitution des ados par la terreur. Cette histoire de bavardages à la télé lui a fourni l'occasion de sévir sur quelque chose de précis. Un premier pas dans la direction d'une reprise en main.

— Je vois.

Bolan commençait à mieux cerner le contexte. Mais comme s'intéressant subitement plus à la bonne chère et à sa jeune protégée, le marchand d'enfants balaya l'air d'un geste las pour promettre :

— Je t'en dirai plus demain. Les adresses, les trucs plus précis, ça peut attendre, hein ?

Il s'était mis à pétrir les cuisses de sa « nièce » sous la table, affichant clairement ses projets pour la soirée. De son côté, Bolan songeait aux priorités. Sans son arsenal, il avait les mains liées.

— Ce n'est pas tout, relança-t-il en plantant son regard d'acier dans les prunelles noires de son vis-à-vis. J'ai besoin d'armes. Hors du circuit mafieux. Et aussi d'une planque.

Sa chambre du *Venetia* n'était destinée qu'à donner le change aux mouchards. Sous ces régimes, on surveillait tout et, jusqu'à preuve du contraire, la Roumanie n'était pas encore un havre de liberté.

— Pour la planque, assura Bastianu, pas de problème. J'ai des amis partout, je te trouverai une piaule.

Le Roumain prit le temps de remplir les coupes, l'air de réfléchir, avant de renseigner d'un ton songeur :

— Pour les armes, je vois qu'un seul type capable de court-circuiter

les réseaux mafieux. Mais ce sera cher.

Bolan se pencha en avant.

— Son nom ?

— Groz, lâcha le Roumain avec un air dégoûté. Un de ces macs free-lance dont je te parlais, doublé d'un chef de gang. Au moins vingt putes et une trentaine de coupe-jarrets sous son contrôle. Hideux, mauvais comme la gale et sans la moindre parole. La plus belle ordure de Bucarest.

Dans ce domaine, Bastianu devait savoir de quoi il parlait.

CHAPITRE IV

— Ils sont au ciné. Je les ai vus entrer.

Le gigantesque Dimitri venait de rejoindre Elias Marescu à la Skoda qui attendait dans une rue adjacente. Penché à la portière, il expliqua en essuyant sa face brutale trempée de sueur :

— Ils sont là tous les deux, mais ils ont l'air de se faire la tronche. Surtout la même. Une vraie teigne. Elle s'est mise à gueuler sur son copain et à...

— Abrège, coupa le fils Marescu, mauvais.

Toute cette histoire de morveux lui tapait sur le système et lui aussi avait trop chaud. En juillet, Bucarest était souvent une véritable fournaise. Sa flemme naturelle lui aurait bien fait abandonner sa mission punitive, mais cette histoire de reportage était un truc trop grave. Il fallait faire un exemple, ôter à tous ces petits cons l'envie de recommencer ce genre de truc. Une excellente occasion aussi de reprendre les affaires en main, côté prostitution juvénile. Et pour ça, il n'y avait qu'un moyen : la terreur.

— Ils sont placés comment, dans ce putain de ciné ? pressa Marescu.

— La fille est avec d'autres copains, le morveux s'est assis à l'écart. Il a l'air de sniffer un sac.

Ce qui était strictement défendu par la gérante du *Dacia*. Preuve que le morveux en question était de très mauvaise humeur.

— On y va, décida brusquement Elias Marescu. Tu entres avec moi et tu observes. Toi, ordonna-t-il au chauffeur immobile et silencieux, tu attends ici.

Un instant plus tard, ils traversaient la place, puis s'engouffraient dans le vieux cinéma. Il était 18 h 30 et la caissière avait depuis longtemps déserté son poste, si bien que leur entrée passa inaperçue. Dans la salle aux odeurs de sueur et de crasse, le vacarme était à son comble. Les mêmes avaient déjà visionné le film turc des dizaines de fois et se fichaient totalement de l'intrigue. L'hiver, ils venaient au *Dacia* pour se réchauffer, l'été, pour trouver un peu de fraîcheur. D'un mouvement de tête, le grand Dimitri invita son boss à le suivre.

Le gamin n'avait pas bougé de place.

Sonia avait des remords. Elle détestait les situations conflictuelles et, elle le sentait bien, avec son caractère de chien elle avait fait de la peine à Aurel. Aurel qui avait aimé Anton comme un frère et qui se remettait mal du meurtre de ce dernier. En fait, elle regrettait son éclat depuis qu'ils s'étaient séparés, mais pour rien au monde elle n'aurait fait le premier pas la première. Enfin, pas tout de suite.

Elle irait le rejoindre plus tard. Juste avant la fin de la séance. Rien qu'à l'idée de passer la soirée et la nuit seule, elle en avait des sueurs froides. Elle avait peur. Pour elle, pour Aurel aussi. Ces salauds avaient tué Anton et ne s'arrêteraient pas là. Il y en aurait d'autres et peut-être serait-elle la prochaine.

Depuis la mort d'Anton, elle ne donnait pratiquement plus et chaque jour qui passait voyait sa tentation de rallier « l'écurie » de Groz augmenter. Mais chaque fois qu'elle se sentait sur le point de céder, un sursaut de dignité la faisait se reprendre.

Travailler pour un mac, jamais.

Et faire le premier pas vers Aurel avant la fin de la séance, jamais non plus. Afin de s'en persuader, elle essaya de replonger dans l'intrigue du film, mais, décidément, le cœur n'y était pas. D'autant qu'elle l'avait déjà vu plusieurs fois. Alors, se traitant mentalement de lâche et de femelle imbécile, esclave de ses sentiments, elle quitta son siège inconfortable, plantant là les nouveaux copains qu'elle avait cru se faire. Remontant l'allée centrale, échappant aux mains fouguesuses des quelques mâles adultes désœuvrés qui peuplaient la salle, elle se fraya un chemin vers le haut, jusqu'à la travée à l'écart où Aurel s'était isolé pour sniffer en paix. De loin, elle pouvait deviner sa tête aux cheveux hirsutes, légèrement penchée en arrière, comme s'il avait cherché des étoiles invisibles. Grâce aux sautes de luminosité du film, elle pouvait distinguer le brillant de ses yeux levés au ciel, comme perdus.

Cette saloperie d'*oro-laque*.

— Aurel ! ragea-t-elle en se laissant tomber sur le siège voisin. Aurel, t'es un vrai con !

Mais le garçon était trop perdu dans son shoot pour réagir. Ou trop têtue dans sa fâcherie. Hors d'elle, Sonia dut crier pour couvrir le chahut des *ceaucei* :

— Aurel ! Tu m'écoutes, abruti !

Devant l'absence de réaction du garçon, Sonia fronça les sourcils, se pencha vers lui, cherchant à deviner dans ses yeux le degré de son trip.

— Eh ! Aur...

Le reste du prénom resta bloqué dans sa gorge, et tandis qu'un froid glacial figeait subitement ses entrailles, la main qu'elle avait avancée vers la nuque du garçon s'immobilisa. À deux centimètres du gros manche en bois.

Un manche de pic à glace. Rien que le manche. La tige d'acier, elle, était enfoncée dans la nuque du jeune Aurel.

Jusqu'à la garde.

— Je me suis rencardé, annonça le gros Virgil Bastianu dès que Bolan eut quitté le *Venetia* pour s'engouffrer dans la Mercedes noire du

marchand d'enfants. Ce soir, Groz est à la gare.

La Mercedes sentait le vieux cuir, le cigare et un lourd parfum oriental assez écoeurant. Même relativement vieille, une Mercedes 600 n'était pas le lieu de rendez-vous idéal pour le guerrier solitaire, surtout avec cette « nièce » à tresses blondes, dont le poussah semblait ne pouvoir se séparer. Mais ce blitz roumain s'annonçait un peu particulier et Bolan n'avait guère le choix. Pour le moment, Bastianu lui était encore utile.

— La gare ? s'étonna-t-il.

Le Roumain étira sa grosse bouche dans un rictus en biais, attrapa une bouteille de Johnnie Walker dans le minibar situé devant lui, en proposa à Bolan qui refusa et s'en envoya une large lampée. Puis remisant la bouteille à sa place, il envoya un ordre en direction de l'espèce de gorille qui lui servait de chauffeur et la voiture s'ébranla lentement. Près de Bastianu, la jeune « nièce » émit un léger bâillement, passa un bras sous celui du chauve, se lovant contre lui avec un soupir d'aise, lançant au passage un regard langoureux à Bolan.

Elle connaissait déjà le métier.

— Hormis les abords des grands hôtels, renseigna alors Bastianu, le plus gros marché de la prostitution juvénile se traite dans le quartier de la gare du Nord. Ce soir, Groz surveille son cheptel. C'est là qu'on le trouvera.

Derrière les vitres fumées de la berline, les façades grises défilaient dans un couchant mauve. Ainsi, on aurait pu se croire dans n'importe quelle ville d'Europe de l'Ouest. Mais durant la journée, Bolan avait déambulé en ville, jouant son rôle de touriste. Il avait pu se rendre compte à quel point rien n'était ici comme ailleurs. Malgré la révolution de décembre, il stagnait encore dans l'air lourd de ce début d'été comme des remugles de méfiance et de peur. Sans compter la misère qui, elle, était partout flagrante. Partout, les *ceaucei* tramaient en grappes, chahutant ou filant comme des ombres, se méfiant de tout et de tous. Avec des regards en dessous, certains serraient contre eux, qui, quelque chose à manger, qui, le fameux sac en plastique contenant sa portion de faux rêve, l'*oro-laque*, bagage dérisoire d'une mort annoncée.

En foulant ainsi le pavé de Bucarest, Mack Bolan avait tenté un exercice de prospective. Hélas, qu'il retourne le problème dans un sens ou dans l'autre, il s'était retrouvé devant la même certitude. Ces enfants-là étaient d'ores et déjà fichus et avec eux probablement toute une génération de jeunes Roumains. Seul, dans cette société désarticulée, un groupe social trouverait son compte : la pieuvre mafieuse. La pourriture se plaît sur le fumier.

— ... très méfiant, ce Groz, terminait Bastianu, que l'Exécuteur

n'avait qu'à peine écouté. Et aussi sûr qu'un cobra. Il bouffe à tous les râteliers. Il faudra faire gaffe.

— Je ferai gaffe, assura tranquillement Bolan.

The Snake n'était pas glissé dans sa ceinture pour faire joli. Une arme aussi bien destinée à ce Groz en cas de coup dur, qu'à Bastianu s'il faisait l'imbécile. Ne parlant pas le roumain, il aurait sans doute besoin d'un interprète dans la plupart des cas. Et puisque celui-là connaissait sa véritable identité, les choses n'en seraient que plus simples.

— On arrive, prévint Bastianu. Je vais envoyer Vadim se renseigner.

La Mercedes s'était arrêtée devant la gare et le Roumain lança une courte phrase à son gorille-chauffeur qui hocha la tête en émettant un grognement sourd. Quand il quitta la berline, celle-ci tangua, remonta d'un coup sur ses amortisseurs. Au moins 230 livres de muscles, le primate. Une quinzaine de minutes passèrent, tandis que la foule jaillissant de la gare défilait autour d'eux, indifférente. Quand le gorille revint, il était près de 22 heures et les feux du couchant irisaient les toits de l'immense place, léchant les câbles des trolleys au passage, les faisant ressembler à de gros fils d'or roux.

— Groz nous attend, annonça Bastianu après avoir écouté le rapport du chauffeur.

Il envoya un ordre à l'adolescente qui baissa les yeux sans répondre.

— Je préfère qu'elle reste là, expliqua le Roumain. Si ce mac la voit, il va vouloir me l'acheter et je n'ai pas encore envie de m'en séparer.

Il allait quitter la voiture, quand Bolan l'attrapa par la manche.

— Bastianu, l'interpella-t-il de sa voix d'outre-tombe, tu sais ce que tu es ?

L'autre leva sur lui un regard faussement surpris.

— Bien sûr, acquiesça-t-il. Une ordure.

Au moins, les choses étaient claires. Bolan lui emboîta le pas et ils longèrent la façade grise de la gare, contournèrent le buffet où une queue résignée attendait. Ils contournèrent des entrepôts, se retrouvèrent sur l'écheveau luisant des voies ferrées. L'obscurité s'était faite et des ombres déambulaient un peu partout. Des gamines vinrent attraper Bolan par son blouson, lui murmurant des choses en roumain. Enfin, une silhouette haute et maigre apparut devant eux et une voix s'éleva. Dans le clair-obscur des lointains réverbères, Bolan devina une face anguleuse et une énorme moustache à la mongole.

— C'est Ion, renseigna Bastianu, le lieutenant de Groz. Il va nous guider.

— *Kommen sie*, grogna le type.

Le nommé Ion devait prendre Bolan pour un Allemand. À Bucarest, il en venait beaucoup. Pour toutes sortes de « commerces ». Surtout des routiers, principale clientèle des petites putes-enfants.

Un instant plus tard, ils pénétraient dans une cabane de chantier où luisait une simple ampoule de faible voltage. Adossé à une table bancale, un véritable colosse. Rouquin, coiffé d'un chapeau de cowboy avachi, avec un menton en galoche, une barbe de deux jours et des petits yeux verdâtres qui fixaient Bolan, pleins de méfiance.

— Groz, présenta aussitôt Bastianu en arborant un sourire servile. Il ne parle pas anglais, mais il me connaît, il sait qu'il peut avoir confiance.

— C'est qu'il est idiot, alors, ironisa Bolan, glacé.

Gêné, Bastianu toussota, grogna entre ses dents :

— Encore un truc comme ça, et je te laisse te démerder.

Bolan n'insista pas. Il se fichait de vexer ou non le marchand d'enfants, simplement, dans les affaires, il aimait bien que tout soit clair. Et maintenant, ça l'était. Question d'observation et d'instinct. À voir son expression, Groz comprenait l'anglais. Au moins un minimum. Bolan joua néanmoins le jeu.

— Parle-lui des armes, intima-t-il au poussah. Demande-lui ce qu'il peut me procurer, et pour quel prix. J'ai aussi besoin d'un véhicule. Si possible tout-terrain.

Toujours aussi apparemment méfiant, le colosse ne cessa de dévisager Bolan, tout le temps que dura sa discussion avec Bastianu. Sous le rebord du chapeau, le front se creusait parfois de grands plis horizontaux. Vint ensuite une énumération que l'Exécuteur put comprendre, car même en roumain, les noms des armes ne changeaient pas. Un instant plus tard, d'accord sur une somme globale de seulement mille dollars ne portant que sur les armes, Bolan avait mentionné son choix. À l'issue d'un dernier dialogue, Bastianu renseigna :

— Il aura tout ça après-demain soir, minuit. Pour la bagnole, il connaît pas encore le prix. D'ailleurs, il est pas sûr de trouver un 4 x 4. En tout cas, prévoie large, pour le fric.

— Ça se passera ici ? éluda Bolan.

— Non. À la Cour des miracles.

Bolan fronça les sourcils.

— À la Cour des miracles ?

Le marchand d'enfants esquissa un de ses désagréables rictus.

— C'est le fief de Groz. Je te montrerai en passant.

Après un grognement, le géant scella le marché d'une poignée de main à broyer une enclume et ils quittèrent la cabane. À voir la satisfaction de Bastianu, il y avait du bakchich dans l'air. Mais dans le monde de l'Exécuteur, les saints étaient plutôt rares.

— C'est pas tout, fit valoir le Roumain quand ils furent réinstallés dans la Mercedes. Faut que je complète ta doc, sur les *amici* du coin. Mais avant, ce serait peut-être mieux si tu me disais ce que tu sais déjà. Ça m'éviterait...

— Accouche, coupa Bolan.

Toujours l'addition des sons de cloche. Bastianu s'envoya une nouvelle rasade de Johnnie Walker, rota sans vergogne avant d'acquiescer :

— Comme tu voudras. Mais il faut être clair. Je sais que tu m'aimes pas et personnellement, bien que je te trouve vachement gonflé, on peut pas dire que je crève d'envie de t'épouser. Mais à cause de mon business, ça m'arrange que tu fasses le ménage dans le secteur et pour ça, je t'aiderai un max. Gratos, bien entendu. Sans la moindre entourloupe de ma part. En espérant que tu me mettras pas dans la merde et que tu débarrasseras le plancher dès que ton blitz sera bouclé.

Il tourna la tête, chercha le regard de Bolan, demanda :

— Correct ?

L'Exécuteur eut un bref signe de tête, répéta de sa voix sépulcrale :

— Accouche.

— Avant toute chose, prévint Bastianu, faut que tu saches que ça sera pas une balade de santé.

Bolan avait déjà été prévenu par Brognola.

— J'ai l'habitude, renvoya-t-il.

— Je m'en doute. Mais ici, la mafia, c'est un peu l'État. Bien que discrète, elle est puissante et les Marescu comme les Cerrone sont bien protégés. Leurs fiefs sont de vraies forteresses et ils disposent chacun d'effectifs si importants et si bien armés que, jusqu'à présent, aucune des deux familles n'a encore osé attaquer l'autre. Ça ferait trop de morts et les chefs seraient presque autant exposés que leurs *soldati*.

— Qu'est-ce que tu appelles des effectifs si importants ?

— Plus de cent flingueurs chacun.

Bolan lui envoya une mimique incrédule.

— Tu débloques ?

— Mon cul, je débloque. Cent gâchettes, c'est un minimum. Et je compte pas les hommes de main de toutes sortes qui viennent se greffer par l'extérieur, ricana le marchand d'enfants. Tu sais, ici, la main-d'œuvre est plutôt bon marché et les petits Rambo courent le pavé.

L'Exécuteur était surpris. Les chiffres fournis par Brognola se situaient autour du tiers seulement. On était en plein délire. En tout cas, ces nouvelles données allaient l'obliger à reconsidérer ses divers scénarios de blitz. D'abord, s'arranger pour réduire les effectifs ennemis. Des deux côtés. Pour cela, l'Exécuteur ne connaissait qu'une

méthode : la guerre des gangs.

Même si les deux familles avaient les jetons de s'attaquer l'une l'autre, il fallait s'arranger pour qu'elles changent d'avis. Et pour ça, Bolan avait besoin d'en savoir un peu plus.

— Parle-moi un peu des héritiers, suggéra-t-il à Bastianu.

Par Hal Brognola, il avait en effet appris quelques petites choses intéressantes, notamment sur les us, coutumes et vices d'Elias Marescu, et il sentait que s'il parvenait à trouver une faille, ce serait de ce côté. Peut-être également du côté d'Andréa Carare, gendre du vieux Flavio Cerrone, fin joueur de poker et bourré d'ambition. Peut-être trop.

Or, c'était connu, les jeunes, ça faisait parfois des bêtises...

— Allons ! pressa Bolan. Déballe tout ce que tu sais.

Alors, Bastianu se lança et, cette fois, l'Exécuteur se fit très attentif. Tandis que la berline s'enfonçait dans le ventre gris de Bucarest, que la jeune « nièce » s'assoupissait gentiment sur la grasse épaule de son protecteur, Mack Bolan sut que son blitz en Roumanie commençait maintenant.

Le renseignement était aussi une arme de guerre.

CHAPITRE V

— Messieurs, le Conseil est ouvert.

Petre Marescu possédait une voix grave et forte dont il jouait d'une manière théâtrale. Il avait toujours aimé les pompes et le décorum. Depuis son accession, trente-deux ans plus tôt, à la tête de la dynastie mafieuse des Marescu, il n'avait jamais bâclé une seule procédure, qu'elle fût d'ouverture ou de clôture du Conseil. De véritables cérémonies, immuables et sacro-saints spectacles de la toute-puissance de la famille. Pour le plus grand plaisir de Petre Marescu lui-même, mais surtout destinés à maintenir l'esprit de la caste parmi les troupes. Des troupes évidemment restreintes pour la circonstance, limitées aux six *capi* de secteurs, dont le gros Jonas, le propre frère de Petre, aux quatre *luogotenienti* de la famille, aux deux *caporegime* et aux deux consiglieri des Marescu, dont un certain Valentin Scopa, une sorte de King-Kong plein de poils, l'âme damnée d'Elias Marescu. Un physique repoussant, mais un surprenant sens des affaires, combiné à une grande diplomatie. Peut-être le plus intelligent de tous.

Une assemblée qui formait en fait une double famille.

Car, depuis la venue aux affaires d'Elias Marescu, rien n'allait bien entre son père et lui. Trop de divergences, trop d'écarts aussi de la part du fils. Petre Marescu était de la vieille école. Il aimait la hiérarchie et la tradition. Bien aussi implacable qu'Elias, le vieux Petre n'appréciait pas la cruauté gratuite de son fils et il se méfiait de lui, comme il s'était méfié de Nicu Ceaucescu, le fils du dictateur déchu, qu'il jugeait complètement fou. Un névropathe, doublé d'un paranoïaque. Or, pendant des années, Elias s'était entiché de Nicu, copiant toutes ses attitudes, y compris sa façon de mener les affaires, irresponsable, désastreuse. Pendant un temps, le chef de clan avait espéré voir Elias se perdre dans les orgies en compagnie de son idole, laissant ainsi la place à son jeune frère Andrei. Mais Andrei était mort. Un accident stupide provoqué par Elias qui, complètement soûl comme d'habitude, avait tenu à prendre le volant. Depuis, veuf de longue date et sans autre descendance, Petre Marescu vouait à Elias une haine inconsciente qu'il n'aurait jamais osé s'avouer. Contrairement à Elias qui, lui, haïssait ouvertement et conjointement les deux « vieux », c'est-à-dire, Jonas et Petre Marescu. En fait, Elias Marescu ne rêvait que d'une seule chose : devenir le chef du clan.

Seul maître à bord.

Patron de toutes les affaires, ainsi que du *Bucur* auquel il comptait bien faire faire des petits. Les businessmen occidentaux aimaient la chair fraîche et, à Bucarest, les petites putes de douze ans ne

manquaient pas. Mais tout cela n'était encore qu'un rêve. Le *Bucur* était géré par le gros Jonas, et malgré ses soixante-douze ans, sa grande carcasse voûtée et sa longue crinière d'épais cheveux blancs à l'allure romantique, son frère, le « vieux » Petre, menait encore toutes les affaires de la famille d'une main ferme. De toute façon, à sa mort, Jonas Marescu lui succéderait. À moins d'une bagarre familiale. Éventualité exclue dans l'immédiat, car, justement, il y avait une autre guerre en préparation.

Contre les Cerrone.

Flavio Cerrone et son gendre Andréa Carare. Ces empaffés de Siciliens qui étaient venus s'installer à Bucarest avec toute une armée de *soldati*, envoyés par la *Cosa Nostra* pour déstabiliser les affaires à son profit. Des dingues de la gâchette et de la bombe incendiaire, qui avaient installé la terreur par le racket et l'assassinat et qui avaient déjà réussi à implanter leurs propres réseaux. Notamment dans le trafic des voitures occidentales volées qu'ils faisaient passer au Moyen-Orient contre du hasch ou de la morphine-base. Ils n'avaient pas encore le contrôle du marché des armes transitant par la Roumanie, mais au train où ils allaient... Un marasme pour les affaires des Marescu. Une gangrène inimaginable au temps des Ceaucescu. Mais le monde change et, à moins de déclencher un conflit aussi sanglant qu'aléatoire, le mal était fait et il fallait composer avec.

Théorie de Petre Marescu.

En fait, ses deux consiglieri, son frère et lui étaient arrivés à la même conclusion : mieux valait partager le nouveau marché de l'Europe avec des étrangers que risquer de tout perdre. Car Petre le savait, si la *Cosa Nostra* voulait vraiment s'offrir la Roumanie, sa propre petite division de *soldati* n'y pourrait rien. Quoi qu'en pense cet imbécile d'Elias. La Sicile était le berceau et le modèle de toutes les mafias et, en la matière, personne ne pouvait rivaliser. En moins de temps qu'il n'en fallait pour le dire, et en n'importe quelle partie du monde, la Commissione Siciliana pouvait lever de véritables armées.

Lutter contre elle équivalait au suicide.

— Je veux la parole, revendiqua d'emblée Elias Marescu.

Un silence de mort s'établit dans le grand salon d'honneur du manoir et quinze paires d'yeux se tournèrent vers la face brutale et arrogante de l'héritier Marescu, dont une, glacée, aux iris gris trop pâle, avec une grosse taie noire dans celui de gauche : le regard de Petre Marescu.

Sous le grand lustre en cristal de Murano, le casque ondulé de sa légendaire crinière blanche luisait comme de l'argent et sa face aux angles accusés ressemblait à un masque d'argile sombre.

— Avant toute intervention, fit froidement valoir le chef du clan Marescu, la tradition exige qu'il soit fait lecture de l'ordre du jour.

Aussi ne seras-tu invité...

— Shit, la tradition ! fulmina Elias en abattant un poing nerveux sur l'immense table ovale en pierre des Balkans. Et fuck, l'ordre du jour ! Mon ordre du jour, à moi, c'est la guerre contre ces enculés de Cerrone !

Elias Marescu adorait émailler ses propos d'anglicismes puissants. Très américanisé et ayant effectué de longs et fréquents séjours aux States, il avait en son temps largement aidé les Ceaucescu dans les entreprises « commerciales » du *DIE*. Comme d'habitude, son éclat eut pour effet principal de faire baisser la tête à tous les participants du Conseil.

— La vulgarité n'a jamais permis de gagner les guerres, Elias, laissa tomber le père Marescu avec morgue. Et jusqu'à preuve du contraire...

Il se tut brusquement, parut hésiter, passa une de ses grandes mains maigres dans la neige de sa crinière, avant d'ordonner à la ronde :

— Laissez-nous seuls un instant.

D'un mouvement, les quatorze autres membres du Conseil quittèrent leurs chaises, laissant le père et le fils face à face dans leurs hauts fauteuils de cuir noir. Sitôt la double porte du salon refermée, Elias Marescu aboya :

— Qu'est-ce que c'est que ce cinoche, merde ! Ce Conseil à la noix, c'était bon du temps où personne ne nous faisait d'emmerdes. Mais aujourd'hui, il y a dans cette putain de ville une famille de vautours qui veut nous piquer la place. Alors, ta tradition, tu parles que je m'en tamponne.

— Pas moi.

Le ton de Petre Marescu était resté le même. Aussi froid, aussi calme aussi. Mais dans les petits yeux presque fluorescents à force d'être clairs, des lueurs dangereuses étaient apparues. Tout autre qu'Elias Marescu aurait déjà été condamné à mort à la suite d'un tel crime de lèse-majesté. Mais bien sûr, le vieux Petre Marescu n'allait pas faire tuer son dernier fils. Question d'éthique.

Il pouvait tout juste l'écarter.

Il avait souvent songé à le faire. Mais il y avait la promesse faite à Loma sur son lit de mort, de veiller sur la vie et le bonheur d'Elias. Une promesse sacrée, indéfectible. Alors, depuis déjà presque dix ans, Petre Marescu respectait le serment.

— Tant que je serai vivant, Elias, sache que personne ne pourra me dicter ma conduite des affaires.

De nouveau, Elias Marescu frappa la table massive, ce qui provoqua un étrange son de cloche. Comme un glas.

— Tu débloques, le père ! s'exclama-t-il, vulgaire. Tu déconnes complètement.

— Elias ! Je suis ton père et je suis encore le chef des Marescu !

— Me gonfle pas avec tes vapeurs de chef. Des Siciliens de merde sont en train de fabriquer ton cercueil... nos cercueils, et toi, tu dégoises des discours de politicard frileux. Et pendant ce temps, mes sources me rencardent sur des magouilles pas nettes.

— Elias !

— Pendant ce temps, un mac de merde traite avec les parallèles de l'armement local.

Pour la première fois, le vieux Marescu parut ébranlé. Fronçant les sourcils et dardant un regard fixe sur son fils, il grogna, croyant à un de ses nombreux bluffs :

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

Elias Marescu leva les yeux au ciel, l'air exaspéré.

— Mon cul, des histoires ! C'est la vérité. Je te parle d'achats d'armes réalisés sous le manteau par un connard de mac. Des achats opérés pour le compte d'on ne sait qui.

Petre Marescu observa son fils un moment, essayant visiblement de distinguer le vrai du faux. Mais devant l'attitude de son vis-à-vis, il fut soudain envahi par le doute.

— Très bien, Elias. Raconte.

Oubliant aussitôt sa haine, Elias Marescu exposa brièvement :

— C'est un de mes indics qui m'a craché le morceau. Un ancien de la Securitate qui a gardé des contacts un peu partout, notamment chez les marchands d'armes qui alimentent actuellement certaines milices yougoslaves.

Petre Marescu parut douter.

— Je contrôle tout le marché parallèle des armes du pays depuis toujours, fit-il valoir. Si cette histoire était vraie, on m'aurait prévenu.

Elias Marescu se permit un rictus triomphant.

— Tu contrôles tout ton marché parallèle, mais pas tous les marchés.

Le jeune loup n'avait pas tort. Depuis la chute des Ceaucescu, les affaires devenaient plus compliquées, plus embrouillées. C'était ce qu'avait perdu de vue le vieux chef de clan et ce qui agaçaient tant son fils. Ce dernier insista :

— C'est par un de ces canaux non contrôlés que j'ai su qu'un « grand frère » de Bucarest, un certain Groz, avait acheté des flingues et diverses bricoles de guerre.

— Pour le compte de qui ?

Elias Marescu haussa les épaules sous sa veste de soie mauve.

— Je te l'ai dit, on l'ignore.

— Qui ça, on ?

Nouveau mouvement agacé du fils Marescu.

— Si j'ai dit on, c'est que j'en sais pas plus !

— Ce mac, ce Groz, il est de chez nous ?

— Tu rigoles, ou quoi !

Le vieux se croyait encore à la belle époque. Le rêve ! Dans la Bucarest de l'après-Ceausescu, le marché de la prostitution était devenu incontrôlable. Qu'elles fussent pro ou occasionnelles, les putes de tous âges se comptaient par milliers, et les macs étaient presque aussi nombreux. Le sida faisait des ravages et le cheptel se renouvelait sans cesse, y compris parmi les effectifs contrôlés par les Marescu. Autant de facteurs qui avaient effectivement un peu échappé à Petre Marescu, plus intéressé qu'il était par la reprise à son compte des marchés bien juteux de l'ex-DIE. Une manne, comparée à cette prostitution sauvage et merdique.

— Tu es sûr de ta source ?

Le regard délavé de Petre Marescu s'était fait plus aigu.

— Évidemment que j'en suis sûr. Comme je suis sûr aussi que les acquéreurs de ces armes, c'est la famille Cerrone.

Le patriarche marqua un temps de réflexion, finit par soupirer, résigné :

— Tu vas mettre tes limiers là-dessus.

— Tu parles que je t'ai attendu ! railla Elias. Pas envie d'être baisé par ces entubés de Ritals !

— Rappelle les autres. On va porter le sujet à l'ordre du jour.

Brusquement calmé, Elias Marescu soupira d'aise. Le vieux con avait fini par reconnaître sa valeur. Il allait donc régler cette embrouille. Très vite, et à sa façon. Histoire de bien montrer aux Cerrone qui contrôlait Bucarest, tout en rivant son clou au vieux. Histoire de le convaincre que l'heure de la retraite avait sonné. Le plus vite possible.

CHAPITRE VI

— Vous, être arrivé, sir.

L'endroit était sinistre. Un coin d'avenue déserte bordée de palissades défoncées, de chantiers qui semblaient abandonnés, une décharge dont la canicule de la journée avait activé les remugles, un seul réverbère de guingois pour jeter sur le tout une vague lueur glauque.

— Ça va, ici ?

Le minuscule chauffeur blond du *particular* avait allumé son plafonnier pour tenter de scruter la face de Bolan dans son rétro. Il semblait douter.

— Sûr être ici, sir ? insista Matei, le chauffeur qui l'avait déposé au *Bucaresti* l'avant-veille.

L'Exécuteur l'avait tout naturellement trouvé à sa sortie du *Venetia*. Matei avait dégoté le bon client, plus question pour lui de le lâcher.

— C'est ici, acquiesça Bolan en cherchant sa monnaie.

— Je vous attends ?

Bolan n'allait quand même pas transporter son arsenal dans un taxi.

— Inutile, fit-il valoir. Des amis me ramèneront.

Dans ce décor désespéré, les amis devaient être rares.

— Alors, demain, à l'hôtel ?

— Peut-être, fit évasivement l'Exécuteur en gratifiant le petit Roumain blond d'un pourboire royal.

Sitôt le *particular* disparu, Bolan s'approcha du réverbère de guingois, déplia la carte de Bucarest qu'il avait emportée. Un document très incomplet pour tout ce qui s'éloignait du centre-ville. En gros, le secteur qui l'intéressait se situait au nord-ouest de la gare du Nord et ne figurait sur la carte qu'en zones blanches très imprécises. Ici, d'après Bastianu qui lui avait fait faire un tour de reconnaissance dans la journée, les urbanistes de Ceaucescu avaient un moment songé à édifier un complexe industriel où les ouvriers auraient été logés sur place. Des usines doublées d'HLM. Comme la plupart des autres projets du régime, celui-là avait été abandonné dès le creusement des fondations, ou presque. Des rares bâtiments commencés ne subsistait qu'un groupe de vagues carcasses de béton envahies par les ronces et les ordures.

La Cour des miracles.

Bolan avait repéré l'endroit dans la journée. De loin. Il ne souhaitait pas être remarqué par d'éventuels guetteurs. De nuit, il s'en était maintenant davantage approché, mais il lui restait à couvrir un

bon kilomètre de terrain vague pour investir les lieux. Suivant son instinct, il avait préféré prendre un peu d'avance. Plus d'une heure. Quelque chose lui disait que l'opération « arsenal » ne serait pas aussi simple que prévu. Groz était une ordure et, selon Bastianu, il n'avait aucune parole. L'Exécuteur ne pouvait se permettre aucune erreur. Il devait tout vérifier, la prudence était son assurance-vie.

The Snake, glissé dans sa ceinture de jean et sous son blouson, était invisible. Mais il suffisait d'un simple geste mille fois répété pour en faire jaillir la mort. Ombre silencieuse dans la nuit moite, l'Exécuteur avait franchi une palissade pour se retrouver dans l'immense *no man's land*. Tout là-bas, les carcasses noires du groupe d'immeubles inachevés se découpaient sur le fond légèrement plus clair du ciel. Disposé en cercle autour d'une grande cour centrale, l'ensemble des bâtiments formait une sorte de large puits : la Cour des miracles. Virgil Bastianu qui connaissait les lieux lui avait expliqué leur topographie.

Tandis qu'une rumeur lointaine montait de la ville, quelque part, des chats se battaient en feulant. Ayant dépassé la zone éclairée par le réverbère, l'Exécuteur n'y voyait maintenant plus rien. Il sortit la petite jumelle passive I.L. de sous son blouson pour l'ajuster devant ses yeux. Aussitôt, le décor lui apparut, précis, seulement irisé d'une luminescence nacrée. Progressant ainsi beaucoup plus facilement, il couvrit rapidement la distance qui le séparait des carcasses d'immeubles. Il allait contourner le complexe par la droite, quand une lueur jaillit d'un amoncellement de caisses. Il se statufia, la main déjà refermée sur la crosse de son arme. Puis il perçut des rires étouffés, distingua les silhouettes d'un groupe d'enfants.

Des *ceaucei*.

Se repassant un mégot, ils pouffaient de rire en se parlant tout bas. À en juger par l'odeur de la fumée qui vint chatouiller les narines de Bolan, ce soir, ceux-là avaient mieux à s'offrir que l'affreuse *oro-laque*. Et ils avaient les moyens. À Bucarest, le prix du haschisch devait avoisiner celui du caviar. Silencieux, Bolan passa au large des « habitations » de caisses, parcourut encore une centaine de mètres, grimpa un terrain fortement pentu, évitant de faire rouler les pierres sous ses pas. De la musique rock montait dans l'air pesant, émanant apparemment du groupe de bâtiments. L'Exécuteur n'en était plus qu'à une trentaine de mètres quand, soudain, la sonnette d'alarme de l'ordinateur de guerre qu'était son cerveau se déclencha. Instinctivement, il s'était arrêté sur place en s'accroupissant au sol. Comme par enchantement, la crosse du *Snake* était venue se loger dans sa paume. Son pouce avait fait basculer le poussoir de la sûreté et son index s'était posé sur la petite queue de détente. Mais il eut beau scruter le clair-obscur de sa jumelle I.L. un long moment, il ne

vit strictement rien. Rien que des tas de gravats, des amoncellements de débris... et un gros rat qui s'enfuit paresseusement devant lui. Puis d'un coup, il vit l'homme.

Massif, assis au pied d'un mur, vêtu de sombre et coiffé d'un bonnet également foncé. D'abord, l'Exécuteur le crut seul et désarmé, réalisant presque aussitôt ses deux erreurs. Il avait un fusil à canon scié entre les jambes et il y avait un autre guetteur. Dix mètres plus loin, à l'intérieur du bâtiment, assis sur l'entablement d'une fenêtre sans croisée, bougeant la tête au rythme de la musique rock. D'où il était, l'Exécuteur ne pouvait voir si celui-là était armé, mais il était à présent sûr d'une chose : il y avait sans doute d'autres gardes.

Le fief de Groz était bien protégé.

Décrivant une large boucle, Bolan contourna cette partie des bâtiments, surveillant à la fois le sol pour éviter les obstacles et son environnement pour déjouer les surprises éventuelles. Ainsi, il repéra deux autres gardes, dont un balèze en complet sombre et au crâne rasé. Et celui-là ne jouait pas au chasseur. Son fusil, à lui, s'appelait kalachnikov.

Un fusil s'assaut... AK 74. Version « décrassée ».

Une silhouette d'arme trop caractéristique pour qu'un guerrier comme Mack Bolan puisse la confondre avec une autre. Avec son guidon plus étroit que celui de l'AK 47 et son cache-flamme, un spécialiste ne pouvait se tromper. La dernière arme de guerre du genre, en dotation dans l'ex-armée soviétique et équipant maintenant les troupes russes. Sa fiabilité mécanique légendaire et son chargeur de 40 cartouches de calibre .5,45 en faisaient un engin de mort redoutable. Certainement pas une arme de simple voyou.

Moralité, il y avait de l'embrouille dans l'air. Le pressentiment de Bolan se confirmait : Groz lui tendait un piège. Restait à savoir de quelle nature était ce dernier et, pour cela, il fallait aller voir. Délaissant le vaste porche qui permettait l'accès à la cour, Bolan passa au large, longeant les murs de béton couverts de ronces. Un moment plus tard, il trouvait une ouverture apparemment sans surveillance et s'y faufilait pour observer les lieux.

Personne.

La musique rock jouait toujours, faisant maintenant vibrer l'air avec force. Devant Bolan, une grande pièce pleine de gravats, qui avait dû être squattée, à en juger par les immondices laissées sur place. Mais comme l'avait expliqué Bastianu, depuis que Groz et sa bande avaient jeté leur dévolu sur l'endroit, en y faisant quelques cadavres, plus aucun vagabond n'osait s'y aventurer. Propriété privée. Grâce à sa vision I.L., l'Exécuteur pouvait s'y mouvoir sans problème. Il quitta le local, erra un moment dans un labyrinthe de béton, trouva enfin ce qu'il cherchait : une amorce d'escalier. Brutes de coffrages, les

marches s'élevaient, crissant légèrement sous ses pas à cause des gravats. Cela n'avait pas d'importance, la musique couvrait le bruit. *The Snake* pointé en avant, Bolan continuait à monter. La jumelle à intensification de lumière lui donnait en principe un avantage majeur sur tout adversaire éventuel. Il grimpa ainsi cinq étages, aboutissant sur une terrasse bourrée de cheminées inachevées. Sur le côté cour, un alignement de « chèvres » en bois supportait les cordages de trois nacelles élévatrices de chantier, dont une se trouvait exactement au niveau de la terrasse. L'observatoire idéal.

Car, en bas, il se passait des choses.

En bas, il y avait de la lumière et la musique rock jaillissait de la cour comme d'un puits. L'Exécuteur, se coulant jusqu'à l'extrême bord de la terrasse, risqua un œil sous lui. Il vit effectivement la lumière, distingua des ombres portées sur les murs, mais son regard fut aussitôt arrêté par les nacelles de chantier. Alors, utilisant les cordes, il se laissa glisser jusqu'au plateau de l'une d'elles et sans que son mouvement en douceur ne communique le moindre frémissement à l'assemblage, il se pencha en avant et les vit enfin vraiment.

Il y avait là toute une bande, éclairée par les phares de plusieurs voitures. Une dizaine de types et deux filles, vêtus de jeans rapiécés et de fripes diverses, assis sur des caisses, au milieu de tout un fatras de meubles disparates, de transistors et d'objets hétéroclites. Il y avait même trois frigos et quelques télé. Produits des vols de la bande ou simple recel ? La musique émanait d'une chaîne posée par terre, dans une zone un peu à l'écart, sous une sorte de vélum constitué de vieilles bâches. Immobile, tous les acteurs de cette étrange scène demeuraient figés, comme semblant attendre quelque événement. Au milieu d'eux, son chapeau de cow-boy avachi sur la tête, l'immense Groz était tassé dans un fauteuil rococo et vomissant son crin. Lui aussi paraissait attendre, tourné vers le porche par où Bolan était censé déboucher. Se penchant davantage, et grâce à la jumelle passive, l'Exécuteur aperçut un type qui ne participait pas au tableau vivant, un colosse planqué à l'écart de la lumière des phares. Vêtu d'un complet sombre, avec un bandeau noir autour du front, des cheveux filasse et une kalachnikov dans les mains. Près de lui, le hayon arrière d'une vieille Skoda laissait voir une grosse caisse grise au couvercle béant. L'Exécuteur distingua même une crosse émergeant des chiffons. Il s'agissait peut-être de sa commande.

Enfin, il repéra les autres.

D'abord, Ion. Cet échalas à grosses moustaches qui lui avait servi de guide l'avant-veille en le prenant pour un Allemand. Le lieutenant de Groz. Recroquevillé à l'écart, sa longue face maigre en sang et les poignets ficelés dans le dos. Apparemment mal en point. Non loin de là, disputant une partie de dés, trois types planqués derrière des

caisses, plus trois autres, également vêtus de sombre, également armés. Sept en tout, avec le géant blond. Plus ceux de l'extérieur, cela faisait apparemment onze étrangers à la bande de Groz. Et rien ne prouvait que d'autres ne se cachaient pas ailleurs. Dans ce labyrinthe de béton, chaque recoin pouvait abriter un tireur.

Un beau guet-apens, selon toute vraisemblance destiné à Mack Bolan. Ou plutôt, au mystérieux acheteur d'armes qu'il était censé être, ce qui revenait au même. En tout cas, à en juger par l'expression de Groz, l'idée n'était pas de lui. Question : qui étaient les autres ? Bolan connaissait trop mal la Roumanie pour avoir d'emblée une certitude. Dans cet Est européen devenu chaotique, ces civils habillés de sombre pouvaient aussi bien être flics, miliciens ou mafiosi. Or, de tout temps, l'Exécuteur avait soigneusement évité d'affronter les représentants de la loi. Dans la mesure du possible. Quoi qu'il en soit, il fallait prendre une décision.

Il leva les yeux vers la terrasse et un flot d'adrénaline se rua dans ses artères. Deux mètres plus haut, un type était penché sur le parapet. Dans sa large face prognathe, un rictus vicieux découvrait des chicots noirâtres. Presque aussi noirs que la bouche du canon qu'il pointait sur Bolan. Comme dans un cauchemar aux images nacrées, l'Exécuteur pouvait nettement voir le gros index enroulé autour de la détente de l'arme et qui allait semer la mort.

CHAPITRE VII

Mack Bolan allait mourir. Dans une seconde, une demi-seconde ou moins encore. À l'ultime instant, il avait contenu le mouvement rotatif du buste qui aurait découvert *The Snake* à la vue du type au-dessus de lui et qui aurait du même coup déclenché son tir. Au contraire de tout autre que lui en pareille circonstance, il avait conservé une immobilité parfaite, dissimulant l'infime rotation de son poignet gauche. Ainsi, en moins d'un dixième de seconde, il avait pointé le bulbe du réducteur de son de *The Snake* dans la direction du flingueur, sans que celui-ci en eût la moindre perception, l'arme restant dissimulée par le pan de son blouson.

Le reste se passa très vite.

Si vite que l'autre n'eut pas le temps de réaliser ce qui arrivait. Pas le temps de comprendre qu'il mourait. À une vitesse avoisinant les 300 km-heure, la petite ogive de .47 mm avait littéralement fait exploser son œil droit, creusant dans son cerveau une tranchée dévastatrice qui s'acheva contre l'os occipital interne, où elle ricocha pour labourer le bulbe fragile dans une fin de course fatale. Dans la grosse face prognathe, la bouche aux chicots noirâtres s'ouvrit comme pour lancer un hurlement, son œil intact se dilata sous le coup d'un intense étonnement et, tandis qu'un flot de sang jaillissait de l'orbite éclatée, il s'effondra sur le parapet, gardant son cri dans la gorge et lâchant la kalach que l'Exécuteur attrapa *in extremis* dans sa chute. D'instinct, il lança un regard dix-huit mètres plus bas pour s'assurer que l'intermède était passé inaperçu.

Il était maintenant en possession d'un fusil d'assaut. Un AK 47, décroissé. Remonté sur la terrasse, il vérifia que le chargeur était plein. Trente cartouches de .7,62 mm. C'était quand même mieux que *The Snake*. Mieux aussi qu'un simple Survival. Surtout si, comme Bolan le croyait, les choses allaient se compliquer dans peu de temps. Car à n'en pas douter, le blond au bandeau frontal et ses semblables n'étaient pas là pour un bal de débutantes.

Ils étaient les représentants de la mafia locale.

Fort de cette certitude, deux éventualités s'offraient à l'Exécuteur : soit s'éclipser discrètement, soit déclencher les hostilités. Et il n'était pas venu de si loin jusqu'en Roumanie pour choisir la première option.

Restait donc la guerre.

Mais pas n'importe comment. D'abord, connaître les objectifs de l'adversaire, puis ses effectifs. Le plus discrètement possible, afin de conserver le total contrôle de la situation. Abandonnant son poste d'observation et après avoir tiré le cadavre à l'abri d'un muret

inachevé, il retourna à l'escalier, conservant en mémoire la topographie des lieux observée depuis la nacelle. Maîtrisant parfaitement la vision artificielle de sa jumelle passive et progressant en silence, il redescendit les étages, s'attendant à chaque palier à être surpris par un garde. Mais personne ne croisa sa route et, se retrouvant au rez-de-chaussée, il se coula dans le noir, gagnant la fenêtre d'un étroit local qui sentait les latrines. Là, risquant un œil à l'extérieur, il redécouvrit la scène de la cour sous un autre angle, repérant presque aussitôt le nommé Ion dans son coin d'ombre.

À sa montre, il était 23 h 28.

Il avait largement le temps, le rendez-vous étant fixé à minuit. Si Groz avait craché le morceau, les autres ne l'attendaient pas encore. Alors, regagnant le couloir qui distribuait les différents volumes de l'immense « camembert » de béton, il se mit à progresser en direction d'Ion.

Soudain, tandis qu'il amorçait un coude du couloir, une silhouette jaillie de nulle part se dressa devant lui, à moins de deux mètres. Le temps d'un éclair, l'Exécuteur faillit laisser agir ses réflexes, mais, à l'ultime fraction de seconde, il se souvint de la jumelle passive.

Il voyait, mais l'autre ne voyait pas.

Brandissant une kalach contre lui, le type tourna la tête vers la pièce qu'il venait de quitter, lançant une courte phrase. Immobile, Bolan le vit gagner un angle du couloir, accrocher la bretelle de l'arme à son épaule et ouvrir son pantalon pour soulager sa vessie. En d'autres circonstances, l'imprudent aurait constitué une proie facile. Mais c'eût été risquer de donner trop tôt l'alerte et l'Exécuteur attendit patiemment qu'il ait regagné la pièce d'où il était sorti pour se remettre en mouvement.

Objectif, Ion.

Un objectif qu'il allait atteindre quand quelque chose bougea à ses pieds. Un rat couina en détalant, s'enfonçant dans un tas de cartons vides. L'un d'eux glissa, déséquilibrant toute la pile et la faisant s'effondrer dans une cascade de sons creux qui n'en finissait plus. Heureusement, à cause de la musique, personne ne put l'entendre de la cour. Hélas, il y avait aussi du monde à l'intérieur et, jaillissant d'un couloir sombre comme un diable de sa boîte, une autre silhouette se dressa, massive, brandissant elle aussi une kalachnikov. À croire qu'ils avaient dévalisé l'armée rouge. À cet instant l'Exécuteur, qui avait été obligé de traverser une zone éclairée par les phares de la cour, se trouvait précisément dans un mince pinceau lumineux. Plus surpris que lui, le costaud marqua une hésitation stupéfaite, réalisa la situation, voulut abaisser le canon de la kalach vers Bolan, n'eut même pas le temps de comprendre ce qui lui arrivait. D'un bond puissant, l'Exécuteur était tombé sur lui comme la foudre, lui

envoyant un formidable coup de kalach en pleine tempe, frappant du talon d'acier situé derrière la poignée. Un impact qui résonna jusque dans son épaule. Le costaud émit un grognement sourd à peine audible, bascula sur le côté, avant de s'écrouler, foudroyé sur place. Fourrant *The Snake* dans sa ceinture, puis s'emparant de la kalach du type, il tira celui-ci à l'écart, avant d'aller s'accroupir sous l'entablement d'une fenêtre. Il attendit là quelques secondes, se redressa lentement, glissa un regard à l'extérieur, s'accroupit de nouveau.

Ion était là.

À moins d'un mètre de lui, avec ses poignets ficelés et sa face ensanglantée. Malgré la jumelle passive, Bolan n'avait pu voir si le voyou avait les yeux ouverts. Non loin de lui, les trois types en complets sombres jouaient toujours aux dés. L'un d'eux avait la bouche déformée par un gros hématome et il y avait du sang sur son col de chemise. Plus loin, dépassant du capharnaüm, on distinguait la tête aux cheveux filasse et au bandeau frontal de l'autre colosse. D'où il était, l'Exécuteur ne voyait plus Groz, mais la tension ambiante était presque palpable. Se redressant, mais veillant à demeurer le plus possible dans l'ombre, il appela :

— Ion !

Mais il n'avait pas dû parler assez fort, car l'autre ne broncha pas. Il réitéra son appel, ajoutant dans son allemand hésitant :

— Ion ! *Ich bin hier.*

Cette fois, l'échalas eut une sorte de frémissement et, lentement, sa face souillée se tourna vers l'encadrement de la fenêtre.

— *Was... was ist das ?*

Un de ses yeux était fermé, l'arcade sourcilière éclatée.

— *Langsam*, doucement, souffla l'Exécuteur. Essaie de t'approcher.

— *Du bist...*, commença Ion en le localisant enfin.

Une seconde déstabilisé par la vue de la jumelle passive sur le front de l'Exécuteur, il l'avait maintenant identifié. Puis comprenant ce que voulait Bolan, il commença à ramper vers lui avec difficultés. Bolan s'aperçut alors que du sang maculait sa chemise et que son souffle sifflait étrangement. Le lieutenant de Groz était vraiment amoché. Il allait arriver sous l'entablement de la fenêtre, quand un des trois joueurs de dés, celui qui avait la bouche enflée, l'aperçut. Il poussa une exclamation, désignant le blessé aux autres avec un petit rire sadique qui le fit aussitôt grimacer de douleur. Les deux autres rirent à leur tour et le premier se redressa pour venir vers Ion.

Exactement ce qu'avait redouté l'Exécuteur.

Arrivé près de l'échalas, son gardien lui adressa une courte phrase puis, sans prévenir, lui assena un grand coup de pied dans les côtes. Ion couina de douleur, ramassant sa grande carcasse dans la position

du fœtus en roulant sur le côté. Du côté de Bolan. Hasard ou présence d'esprit ? Pour faire bonne mesure, son agresseur lui envoya un coup de crosse derrière les genoux, grognant ce qui semblait être une insulte. À croire qu'Ion était l'auteur de sa blessure à la bouche. Discrètement replié dans l'ombre du fond du local, l'Exécuteur laissa passer l'orage, prêt à toute éventualité. Mais les deux autres s'impatienzaient et ils rappelèrent le troisième qui finit par les rejoindre. Les dés n'attendaient pas.

Un instant plus tard, Bolan retourna à la fenêtre.

— Ion ? lança-t-il, inquiet.

D'abord, il n'obtint aucune réaction et il dut répéter son appel deux fois, avant que l'échelas ne bouge enfin. Avec une plainte sourde, il se recroquevilla de nouveau, tournant lentement la tête vers Bolan qui demanda dans son allemand approximatif et fortement teinté d'accent yankee :

— *Du bist gut ?*

— *Nein !* grogna Ion fort à propos. *Kaput !*

Bien que n'étant pas vraiment mort, il paraissait effectivement gravement blessé. Malgré la musique, l'Exécuteur percevait nettement les sifflements de sa respiration. Sans illusions, il s'enquit :

— *Spricht sie english ?*

Il avait conscience de ses propres limites en allemand.

— *Nein*, répéta faiblement Ion.

Ça n'allait pas être facile, d'autant qu'à en juger par l'accent du Roumain, il ne disciplinait guère mieux la langue de Goethe que Bolan. Il fallait quand même essayer. Se penchant dans l'angle inférieur de l'ouverture, l'Exécuteur questionna lentement et en cherchant ses mots :

— Qui sont ces types ?

Ion marqua un silence, étouffa une courte plainte, finit par gaillonner dans un mélange savoureux de langues :

— *Schweinen... fuck.*

C'était peut-être ça, l'espéranto. Inutile d'être polyglotte pour comprendre. Tout en observant les trois autres, Bolan insista :

— Qui ?

L'échelas marqua un temps. Il semblait souffrir atrocement et sa respiration devenait inquiétante. Avec effort et prouvant qu'il se débrouillait finalement assez bien dans le domaine des langues étrangères, il parvint à cracher :

— *Mafia.*

On ne pouvait être plus clair. Soulagé d'un coup, l'Exécuteur hocha la tête pour souffler à son tour et de façon tout aussi lapidaire :

— O.K.

Tout le monde comprenait ça.

— La famille Marescu ? questionna Bolan.

— *Ja.*

D'entrée de jeu, l'Exécuteur avait déjà attrapé un fil conducteur. Bon signe.

— Qu'est-ce qu'ils veulent ?

— *Du ! Toi !*

Explicite. Bolan ne s'était pas trompé, les *amici* locaux avaient éventé sa présence, mais il conservait un avantage certain sur eux, ils ignoraient encore qui il était. Un bonus qu'il fallait exploiter tout de suite. Bolan se mit à réfléchir à toute vitesse. Dans son cerveau, les circuits fonctionnaient au régime maximum et les options d'intervention défilaient.

— O.K., lâcha-t-il, ayant pris sa décision. *Kommt.*

Bien que souffrant vraiment beaucoup, le malfrat parvint à rouler lentement vers lui, tendant ses poignets vers le haut, en direction de la lame du Survival qui venait d'apparaître au ras de l'entablement de la fenêtre. D'un coup sec, l'Exécuteur fit sauter les cordelettes qui pénétraient la chair et Ion poussa un soupir contenu. Des bulles de sang éclataient à ses narines à chaque expiration et un énorme hématome lui déformait tout le côté gauche du visage. Mais dans son œil encore entrouvert, des éclairs de rage glacée fulguraient.

— Prends ça, ordonna Bolan en lui tendant une des kalach. Mais tu tires seulement quand je tire.

O.K. ?

Il avait besoin d'un répit, à la fois pour trouver la position stratégique optimum et pour ménager l'effet de surprise. Mais il dut répéter ses instructions deux fois, avant que le Roumain ne lui fasse signe qu'il avait compris.

— O.K., renvoya-t-il dans un souffle.

La kalach cachée sous lui, il se recroquevilla de plus belle, mais, cette fois, son œil unique s'était rivé sur les joueurs de dés.

Un œil très, très méchant.

Les joueurs de dés n'avaient en principe plus longtemps à vivre. Mais alors que l'Exécuteur allait quitter son poste d'observation, le joueur qui était déjà venu frapper Ion se redressa soudain, dardant sur sa victime un regard sauvage. Avec horreur, Bolan le vit revenir en maugréant des choses pas très aimables. Arrivé au-dessus d'Ion, il prit son élan, envoya de nouveau son pied vers les côtes du malfrat. Simultanément, le regard artificiel de Bolan enregistra le mouvement d'Ion. Un mouvement infime qui venait à la fois de faire apparaître le canon de la kalach sous son corps et qui allait découvrir ses poignets détachés. Dans une seconde, le flingueur verrait tout ça et ce serait la bagarre.

Et pour l'Exécuteur, adieu l'effet de surprise.

CHAPITRE VIII

— *Nein !* gronda l'Exécuteur. *Nein !*

Pendant une seconde, il se dit que le pourri l'avait entendu et qu'lon ne tiendrait pas compte de son avertissement. Mais, à cause de la musique rock, le *soldato* ne l'entendit pas et Ion se recoucha sur la kalach masquant ainsi à la fois l'arme et ses poignets libres. Littéralement héroïque, il laissa passer la grêle de coups qui suivit, demeurant stoïquement sur place, s'interdisant même de reprendre la position fœtale qui aurait obligatoirement découvert son arme. À cet instant, l'Exécuteur aurait bien aimé lui venir en aide, mais abattre ces trois-là maintenant risquait de ne pas passer vraiment inaperçu, et il aurait dès lors tous les effectifs ennemis sur le dos. Il fallait nettoyer le terrain avant. D'ailleurs, le soldat en avait heureusement fini avec Ion et retournait à sa partie de dés. Sous l'entablement de la fenêtre, Ion grognait de douleur. À l'expression de son œil unique, l'Exécuteur comprit qu'il était lucide et d'un regard en direction du blond au bandeau, il s'assura que la situation demeurait calme. À sa montre, il lui restait un quart d'heure. On ne l'attendait pas encore.

Quinze minutes pour faire un peu de ménage.

Laissant l'échelas à son triste sort, l'Exécuteur quitta son poste, refit le chemin en sens inverse et localisa l'endroit où il avait failli être surpris la première fois, à son arrivée. Glissant un œil dans la pièce d'où il avait vu surgir le type, il le retrouva, en compagnie d'un autre. Tous deux assis dans l'ombre et bayant aux corneilles, chacun sa kalach près de lui. L'attente des troupes avant la bataille.

Surgissant devant eux, l'Exécuteur gronda de sa voix sépulcrale :

— *Buna Seara*, bonsoir.

Les deux types sursautèrent, mais Bolan ne leur laissa pas le temps de saisir leurs armes. Il y eut deux « flops » sinistres, deux petits trous se creusèrent instantanément dans les fronts des flingueurs crachant leurs jets de sang.

Déjà, l'Exécuteur n'était plus là.

Sorti du « camembert » de béton par la même ouverture qui lui avait permis d'y pénétrer, il se tapit dans la nuit, effectuant un panoramique à la jumelle passive. Presque aussitôt, il retrouva les deux derniers types repérés à son arrivée. L'homme au crâne rasé et son copain. Grâce à sa vision I.L., il put s'en approcher sans bruit et, avant que les deux *soldati* n'aient compris ce qui leur arrivait, *The Snake* était de nouveau entré dans la danse.

Deux « flops » discrets que la musique rock emporta.

Dans chacun des deux fronts mafieux, il y avait maintenant un

petit trou vomissant le liquide rouge de leurs vies de pourris. Pas un cri, pas même un gémissement. Avec leur forme ogivale très fine, et leur fort indice de déformation à l'impact, les petites balles de .4,7 mm étaient d'une efficacité redoutable. Ravageant tout sur leur passage, elles ne laissaient aucune chance quand elles touchaient un organe vital. Or, même chez les cannibales, le cerveau en était un. Laissant les deux cadavres à leur voyage vers l'Enfer, l'Exécuteur se coula le long du mur, localisa bientôt le flingueur qui aimait le rock. Dodelinant toujours de la tête d'un air presque douloureux, il avait l'air de planer un max. D'une .4,7 mm entre les yeux, l'Exécuteur l'envoya planer chez Satan et, comme dans un tir de foire, le mordu du rock disparut derrière l'assise de la fenêtre. Restait le balèze coiffé d'un bonnet qu'il avait repéré le premier à son arrivée. L'homme au fusil à canon scié. Se plaçant comme un fauve à quelques pas derrière l'intéressé, l'Exécuteur tendit le bras, lança un discret sifflement entre ses lèvres serrées.

Il avait horreur de tirer un homme dans le dos. Même un rebus de l'humanité.

L'homme au bonnet tourna la tête, Bolan vit son regard incrédule fouiller la nuit et sa grosse bouche s'ouvrir sur un début de question. Sans lui laisser le temps de parler, il pressa la détente du petit automatique. Nouvel éternuement dans la nuit pour un petit trou sanglant juste à la lisière du bonnet. Sur la face grossière, une expression d'intense surprise se peignit un instant puis, d'un coup, tout le masque se fripa dans un trismus douloureux. Le balèze lâcha son fusil, bascula en arrière, s'écroulant comme une masse sur la terre craquelée, faisant voler quelques papiers gras autour de lui.

Maintenant, Bolan pouvait s'attaquer au gros morceau. Bien entendu, il était hors de question de laisser les armes aux mains de la mafia locale. Il ramassa l'AK 74 et les divers chargeurs dont était blindé le mafieux puis prit le temps de passer tout le secteur extérieur du « camembert » au peigne fin. Personne. Restait l'intérieur. Mais là, il y avait trop de cachettes possibles. L'immense gruyère de béton pouvait cacher toute une armée. Ce qui n'était probablement pas le cas, il l'aurait remarqué à son premier passage. Mais l'Exécuteur ne se berçait pas d'illusions : à l'ouverture des hostilités, il aurait probablement quelques surprises.

Il regagna silencieusement la terrasse du sixième. Lorsqu'il y parvint, rien n'avait changé dans la cour. Même Ion avait conservé la position dans laquelle il l'avait laissé et il se demanda s'il était toujours vivant. Il en eut la confirmation cinq secondes plus tard. Exactement à l'instant où il ouvrit le feu sur l'ennemi. Deux courtes rafales qui firent sursauter la bande de Groz et qui allongea pour le compte deux pourris du premier trio. Simultanément, comme mu par

un ressort, Ion avait roulé sur le côté, pointé le canon de son arme et rafalé en bloc. Du coin de l'œil, l'Exécuteur vit celui qui avait frappé le voyou tressauter le premier sous les terribles impacts de .7,62, tandis que les deux autres se jetaient à terre. Trop tard. Telles des guêpes affolées, les ogives mortelles d'Ion les rattrapèrent avant qu'ils ne touchent le sol. Entrailles et crânes éclatèrent dans un jaillissement pourpre et des cris de panique roulèrent dans la Cour de miracles. Pendant ce temps, l'AK 74 de l'Exécuteur avait de nouveau craché la mort. Les redoutables chapelets de .5,45 hachèrent littéralement sur place le *soldato* qui lui avait échappé plus tôt et, déjà, le canon de la kalach pointait son guidon saillant sur le colosse blond au bandeau.

Mais ce dernier avait de bons réflexes. Dès le premier coup de feu, il avait plongé à l'abri de caisses et une rafale monta vers Bolan sans qu'il sache d'où elle était exactement partie. L'Exécuteur arrosa la zone, aperçut la crinière filasse qui disparaissait à dix mètres de là, envoya une nouvelle rafale, eut la satisfaction de voir le colosse rouler à terre et disparaître dans le capharnaüm. Au même instant, deux silhouettes apparurent dans un encadrement de porte et d'autres rafales crépitèrent. L'une d'elles vint arracher des éclats de béton au bord de la terrasse, à quelques centimètres seulement de l'Exécuteur. Ce dernier roula de côté, se redressa un peu plus loin, envoya une courte rafale dans les phares des véhicules.

Et ce fut la nuit pour les *amici*. Bolan, lui, y voyait presque mieux qu'avant. Trop de lumière avait tendance à brouiller l'image de son système I.L. Aussitôt, croyant pouvoir s'échapper à la faveur de l'obscurité, les deux flingueurs de la porte commirent l'erreur de se précipiter dehors. L'Exécuteur ne leur laissa aucune chance. D'une très courte rafale de .5,45, il les coucha tous les deux comme des lapins. Mais ce n'était pas fini. Comme il s'y était attendu, des canardeurs s'étaient bel et bien planqués dans les étages du « camembert ». Des éclairs jaillirent par plusieurs fenêtres et des projectiles se mirent à zonzonner un peu partout autour de Bolan. Heureusement que les autres n'y voyaient rien, car les derniers coups de feu avaient été tirés du cinquième étage. À l'estime, Bolan paria pour deux ou trois tireurs. L'Exécuteur en repéra un, lui fit éclater tout le haut du crâne dans une rafale de quatre coups. Aussitôt, son voisin de droite voulut se mettre à l'abri. Trop lentement.

Mack Bolan le rattrapa de quatre balles dans la poitrine. Le flingueur tressauta sous les impacts, bascula en arrière et disparut, tandis que trois nouveaux tueurs débarquaient sur la terrasse, juste en face de l'Exécuteur. Pris sous un feu roulant, Bolan roula de côté, se réfugia derrière une cheminée, roula encore, fut stoppé par une masse inerte. Ce n'était que le corps du flingueur qu'il avait descendu lors de sa première incursion. Celui-là n'était plus dangereux. On ne pouvait

pas en dire autant des trois autres. Avançant par à-coups et employant la méthode commando de la tenaille, ils avaient entamé un mouvement enveloppant destiné à couper toute retraite à Bolan. Bien que ne le voyant pas, ils avaient localisé ses derniers tirs et savaient à peu près dans quel secteur le situer. Comme les autres, ils ignoraient seulement le principal : Bolan, lui, les voyait parfaitement.

Il avait mis un chargeur plein dans l'AK 74 et le premier *soldato* qui se présenta prit une courte rafale en plein cœur. Poussant un cri rauque, il tomba à la renverse, s'entrava dans un des cordages de chèvre qui serpentaient sur la terrasse et son cri s'étrangla dans sa gorge quand il bascula dans le vide. Paniqué, son copain de droite n'y comprenait rien. Il voulut se jeter au sol, fut cueilli dans le mouvement par une rafale qui le repoussa violemment sur le côté. La tête éclatée, il mourut sans s'en rendre compte. Quant au troisième, il eut provisoirement de la chance. Échappant aux tirs de Bolan, il s'était réfugié derrière une pile de planches et, dans les éclairs des rafales, il avait aperçu la masse d'un corps allongé, derrière la cheminée. À l'instinct, il vida son chargeur dans cette direction, fut certain d'avoir fait mouche.

Il avait raison. Les balles ne s'étaient pas perdues. Mais le cadavre derrière lequel Bolan se trouvait à l'instant des tirs ne pouvait guère être plus mort qu'il n'était. C'était un sinistre rempart, mais efficace. Sans viser, l'Exécuteur éleva le canon de l'AK 74, lâcha une courte rafale de .5,45 et eut la satisfaction d'entendre le cri d'agonie de l'autre imbécile. Un cri vraiment très bizarre. Gorge éclatée par le chapelet d'ogives, le mafieux vomissait le sang en se roulant sur la terrasse comme un fou, tentant vainement de juguler des deux mains les geysers chauds et gluants qui sortaient de sa gorge. Dans son agitation fébrile, il bascula dans le vide, le parapet à cet endroit n'ayant pas été terminé.

La jumelle passive de Bolan effectua un panoramique, mais il n'y avait plus personne en vue. Inutile de s'éterniser. L'Exécuteur fonça vers la cage d'escalier, envoya une courte rafale en dessous, entendit un cri, le bruit d'une chute, puis une exclamation. Nouvelle rafale, nouveau cri, encore un bruit de chute, suivi d'une cavalcade. Dévalant les marches et surveillant chaque zone d'ombre à mesure de sa descente, il vit soudain une silhouette à l'étage en dessous, qui brandissait une arme dans sa direction. Mais l'autre n'y voyait rien et sa rafale se perdit, tandis que celle de l'Exécuteur le rattrapait dans la tête, de haut en bas. Son menton vola en éclats sous les impacts. Au passage, du sang et des morceaux de cervelle avaient giclé par les oreilles, souillant un peu plus le béton de la cage d'escalier. Mais l'Exécuteur n'était pas là pour faire joli. Il était venu à Bucarest pour mettre le feu dans la termitière mafieuse.

Aussitôt en bas, et après avoir enjambé les trois cadavres qui maintenant gênaient sa progression, son instinct lui dit que le gros de la bagarre était passé. Néanmoins, prudent et fouillant l'obscurité à la recherche d'éventuels snipers, il déboucha enfin dans la cour, fut surpris par l'absence notoire de la bande de Groz. Hormis ce dernier, toujours vautré dans son fauteuil et Ion qui se tordait à terre, là où Bolan l'avait laissé, tout le monde avait disparu. Y compris le colosse blond au bandeau noir. Voulant s'en assurer, l'Exécuteur s'enfonça dans le tas de meubles, fouillant l'obscurité de sa jumelle passive. Soudain, un pied entra dans son champ de vision, dépassant d'un tas de cartons. Un grand pied chaussé de mocassins noirs. À l'instant où il faisait sa découverte, le pied bougea, la colossale carcasse se redressa et à trois mètres de lui, telle une apparition de film d'épouvante, l'immense blond au bandeau noir apparut. Dans son poing, une kalach décroisée, modèle AK 74. Bolan eut le temps de voir le cache-flamme de l'arme se lever sur lui et de noter l'expression égarée qui flottait dans les yeux dilatés d'affolement. Des yeux qui regardaient le vide. Le noir. Le blond, précis malgré son manque de visibilité, visait Bolan. Comme s'il s'était guidé sur les « ondes » de ce dernier. Seulement, à l'instant où son index allait commencer à enfoncer la détente, celui de l'Exécuteur l'avait déjà fait sur la sienne. En plongeant sur le côté.

Bien lui en prit.

La rafale que le colosse avait eu le temps de lâcher passa si près que Mack en sentit le sinistre vent de mort. Un des projectiles vint même transpercer son blouson qui flottait autour de sa taille et il jura :

— *Figlio da puta !*

Cela semblait lui avoir échappé, mais, en réalité, l'insulte en italien n'était pas gratuite. Il espérait bien qu'une des fripouilles blessées dans le combat vivrait assez longtemps pour aller raconter ça à ses boss. Car l'idée d'intoxiquer la famille Marescu en lui faisant croire à une attaque des Cerrone pouvait être payante. Il entendit un cri sourd, vit la colossale carcasse basculer en arrière et s'affaler en renversant des tas de choses dans sa chute. Il se dit qu'il avait enfin descendu ce salaud, et il allait se redresser quand, semblant soudain jailli du néant, quelque chose lui emprisonna le poignet.

Quelque chose de glacé comme la mort.

CHAPITRE IX

— *Nu !*

Une main ! Cinq doigts durs et tremblants qui ne lâchaient plus Bolan et qui lui faisaient presque mal.

— *Nu, non ! Don't kill me !*

L'Exécuteur avait bien entendu, la voix avait prononcé la dernière phrase en anglais ! Ici, dans ce repère crasseux de minables loubards.

— *Dont' kill me, please !*

Une voix d'enfant ! Et aussi une main d'enfant, à en juger par sa petite taille. Il entendit un fracas, vit que le blond qu'il croyait out s'était redressé pour fuir. L'Exécuteur tira au jugé, fut gêné par la main qui s'agrippait à lui et le colosse disparut en direction du porche. Bolan baissa les yeux, vit effectivement une petite main accrochée à son poignet, suivit le bras du regard, remonta ainsi jusqu'à une frange de cheveux noirs qui émergeait de l'amoncellement de cartons.

Une fille !

Ou plutôt, une fillette. Pas plus d'une douzaine d'années. Avec de grands yeux sombres effrayés et une bouche de poupée. Une préado à peine sortie de l'enfance.

— Ne... vous ne me faites pas mal ! demanda-t-elle encore dans un anglais hésitant. Pas de mal !

Elle avait vraiment l'air d'avoir très peur. Une peur renforcée par ce sentiment d'impuissance qu'éprouvent les aveugles devant le danger. Car dans cette obscurité, elle était comme une aveugle. Ses yeux cherchaient, et elle ne voyait quasiment rien. Intrigué, Bolan la rassura :

— Je ne veux pas te faire de mal.

Il demeurait sur ses gardes, car si le blond avait disparu, rien ne prouvait qu'il se fût réellement enfui. Rien ne prouvait non plus qu'il n'y en avait pas d'autres, planqués dans le secteur, et n'attendant qu'une occasion de l'allumer. Mais il ne pouvait, ni passer tout le « camembert » au crible, ni s'éterniser.

— Qui es-tu ? demanda-t-il à la gamine. Et qu'est-ce que tu fiches ici ?

La fillette hésitait. Ou bien elle ne comprenait pas bien, ou elle avait trop peur. Toute cette violence et cette voix d'outre-tombe sortie de la nuit n'avaient rien de rassurant.

— Qui es-tu ? questionna encore l'Exécuteur.

Il n'allait pas passer la nuit ici.

— Une pute.

Tout autre que Mack Bolan aurait sursauté au son de la voix qui

avait éclaté derrière lui. Une voix éteinte, qui s'était également exprimée en anglais. Vif comme l'éclair, l'Exécuteur tourna la tête, canon de sa kalach pointé dans la direction de la voix. Vers le centre de la Cour des miracles.

Exactement sur la face de Groz.

— Cette même n'est qu'une pute, précisa le mac.

Depuis le début de la bagarre, le colosse au chapeau de cow-boy n'avait pas bougé de place. Toujours affalé dans le fauteuil qui vomissait son crin. Dans le clair-obscur nacré de la jumelle passive, Bolan pouvait deviner les deux taches de son regard. Juste sous la lisière du chapeau. Groz avec son menton en galoche, un teint bizarrement blême, et qui semblait respirer avec difficulté.

Et qui parlait l'anglais.

— Et toi... Morton, insista le chef de bande, qui tu es, toi ?

Il parlait même très bien l'anglais. Avec un accent à couper au couteau, certes, mais qui usait de mots d'argot qu'on ne trouvait dans aucun manuel d'éducation.

Cette nuit, il se passait vraiment des choses étranges.

— Tu viens de le dire, Groz, renvoya Bolan, étonné de voir le Roumain toujours vissé à son fauteuil. Mon nom est Morton.

— Et mon cul ?

Le mac avait accompagné sa remarque d'un ricanement vulgaire qui s'acheva dans une espèce de gémissement. L'Exécuteur lança un long regard autour d'eux, ne vit rien de suspect, arracha la gamine à son tas de cartons, la poussa devant lui en direction du fauteuil de Groz. Ce dernier les entendait venir, mais, sous la visièrre du chapeau, son regard cherchait à situer Bolan. En vain. Amusé, l'Exécuteur questionna :

— Qu'est-ce qu'il a ton cul, Groz ?

— Mon cul, répéta le mac en toussant. Ton nom, c'est pas Morton.

L'Exécuteur n'aimait pas ça. Il s'enquit :

— Qu'est-ce qui te fait croire ça ?

Le Roumain prit une inspiration, toussa de nouveau, grimaça en jurant sourdement, avant d'avouer :

— Quand ce négrier de Bastianu m'a contacté, il m'a parlé de toi comme d'un type qui « se faisait appeler » Morton. Et quand j'ai vu ta tronche, l'autre soir, ça m'a dit quelque chose. Mais quoi, je sais pas.

— Eh bien, continue à ne pas savoir, renvoya l'Exécuteur de sa voix sépulcrale.

— Dommage, grailonna le mac. J'aurais aimé savoir ça avant de crever.

Bolan tiqua.

— Tu es blessé ?

— Blessé ! T'en as de bonnes... Morton. Ce salaud de Dimitri m'a

suriné le bide. Tu verrais le dessous de mon cul, on dirait que j'ai mes règles.

Il toussa encore, reprit péniblement :

— Même si je voulais, je pourrais pas quitter ce con de fauteuil. Plus de guibolles. Dans... dans moins de cinq minutes, j'aurai lâché la rampe, mec.

Bolan s'approcha davantage, se pencha sur le mac, écarta ses grandes mains pour s'apercevoir que du sang lui souillait l'abdomen. En quantité relativement faible. Ouvrant la chemise, il ne vit qu'un tout petit trou, par où ne suintait qu'un mince filet sombre.

— Ce pédé m'a troué les boyaux, commenta sombrement Groz. Chez les Marescu, on adore le pic à glace. Paraît qu'on se servait pas mal de ce truc-là, à Chicago.

Bolan ne releva pas. Pour avoir une chance de le sauver, il aurait fallu transporter d'urgence le mac à l'hôpital. Et encore. Conscient du problème, Groz graillonna :

— Pour moi, c'est cuit. Tu sais dans quel état est Ion ?

— Aux dernières nouvelles, il semblait mal en point. Il en a quand même buté trois.

— Ça m'étonne pas, grinça le mac. Mauvais caractère, ce con. Et... mais dis donc, réalisa soudain Groz, tu vois la nuit ! T'es nyctalope, ou quoi ?

Cultivé, le voyou.

— C'est un peu ça, éluda l'Exécuteur qui ne souhaitait pas entrer dans les détails. C'est ma commande, dans la bagnole ?

— Affirmatif, mec. C'est une Skoda. Désolé, impossible de trouver le moindre 4 x 4. Mais pour les armes, tout y est et la clé est sur le contact. Matériel presque neuf. Une bonne affaire. Même que si t'attends un peu, t'auras plus personne à payer.

— Avant-hier, dit Bolan, je me suis douté que tu comprenais l'anglais. Question de feeling.

Quand il avait fait allusion à la stupidité éventuelle du mac pour avoir confiance dans le gros Bastianu.

— Yeah ! grogna le Roumain. J'ai appris le british autrefois. L'autre nuit, j'ai bien vu que tu avais deviné. Mais je me méfiais.

Il marqua une pause, toussa, cracha par terre et maugréa :

— En fait, je me méfiais pas assez. Ces salauds en ont profité.

— Justement, l'encouragea Bolan. Si tu me racontais ?

La respiration du malfrat était de plus en plus malaisée et sa face de brute se creusait de plus belle. Il souffrait vraiment.

— Pas plus simple, finit-il par renseigner. Par leurs indics, les Marescu ont su que je cherchais des armes. J'avais pourtant fait gaffe de pas emprunter leurs circuits, mais le résultat est là. Ils n'ont plus eu qu'à débarquer et à me cuisiner. Ils voulaient savoir qui tu étais et

pourquoi tu voulais tout ça.

— Que leur as-tu dit ?

Un petit rire secoua le colosse qui grimaça avant de laisser tomber dans un souffle :

— Je leur ai dit d'aller se faire mettre.

Ce qui expliquait sans doute le coup de pic à glace. Moralité, le nommé Dimitri ne rigolait pas.

— Remarque, indirectement, tu m'as un peu vengé... Morton, reprit Groz. Non seulement t'as l'air d'avoir fait un carnage dans ses rangs, au Dimitri, mais en plus, tu lui en as collé une. Peut-être deux.

— Je pensais l'avoir abattu.

Petit rire du mac.

— Tu parles. Pour Dimitri, faut viser la tête. Porte toujours un gilet pare-balles, ce fumier.

— Un gilet pare-balles !

— Un truc en matière synthétique. Du kevlar, je crois. Et son boss, Elias, le fils Marescu aussi. C'est leur pote Nicu qui leur avait donné ça, du temps de leurs amours. Nicu Ceaucescu, bien sûr.

Bien sûr. Un peu comme si George Busch avait offert une voiture blindée à Pablo Escobar. Il y avait quand même des associations étranges. Et la Roumanie était décidément un bien curieux pays. Pas étonnant que Dracula en ait été issu. Résultat des courses, l'Exécuteur n'avait sûrement pas sérieusement blessé Dimitri et l'alerte n'allait pas tarder à être donnée, si ce n'était déjà fait.

— O.K., fit-il à l'adresse du mac. Je peux faire quelque chose pour toi ?

Groz secoua lentement la tête. Un rictus douloureux distendit sa bouche et il grailonna :

— Rien, mec. Les hostos sont sous contrôle des autorités et de la mafia. J'y passerais un sale quart d'heure.

— On est en compte, tous les deux, fit valoir l'Exécuteur en faisant allusion au prix des armes.

— Si Ion est vivant, tu lui donnes le pèze. Sinon, c'est bonus pour toi.

— Et le reste de ta bande ?

— Des enculés, cracha Groz. Se sont tous tirés, je suis sûr.

— Affirmatif.

— Et la même, elle est encore là ?

— Affirmatif.

— Une brave petite pute, apprécia le mac. Refile-la à Ion. S'il est crevé, donne-lui un peu de fric. Sans moi, elle va être paumée.

Un mac au grand cœur.

— D'ailleurs..., reprit Groz avec effort, tous les mêmes de Bucarest sont des paumés. Oubliés du monde. Sans la prostitution, ils

mourraient de faim.

Mack Bolan avait trop souvent entendu ce refrain. Dans le monde entier, à en croire les macs du cru, faire le tapin sauvait de la famine. Ils étaient en quelque sorte les bienfaiteurs de l'humanité.

— Bon, fit Bolan. Salut.

Il allait s'éloigner, quand Groz le rappela :

— Eh... Morton !

— J'écoute.

— Avant que je crève, dis-moi au moins ton vrai nom.

— Morton.

— Ouais, grinça Groz. C'est bien ce qui me semblait.

Puis il ne dit plus rien et, la gamine littéralement accrochée à lui, l'Exécuteur alla se pencher sur le grand échalas.

— Ion ?

Pas de réponse. Bolan chercha la carotide du loubard, ne trouva rien. Décidément, il n'avait vraiment personne à qui payer ses dettes. Inutile de s'éterniser dans le secteur.

— Bon, lança-t-il à la gamine en fourrant une poignée de *lei* dans sa poche de veste. Où est-ce que je te dépose ?

Ils étaient arrivés près de la Skoda et la clé était effectivement sur le contact.

— Hé ! insista Bolan. Où veux-tu que je te dépose ?

Les grands yeux sombres de la fillette cherchèrent en vain les siens dans le noir. Elle parut hésiter, se mit à danser d'un pied sur l'autre avec embarras. Dans sa veste dix fois trop grande et avec ses cheveux coiffés à la porc-épic, elle ressemblait à un épouvantail.

— Tu attends, lâcha-t-elle enfin dans son anglais approximatif. Y faut que je pisse.

CHAPITRE X

— Sonia. C'est mon nom.

La gamine venait de grimper dans la Skoda et Bolan la fit se coucher à l'arrière, avant de démarrer sur les chapeaux de roues. Inutile de l'offrir aux tirs d'éventuels revanchards.

— Comment tu fais pour conduire sans phares ? s'étonna la fillette dès qu'ils eurent franchi le porche sans encombre.

Éludant la question, Bolan réitéra :

— Où veux-tu que je te dépose ? Tu as bien de la famille quelque part ?

— J'ai douze ans, tu peux m'appeler Sonia.

Il crut qu'elle n'avait pas compris la question et il la répéta en insistant :

— Je ne vais pas y passer la nuit, ma jolie. Si ça continue, je vais te larguer au centre-ville.

La Skoda était sortie du terrain vague et roulait maintenant en direction de Bucarest. On y voyait assez clair et Bolan s'était débarrassé de la jumelle passive. Mais la Skoda n'avait plus de phares et s'il se faisait arrêter par la milice, il aurait beaucoup de mal à expliquer pourquoi il transportait un stock d'armes dans un véhicule criblé de balles. Sur son profil droit, il sentait le regard intrigué de la gamine.

— Hé ! pressa-t-il, je t'ai posé une question. Tu as de la famille, des copains ?

— Tu parles trop vite, renvoya Sonia. Je comprends pas tout.

Bolan stoppa sur le bord d'un trottoir, se tourna vers elle, détachant bien ses mots pour expliquer :

— Toi et moi devons nous quitter. Tu me dis où tu veux aller.

— Ici.

— Hein ?

La fillette l'observait à la lueur du tableau de bord, l'air de se poser mille questions. Sérieuse, elle répéta :

— Je reste ici. Avec toi.

Bolan la regarda comme s'il avait affaire à une folle. Cette fois, c'est lui qui avait l'impression de ne pas avoir bien compris.

— Comment ça, avec moi ?

Pour la première fois, sous la frange de cheveux noirs, le grand regard sombre parut se réchauffer.

— Avec toi, répéta la jeune Sonia. Je reste avec toi. Parce qu'avec toi je n'ai pas peur.

— C'est fini, dit-il en faisant allusion au massacre dont elle avait

été témoin. Fini. Tu ne risques plus rien, tu peux rentrer dans ta famille.

La gamine secoua la tête, butée.

— Je n'ai plus de famille, plus d'amis non plus. Tués par la mafia.

Bolan dressa l'oreille.

— La mafia ?

Devant son air de doute, Sonia lui raconta tout, terminant par l'assassinat d'Aurel au cinéma Dada. Et Bolan comprit qu'il était tombé sur une des enfants du fameux reportage. Soudain plus pâle sous la crasse qui recouvrait son petit visage, Sonia précisa :

— Après la mort d'Aurel, j'ai très peur. Alors, je viens demander protection au « grand frère » Groz. La mafia vient faire le bordel... et voilà.

Haussant les trop larges épaules de sa veste au souvenir de ce qui venait de se passer dans la Cour des miracles, la fillette commenta, philosophe :

— J'ai décidément pas de chance.

C'était le moins qu'on pouvait dire. Seulement, Bolan se voyait mal servir de nounou à une gosse paumée de Bucarest. Devant ses réticences, Sonia se crut obligée de faire l'article :

— Tu es étranger, moi je connais Bucarest, toi tu parles pas roumain, moi je parle anglais.

Avec un regard en coin, elle fit valoir, un brin sournoise :

— Tu es un tueur, t'auras de gros ennuis si la police te prend.

Il y avait un fond de vérité dans tout ça.

— Si je dors dans l'auto, argumenta encore Sonia, je surveille tes pistolets.

Amusé, Bolan secoua la tête :

— Pas question. Tu es trop petite, je n'ai pas le droit.

— Je suis pas une petite fille, renvoya Sonia avec des éclairs dans les yeux, je suis une pute. Et puis je sais des choses bonnes pour toi. Pour tuer la mafia.

On grandit vite, dans certaines circonstances...

— Sorry, fit Bolan. Avec moi, tu serais en danger.

Sonia lui lança un regard mystérieux, avant de tourner la tête vers la vitre baissé pour contempler les lumières de la ville. Il faisait toujours une chaleur étouffante et la Skoda sentait l'essence et l'huile. Une odeur lourde et tenace qui soulevait le cœur. Pourtant, apparemment à des lieues de ces petits inconvénients, la fillette reprit :

— Tu ne veux pas me mettre en danger, mais moi je peux te mettre en danger.

Ça n'avait été qu'un murmure, mais à cause du ton très doux, Bolan ressentit cela comme une vraie menace.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Sonia soupira, assena d'un ton faussement désolé :

— Si tu me laisses tomber, je dis tout à la police et ils me donneront à manger.

Devant le regard soudain polaire de Bolan, elle se hâta d'ajouter :

— Je connais aussi un mécanicien. Pour réparer ta voiture. C'est un client...

À douze ans, Sonia semblait déjà connaître beaucoup de monde... et la vie aussi. Voyant qu'elle avait marqué un point, elle se fit pressante :

— Je ne vais pas t'embêter. Et si tu veux, je peux être très gentille.

Joignant le geste à la parole, elle avait envoyé sa main vers le pantalon de Bolan et ce dernier l'intercepta *in extremis*. Renvoyant rudement la gamine dans son coin, il gronda, la voix pleine de colère :

— Ne refais jamais ça, Sonia. Jamais.

Choquée, elle donna un instant l'impression d'être sur le point de pleurer, puis, se ressaisissant, elle y alla d'un sourire hésitant pour hasarder :

— Alors, je reste ?

Sans répondre, Bolan remit la fourgonnette en route. Tout en conduisant, il songeait à la suite de son blitz et, revenant à l'essentiel, il rappela à Sonia :

— Tu parlais de choses bonnes pour moi, pour tuer la mafia. C'est quoi, ces choses bonnes ?

— Dal s'anima la fillette. Je peux te dire des choses importantes.

— Sur quoi ?

— Je connais des choses sur les hommes de la mafia. Je connais aussi le patron du plus beau bordel de Bucarest.

Bolan tendit l'oreille.

— Le *Bucur* !

Surprise, Sonia le regarda de côté.

— Tu connais le *Bucur* !

Bolan acquiesça. Le gros Virgil Bastianu l'avait briefé sur la question. Ancien relais de chasse pour chefs d'État étrangers au temps de Ceaucescu, le *Bucur* était devenu l'unique bordel de luxe de Bucarest. Situé à l'orée de la forêt de Baneasa, à une dizaine de kilomètres de la capitale, il offrait à la nomenklatura roumaine et aux businessmen étrangers les services raffinés, et chers, des meilleures « maisons » de la belle époque. Des mineurs des deux sexes y étaient exploités, certains volontairement, d'autres sous la contrainte. À en croire le marchand d'enfants, le *Bucur* constituait en fait l'unique véritable exploitation de la prostitution par la famille Marescu. L'autre, celle de la rue, demeurait floue et plutôt mal gérée. Dans un pays exsangue où manger était une gageure quotidienne, le fric à

consacrer aux putes ne devait pas se compter en milliards. Bolan questionna :

— Tu as bien dit connaître le patron du *Bucur* !

— Da. Je connais *domnule* Jonas. Lui voulait me faire travailler au *Bucur*, avec ma copine Zoia, mais j'ai refusé.

— Tu as une copine qui travaille au *Bucur* !

— Da. Zoia. Très belle. Très intelligente aussi. C'est elle qui m'a appris l'anglais. Maintenant, elle apprend l'anglais aux filles du bordel. Zoia, c'est la préférée de *domnule* Valentin.

Sonia avait l'air qu'ont les enfants, lorsqu'ils sont persuadés de détenir d'importants secrets. Intrigué, Bolan la pressa :

— Valentin qui ?

— Valentin Scopa. Le secrétaire de *domnule* Elias.

Bolan tiqua :

— Tu veux dire... Elias Marescu ?

— Da, fit Sonia avec une mimique importante. Zoia, elle va souvent porter son cul au palais.

— Quel palais ? s'étonna Bolan.

— Le palais ! répondit Sonia d'un air rêveur. Très beau palais Marescu.

Bolan sentait l'excitation le gagner.

— Tu veux dire que ton amie Zoia est... l'amie attitrée de Valentin Scopa et qu'il la fait venir chez les Marescu ?

— Da.

— Souvent ?

— Bien sûr ! *Domnule* Valentin est fou de Zoia !

Sonia semblait ravie de l'intérêt de Bolan. En fait, celui-ci l'aurait embrassée. Déjà, il imaginait un embryon de plan. Un plan qui entrait parfaitement dans la stratégie qu'il avait en partie ébauchée après le briefing de Bastianu. Il questionna :

— Tu la vois souvent, ta copine Zoia ?

— Des fois, répondit évasivement Sonia. Quand elle accompagne la maîtresse du bordel pour des courses en ville, ou quand elle va voir sa sœur Mina au Centre.

— Elle est donc libre de sortir du *Bucur* !

— Zoia est volontaire. Les volontaires ont le droit de sortir en ville.

Tout allait maintenant très vite dans l'esprit de l'Exécuteur. Les pièces de son puzzle mortel se mettaient en place l'une après l'autre. Finalement, à part la gêne relative que cela ne manquerait pas de lui occasionner, il était heureux d'avoir croisé le chemin de la petite Sonia.

— Est-ce que tu crois que je pourrais la rencontrer, ta copine Zoia ?

— Da, da ! Elle est très belle et très bon cul !

Bolan aurait décidément beaucoup de mal à faire admettre à Sonia qu'il n'était pas là pour les petites putes de Bucarest. Mais coupant court, il stoppa de nouveau la Skoda pour questionner :

- Ça te dirait de gagner beaucoup de *lei*, sans donner ton cul ?
- Beaucoup de *lei* ! s'émerveilla la gamine. Vraiment beaucoup ?
- Assez pour essayer d'avoir une vie normale.
- Normale..., répéta songeusement la fillette.

Pour elle comme pour ses semblables, la notion de normalité devait être plutôt élastique. Néanmoins, elle hocha sa tête ébouriffée pour déclarer, sérieuse comme un pape :

— Si j'avais beaucoup de *lei*, vraiment beaucoup, je ne donnerais plus mon cul. À personne.

— O.K., conclut Bolan. Arrange-moi une entrevue avec Zoia. Le plus vite possible.

— Pourquoi ne pas aller au *Bucur* ? Tu peux louer Zoia.

Il se voyait mal aller jouer les businessmen étrangers au bordel pour briefer une gamine prostituée. Le *Bucur* était sûrement le genre d'endroit où avait dû circuler sa photo depuis quelque temps. Ce n'était pas encore l'heure d'aller chatouiller les moustaches de Jonas Marescu dans son fief. Pour l'immédiat, l'Exécuteur avait une autre idée : semer la pagaye dans les rangs ennemis. Chez les Cerrone, comme chez les Marescu. Pour cela, il avait besoin d'un peu de temps et d'un peu plus de renseignements.

— Bon, décida-t-il en remarquant les yeux cernés de sommeil de la gamine. Pour cette nuit, on dormira dans la voiture. Tu connais un endroit tranquille ?

Emmener Sonia à l'hôtel était exclu.

— Le cimetière des voitures. Par là, au nord.

Bolan remit en route, questionna encore :

— Tu sais où acheter des articles de camping ?

— Camping ?

— Une tente, des matelas, etc.

— Pas de problème.

— J'ai également besoin d'un autoradio.

Pour capter ce qu'il voulait écouter, un simple autoradio ferait effectivement l'affaire. Dans l'élaboration de ses matériels de guerre, le génial Herman Schwarz « Gadgets » allait toujours au plus simple,, Et au plus efficace. Encore une fois, l'Exécuteur espérait bien le vérifier sur le terrain.

— Une radio pour voiture ? Je connaître. Mais ça coûte beaucoup d'argent.

La jeune Sonia connaissait vraiment beaucoup de choses. Bolan hocha la tête, satisfait.

— O.K., dit-il. On ira demain.

Désormais, le camping proche du *Bucaresti* qu'il avait repéré le premier soir constituerait une meilleure base que n'importe quel hôtel. Et sûrement plus discrète que le *bed and breakfast* proposé par Bastianu.

Et puis, demain serait un autre jour.

CHAPITRE XI

— Ils étaient toute une année, patron !

L'immense Dimitri était blême. Piqué sur le dallage du grand hall comme une pièce d'échiquier, il levait sur Elias Marescu qui venait d'apparaître dans l'escalier un regard halluciné. Son complet gris était bon pour la poubelle. Achevant de nouer la ceinture de sa robe de chambre en soie de Chine, Elias Marescu le toisa d'un regard assassin. Il avait les yeux rouges d'avoir trop bu et sa langue avait du mal à se mouvoir.

— Qu'est-ce que tu racontes, imbécile ?

Se dandinant d'un pied sur l'autre, le première gâchette du fils Marescu tendit les mains en avant dans un geste d'impuissance pour déclarer d'un ton abattu :

— J'ai pas compris, patron. Ils ont débarqué sans que nos sentinelles aient eu le temps de donner l'alerte. Elles ont toutes été butées. Et on n'a rien entendu !

Elias Marescu avait du mal à émerger et il fronça les sourcils.

— Tu veux dire qu'on vous a attaqués ?

— Pas attaqués, boss, lâcha l'immense Dimitri dans un souffle. Pas attaqués, anéantis ! Ils ont débarqué dans tout ce putain de chantier et se sont mis à arroser comme des malades. Ils ont pété les phares des bagnoles et, même dans le noir complet, ils continuaient à nous flinguer l'un après l'autre ! Ils voyaient dans la nuit ! Des diables ! Ils ont flingué tout le monde !

Elias Marescu sentit quelque chose se nouer en lui. Fourrant les mains dans les poches de sa robe de chambre, il descendit les quelques marches qui le séparaient encore de son *caporegime* et, plantant ses petits yeux mauvais dans l'œil unique de Dimitri, il gronda :

— Qu'est-ce que t'es en train d'essayer de me dire, grand con ?

— Ben...

— T'essaierais quand même pas de me faire croire que toi et tes meilleurs flingueurs, vous vous êtes fait allumer comme des gonzesses, hein ? T'essaierais pas de me faire croire une connerie comme celle-là, pas vrai ?

— Ben...

Dimitri n'en menait pas large. Une fois, il avait vu Elias vraiment en colère. Justement contre un type de son équipe. Il avait simplement marché vers le soldat, lui avait souri d'un petit air bizarre et, sans que personne ait eu le temps de voir son geste, il avait enfoncé son bon Dieu de pic à glace dans l'œil du flingueur. Jusqu'à la garde. Foudroyé, l'intéressé s'était écroulé à ses pieds. Sans même un soupir.

Une technique qu'Elias Marescu avait apprise d'un garde du corps de Nicu Ceaucescu. Imparable. Et justement, ce petit sourire bizarre était apparu sur les lèvres du boss. Un petit sourire qui foutait les jetons même à un type comme Dimitri. Pourtant, avec sa force herculéenne, il n'aurait pas eu de mal à lui casser la tête, au fils du boss. Seulement, il y aurait laissé la peau, et dans quelles conditions ! Chez les Marescu, on réglait toujours les comptes. Alors, comme d'habitude, le grand Dimitri laissa venir.

— Dis, gronda doucement Elias Marescu en le saisissant au col pour le secouer presque gentiment. Tu serais pas en train de me prendre pour un con ?

— Non, patron ! Je vous jure. D'ailleurs... d'ailleurs, regardez ! Regardez les trous.

Dimitri avait réussi à reculer un peu pour entrouvrir la veste de son complet. D'un index tremblant, il désigna les points de chocs que les .5,45 avaient laissés dans le kevlar du gilet pare-balles.

— Regardez, patron ! J'en ai au moins une demi-douzaine, de ces putains de trous ! Sans le gilet, j'y passais comme les autres !

— Fais voir ça...

Elias Marescu s'était penché, faisant mine de s'intéresser aux impacts quand, soudain, Dimitri sursauta violemment.

— Non ! Non, patron ! Pas ça !

Halluciné, il regardait la fine tige d'acier qui sortait du poing de Marescu. Une tige d'acier dont la pointe acérée avait justement pénétré le gilet pare-balles par un des petits avant-trous.

Le pic à glace.

Dimitri avait eu beau s'y attendre, il n'avait rien vu venir. Le boss n'avait pas son pareil dans ce genre de tour de passe-passe. Et il le savait, quand le kevlar avait déjà été attaqué, une pointe comme celle-là était capable de finir le boulot. Il suffisait d'une violente poussée, pour que le dernier rempart cède. D'un coup. Et justement, sous cette pointe, il y avait le cœur de Dimitri.

— Non, patron, non ! Je... je jure que je dis vrai ! lâcha-t-il encore d'une voix blanche. Je... je vous ai jamais menti, patron. Jamais !

Le fils Marescu le savait, Dimitri était d'une fidélité de chien. Il se ferait tuer pour lui... pour la bonne raison qu'il en était amoureux fou. Ça se voyait comme le nez au milieu de la figure et Elias Marescu jouait de cette passion avec une louche délectation. Très loin d'être un homo lui-même, cela lui faisait un drôle d'effet d'être ainsi ouvertement désiré par un homme.

Vraiment un effet très bizarre.

— Patron ! supplia encore Dimitri sans oser bouger davantage. Patron ! Je jure que je les vengerai, mes gars. Je les aurai, ces fumiers !

Elias Marescu poussa un ricanement insultant.

— Pour les avoir, pauvre con, faudrait d'abord que tu saches qui c'est.

Il y eut un petit silence pesant, avant que la voix frémissante de Dimitri ne finisse par annoncer :

— Je sais qui c'est, patron.

Comme soudain dégrisé, Elias Marescu lâcha son *caporegime*, fit disparaître le pic à glace dans sa manche de robe de chambre et, plantant ses petits yeux mauvais dans ceux de Dimitri, il gronda :

— Tu sais qui c'est, hein.

Il n'avait pas l'air d'y croire vraiment et son flingueur se hâta de lancer :

— Oui. Oui, patron. C'est... ces putains de Ritals !

Il ne pouvait pas se tromper. *Figlio di putana*, c'était bel et bien de l'italien.

— Si tu te fais prendre, Valentin Scopa te tuera.

Bolan avait eu de la chance. Dès le matin même, la jeune Sonia avait réussi à joindre son amie Zoia au *Bucur*. Il était maintenant presque midi et, interceptée par Sonia au moment où elle allait se présenter au Centre pour rendre visite à sa sœur aînée, Zoia avait accepté de monter dans la Skoda. Elle parlait bien l'anglais et Bolan venait de lui exposer ce qu'il attendait d'elle. Qu'elle s'arrange pour glisser un mouchard dans le téléphone du palais Marescu. Un truc à peine gros comme une pastille de menthe, véritable petite merveille électronique *made by* « Gadgets ». Dans la Skoda, il faisait une chaleur de four et, pour ne pas rôtir sur place, Bolan avait dû abaisser toutes les glaces. Si la police le prenait dans cette impasse en compagnie des deux gamines et à bord d'un véhicule criblé de balles, tout deviendrait très compliqué.

— Cela peut être très dangereux, fit encore valoir l'Exécuteur. Je suppose que tu sais qui est vraiment Scopa.

— Ce gros porc ne me fera pas de mal, renvoya Zoia avec un petit sourire faussement angélique. Il m'adore.

Sa robe à fleurs, ses longs cheveux blonds sagement coiffés et son minois de quinze ans lui donnaient l'allure d'une adolescente bien élevée. Mais, tout au fond de ses prunelles bleues, il y avait déjà ce petit air vaguement terne qui caractérise les femmes connaissant trop bien la vie. Le *consigliere* d'Elias Marescu avait beau « l'adorer », il l'étranglerait sans hésiter s'il la surprenait à poser le mouchard.

— Quand un type comme Scopa adore une fille comme moi, reprit Zoia, c'est une catastrophe. Il exige tout d'elle et comme elle est une pute, son mac lui ordonne de tout accepter.

Elle marqua un temps, questionna :

— Vous voulez connaître les petites manies de Scopa ?

— Non.

Cela ne servirait sans doute guère au blitz de l'Exécuteur. Mais Zoia était lancée et elle pouffa dans un rire forcé :

— Chaque fois qu'il exige mes services, dit-elle, la maîtresse préside en personne à ma tenue vestimentaire. Jupe plissée marine, chemisier et socquettes blanches, nœud de soie dans les cheveux et cartable à la main. Ensuite, une limousine vient me prendre au *Bucur* et son chauffeur m'emmène directement au palais. Là, déguisé en maître d'école, le gros porc simule un cours de quelque chose. Le jeu consiste à me punir quand je me trompe ou quand je me dissipe.

— Je vois, coupa Bolan. Ça suffit.

— Pour me punir, il me fait déculotter, me fesse avec une règle, puis me prend sur ses genoux pour me consoler et...

— Ça suffit !

— Mais parfois, insista Zoia, passant outre l'éclat de Bolan, parfois, quand ce porc n'est pas suffisamment en forme... pas suffisamment excité, il me bat vraiment. Très fort. Un jour, il m'a marqué si profondément les reins avec sa ceinture que je n'ai pu ni m'asseoir, ni m'allonger sur le dos pendant une semaine. Et quand tout ceci ne suffit pas, il me souille encore de...

— J'ai dit, ça suffit !

Cette fois, la voix de Bolan avait claqué si sèchement que Zoia obéit. Haussant les épaules sous les bretelles de sa robe printanière, elle soupira :

— D'accord.

— Elles sont fréquentes, ces petites séances ?

— Le plus souvent, deux fois par semaine. Chaque fois que le patron de Scopa part faire ses orgies dans son château.

Bolan hocha la tête. Bastianu lui avait parlé de ces fameuses parties fines, organisées dans un château, à la lisière sud des Carpates. À la lumière de tous ces éléments, les pièces de son puzzle mortel s'assemblaient de mieux en mieux.

— Pour chaque séance, révéla encore la jeune prostituée, le *Bucur* me paye cent cinquante *lei*, quand Scopa, lui, en a déboursé mille. Alors, vous pensez que pour vos cent vrais dollars US, acheva-t-elle en coulant à Bolan un regard de chatte, je suis prête à tout.

À en juger par l'éclat nouveau des beaux yeux bleus qui déshabillaient littéralement Bolan, elle était même prête à bien plus que cela.

L'Exécuteur se torturait la conscience. Le matin même, après réflexion et avant que Zoia ne soit contactée, il avait repensé la question. Ayant réévalué les risques de l'entreprise et répugnant selon son habitude à impliquer des innocents dans sa guerre antimafia, il avait décidé de ne pas parler du mouchard à Zoia, se contenant de

rétribuer les renseignements qu'elle pourrait lui fournir. Seulement, il y avait Sonia. Sonia avec qui il avait effleuré le sujet de l'écoute téléphonique et qui s'était empressée d'en faire part à sa copine. Résultat, Zoia avait voulu connaître le prix de la « mission ». En offrant ses 100 petits dollars, Bolan avait espéré la dissuader. C'était mal connaître la réalité roumaine. Avec une telle somme, on faisait des miracles à Bucarest. Autour de la gare du Nord, les petites putes de douze ans s'offraient pour 50 *lei* seulement et en se basant sur le cours moyen du change au noir, Zoia pouvait donc estimer la prime de Bolan à l'équivalent d'au moins 45 de ses passes « spéciales ».

Revenant à ses préoccupations immédiates, Bolan interrogea :

— À quelle heure ferme le *Bucur* !

— À deux heures du matin.

Détestant les surprises, Bolan insista :

— Tous les jours ?

— Oui. Jonas Marescu a essayé d'obtenir des dérogations pour les samedis et dimanches, mais elles lui ont été refusées. Le ministère de l'intérieur est dirigé par un vieux communiste qui hait les Marescu.

Pas au point de mettre fin à leurs activités criminelles.

Voyant que Bolan changeait de sujet, Zoia revint à ce qui l'intéressait :

— D'abord, pourquoi vous voulez l'espionner, ce gros porc de Scopa ?

— Pour le tuer.

La réponse n'émanait pas de l'Exécuteur, mais de Sonia. Accroupie derrière leurs dossiers, elle n'avait rien perdu de leur dialogue. D'instinct, elle avait compris dès le début que le massacre de la Cour des miracles ne serait pas la dernière bataille de ce grand diable d'étranger et des frissons de contentement couraient, à la fois désagréables et très excitants. Elle sentait qu'il aurait suffi de quelques hommes comme celui-là dans son pays pour que les choses se mettent soudain à aller beaucoup mieux.

Surtout pour les petites filles que la faim poussait à faire la pute.

Dans le rétro, Bolan voyait sa frimousse espiègle et il éprouva une espèce de petit chagrin acide. Certains enfants ne menaient décidément pas des vies d'enfants. C'était immonde et cela le fit songer au petit Cheng. Le petit Cheng qui, lui non plus, ne vivait pas comme un enfant doit vivre.

— C'est vrai ?

Arraché à ses songes, Bolan fut surpris par la brusque acuité des grands yeux bleus de Zoia. Un regard soudain grave, de nouveau terni par le voile de ses désillusions.

— Oui, répondit-il simplement.

Parfois, il est impossible de mentir.

Il y eut un long silence dans la Skoda. Dehors, le soleil était de plus en plus chaud et la rumeur de Bucarest n'arrivait qu'assourdie au fond de cette impasse malodorante. Non loin de là, le grincement d'une grue de chantier s'amusait à imiter le cri d'une mouette et derrière le large portail verdâtre du Centre, des enfants tapaient dans un ballon qui ne cessait de rebondir. Des sons ordinaires, dans un univers glauque.

— Alors, je ne veux rien.

Le regard de Bolan et celui de Zoia ne s'étaient pas quittés. Pourtant, il douta un instant de ce qu'il venait d'entendre et il s'étonna :

— Comment ?

Pour la première fois depuis le début de l'entretien, Zoia eut un vrai sourire. Franc, frais, presque joyeux. Et ce fut sur un ton serein qu'elle précisa :

— Si c'est pour tuer ce porc de Scopa, donnez-le-moi, votre micro. Je le placerai où vous voudrez. Gratuitement.

Elle observa une courte pause, ajouta, toujours aussi souriante :

— Et quand vous l'aurez tué, je danserai et je chanterai.

Bolan tiqua :

— Pourquoi ?

Un éclair fulgura une seconde dans les jolies prunelles bleues.

— Parce que c'est lui qui m'a dépucelée, souffla-t-elle.

Incrédule, Bolan ne savait que penser, quand Zoia commenta, l'air absent :

— C'était un mois après la révolution. J'avais alors à peine treize ans et je venais de me faire ramasser par la milice avec toute une bande de *ceaucei*, quand Scopa est venu au centre de détention. Il avait l'habitude, les miliciens aussi. Il m'a vue, a payé les miliciens, m'a emmenée dans sa voiture et le chauffeur nous a conduits hors de la ville. Quand j'ai compris ce qu'il voulait, j'ai essayé de fuir. Il m'a alors frappée et m'a violée sur la banquette. J'étais quasiment évanouie par les coups. Après, il m'a jetée sur la route, a uriné sur moi en riant, avant de remonter en voiture et de m'abandonner.

Zoia marqua une pause, ajouta :

— On était en janvier et il faisait très froid.

Et, d'une voix presque inaudible :

— C'est ainsi que j'ai été dépucelée. Souillée par ce porc. Depuis, j'ai honte et je me dégoûte. C'est pourquoi je suis entrée au *Bucur*. Volontairement.

Et, depuis, Scopa continuait de la violer.

CHAPITRE XII

— Elias est certain que ce sont les Siciliens.

Au téléphone, la voix de Petre Marescu était grave et un peu rauque. Comme s'il avait du mal à croire lui-même ce qu'il disait. Il fallait que le vieux soit très perturbé pour appeler à plus de deux heures du matin. Les derniers clients étaient partis et, vautré dans les coussins du sofa de son bureau du *Bucur*, son frère Jonas serrait le combiné à l'écraser. La rage faisait trembler son triple menton et un voile de transpiration faisait briller son crâne chauve. Comme chaque fois que les choses ne tournaient pas rond, il avait envie de tuer. Et là, ça dépassait les bornes. C'était trop injuste. Toutes les bonnes combines de Bucarest, c'était la famille Marescu qui les avait mises sur pied. Des années d'efforts pour un résultat enfin presque valable. Et voilà que ces chiens de Ritals voulaient leur piquer leur os ! À l'époque de Ceaucescu, l'affaire aurait été vite réglée. Ces empaffés de Siciliens se seraient fait déchiqueter par la Securitate. Seulement, les temps avaient changé et le nouveau pouvoir avait promis de « purifier » la société roumaine. Depuis, es affaires étaient difficiles et les chacals venus d'ailleurs rôdaient.

Jonas Marescu laissa son regard gris errer sur le décor luxueux qui l'entourait, puis sur la grande table basse en marbre roux d'Iran, où un magnum de Hennessy et trois verres trônaient au milieu d'un tas de billets. Des *lei*, bien sûr, mais également des marks et des dollars. En ce moment, à Bucarest, il y avait beaucoup de businessmen étrangers et cette nuit, le *Bucur* avait fait le plein. Les Occidentaux aimaient la chair fraîche. Surtout les Allemands. Une manne pour le *Bucur*, les hommes d'affaires étrangers.

Et ces salauds de Siciliens qui voulaient tout piquer !

— Calme-toi, Jonas. Tu vas te rendre malade.

Le vieux Jason Basor, *consigliere* de Jonas Marescu depuis toujours, couvait son boss comme une nounou. Ils avaient écumé le ruisseau et avaient monté leurs premiers rackets ensemble en compagnie de Petre. Basor était le seul « employé » de la famille à tutoyer son patron et à l'appeler par son prénom. Toujours d'un calme olympien et ne souriant jamais, Basor était de fait le boss annexe de la prostitution bucarestoise. Se calmant subitement, Jonas grogna dans le combiné :

— Ton fils a raison, Petre. On peut plus baisser la tête. Il faut réagir. Leur faire voir qui sont les patrons. Tu dois leur montrer qui est le big-boss de Bucarest.

Disant cela, il avait laissé tomber son regard plein de morgue sur les deux comptables qui s'affairaient autour de la table basse. Occupés

à réunir les billets en basses, ils remplissaient les colonnes de chiffres d'un gros registre noir et ne semblaient pas prêter attention à ses propos. Mais Jonas le savait, ils écoutaient de toutes leurs oreilles. Alors, histoire de bien faire passer le message de leur côté aussi, il grinça dans le combiné :

— Tu connais notre devise, Petre. Pour les ennemis et les traîtres, il n'y a que la mort.

Il y eut un silence sur la ligne et tandis que les deux comptables s'évertuaient à faire semblant de ne rien entendre, la voix grave de Petre Marescu revint dans le combiné, laissant tomber avec un soupir :

— Da, Jonas. Je connais notre devise.

— ... Pour les ennemis et les traîtres, seulement la mort.

Mack Bolan n'était pas absolument certain de la traduction de Sonia. Mais dans son anglais primaire, elle avait dû interpréter assez fidèlement les paroles de Jonas Marescu à son frère Petre. Le mouchard fonctionnait. Mis en place la veille au soir par Zoia, dans le bloc téléphonique du living d'Elias et sur les indications précises de Bolan, l'engin captait les communications de tous les postes du palais Marescu. Une merveille électronique sur laquelle il suffisait de brancher les deux fils de la ligne.

Zoia s'était très bien débrouillée. Seul incident, elle s'était fait surprendre à sa sortie des appartements d'Elias Marescu par Valentin Scopa qu'elle avait cru profondément endormi. Heureusement, l'ayant entendu venir, elle avait eu le réflexe de chaparder un petit briquet en métal argenté traînant sur un meuble. Mieux valait exhiber une faute vénielle qu'éveiller de gros soupçons. Résultat des courses, le sado Scopa en avait profité pour lui infliger une petite « punition corporelle » supplémentaire.

Et Bolan en avait été quitte pour 100 dollars de plus.

Assise près de Bolan et attentive comme une bonne élève, Sonia avait pris son rôle de traductrice très au sérieux. Bolan aurait certes préféré l'anglais plus élaboré de sa copine Zoia mais, à 2 heures du matin, cette dernière se trouvait justement au *Bucur*. Le *Bucur*, que l'Exécuteur avait décidé d'attaquer.

Cette nuit même.

Le bordel de luxe s'était imposé à lui comme le premier objectif d'un blitz en trois phases :

- 1) Intoxiquer l'ennemi en vue d'une guerre inter familles ;
- 2) Attiser ce conflit par le jeu d'opérations commando ;
- 3) Achever le blitz par l'anéantissement des survivants.

C'était la seule stratégie envisageable en pareilles circonstances. Privé d'une véritable logistique et de l'armement adéquat, l'Exécuteur ne pouvait attaquer de front un adversaire aussi nombreux. Se limitant à deux kalach .7,62 mm, un petit P.M. Skorpion M 61 à tir sélectif de

calibre .7,65 mm et ses chargeurs de 20 cartouches, un vieux P.M. Walther MP-K allemand de calibre .9 mm à chargeur de 32 coups, un P.M. tchèque CZ 75 .9 mm à chargeur de 15 cartouches, une demi-douzaine de vieilles grenades soviétiques à fragmentation et un lance-missiles RPG 7 également soviétique, l'arsenal fourni par Groz était bien trop léger pour risquer d'affronter simultanément deux armées mafieuses. Même avec beaucoup de science, de bravoure et de chance, l'Exécuteur ne pourrait espérer réduire à néant de tels effectifs. À moins d'entamer une longue et hasardeuse guérilla. Primo, ce n'était pas son style, secundo, en pays étranger, les blitz les plus rapides étaient toujours les plus sûrs.

Pas question de finir dans les geôles roumaines.

Le grand portail aveugle en acier gardant l'accès du palais des Marescu se trouvait à moins de trois cents mètres de là, juste au bout d'une petite route privée bordée de grands sapins. Grâce à la jumelle passive, l'Exécuteur pouvait en distinguer les moindres détails. Il voyait aussi ceux du mur d'enceinte. Notamment les frises de barbelés électrifiés surmontant les piques d'acier scellées dans la maçonnerie, et qui dressaient leurs dards selon trois obliques différentes. Et derrière, dans l'immense parc décrit par Zoia, une véritable petite armée de *soldati* était prête à satisfaire les candidats au suicide. Pour investir une telle forteresse par la force, la Skoda, rafistolée le matin même, ne suffirait pas. Il aurait fallu un tank. Or le char de guerre de l'Exécuteur n'était plus qu'un souvenir. Bien sûr, la fameuse « pâte à tarte » d'Herman Schwarz serait facilement venue à bout d'un tel portail, même blindé. Mais cela ne résoudrait en rien le problème des effectifs. L'option choisie par Bolan restait donc la seule solution envisageable en la circonstance.

La guérilla.

Il y eut un déclic dans les enceintes de l'autoradio hâtivement monté quelques heures plus tôt et Sonia se redressa fièrement.

— Ils ont raccroché, annonça-t-elle.

Visiblement, elle était satisfaite de son travail. Bolan fit signe qu'il avait entendu. Il était temps de la raccompagner au camping et d'entamer la première phase de son blitz. Une première phase qui, si ses prévisions étaient bonnes, allait entraîner une réaction en chaîne dans le camp ennemi.

Dans ce cas, son blitz roumain serait un blitz éclair.

— Quelle heure y se fait ?

Jacob Stratu avait mal aux dents. Une salope de carie qui lui rongait une molaire et qui lui envoyait de furieux élancements jusqu'à l'œil gauche. Ça le rendait irritable et il se mit à haïr vraiment ce con de Marcu qui ne portait jamais de montre.

— Hein ? Quelle heure y se fait ? redemanda son voisin d'une voix

pâteuse.

Cette manie qu'il avait de mâcher sans cesse ces putains de bâtons de guimauve, Marcu ! Des trucs pour mômes que les chiards de Bucarest n'avaient même pas les moyens de s'acheter.

— 2 h 20, grommela Stratu après avoir consulté sa montre à quartz au cadran lumineux.

— Vont plus tarder, hasarda le fumeur.

Cela faisait plus d'une heure qu'il agitait son gros cul sur le siège du passager en répétant la même chose, à savoir qu'il aurait préféré appartenir à l'escorte du boss. Au moins, chaque nuit, deux d'entre eux se dérouillaient les guibolles en patrouillant dans le parc. S'il avait pu en faire autant, il aurait moins souffert de ces foutues cervicales. Une saloperie de bec de perroquet qui lui gâchait l'existence.

— Fais chier ! gargouilla encore Marcu. Fais vraiment chier.

Pendant ce temps, ses larges mains posées sur le volant, Jabob Stratu essayait d'oublier sa rage de dents en laissant son regard errer sur la longue façade agrémentée de vigne vierge de l'ancien relais de chasse. Une façade légèrement plus claire sur le fond de nuit opaque, aux fenêtres presque toutes éteintes, sauf deux ou trois, dont une à l'étage. Celle du bureau du boss, derrière les rideaux de laquelle sourdait une lueur rousse.

Le saint des saints, à l'heure des comptes.

Les derniers clients étaient partis depuis longtemps et seules, leur Fiat, la Mercedes de Jonas Marescu et le 4 x 4 Toyota de son escorte demeuraient stationnés sur le gravier du terre-plein. La routine. À se demander pourquoi Marescu exigeait le port d'armes pour tout le monde. À Bucarest, personne n'aurait jamais osé venir piquer la caisse du *Bucur*. Au point que Jabob Stratu avait fini par presque oublier comment le gros automatique Prsne Strojirenstvi CZ 75 .9 mm qu'il portait sous sa veste se démontait. Et ce con de Marcu qui, en plus de son vieux Tokarev, planquait toujours un Skorpion chargé à bloc dans le vide-poches de sa portière ! Un vrai parano.

Depuis cette conne de révolution de décembre, durant laquelle une bande de libéraux fanatiques avait voulu arrêter la famille Marescu, ni l'un ni l'autre ne s'étaient plus servis d'une arme. Il faut dire qu'à l'époque, ils avaient pas mal fait parler la poudre. À eux deux, ils avait flingué au moins une vingtaine de ces connards et leurs familles.

Des libéraux ! Les cons !

— Qu'est-ce qu'on se fait chier ! gronda Marcu en mâchonnant sa guimauve. Ils ont pas bientôt...

— *Buna seara*. Bonsoir.

La voix avait claqué dans leur dos en même temps qu'une des portières arrière s'était ouverte. Une voix grave, sinistre, comme sortant d'une tombe. Saisis, les deux Roumains crurent un instant qu'il

s'agissait d'un des gardes du parc qui leur faisait une blague, mais Jacob Stratu réalisa aussitôt qu'il ne connaissait pas cette voix. Un timbre glacé, à l'accent étranger. Instinctivement, il porta la main sous sa veste et il saisissait déjà la crosse du CZ quand quelque chose de dur et de froid s'enfonça dans sa nuque.

— *Nu*, fit doucement la voix polaire dans son dos.

Simultanément, une main experte était venue le soulager de l'automatique et, comme celle d'un prestidigitateur, elle venait d'en faire autant sous la veste de Marcu. Jacob Stratu se sentit tout bizarre. Son instinct lui criait qu'il était en danger de mort et il n'y comprenait rien. En fait, il n'aurait jamais cru que cela puisse lui arriver et il ne coordonnait plus ses pensées. De son côté, Marcu, lui, ne cherchait pas à comprendre. Dans sa cervelle de flingueur, une évidence venait de prendre corps : un sale con était en train de lui enfoncer le canon d'une arme dans la nuque et il allait devoir le tuer. Simple. Question de professionnalisme.

Tout doucement, sa main droite s'était déplacée sur le côté et ses gros doigts avaient instantanément saisi la crosse du Skorpion dissimulé dans le vide-poches de sa portière. Dès la première occasion...

— Lequel parle italien ? questionna la voix glacée.

Incrédules, les deux fines gâchettes en restèrent sans réaction. Marcu n'avait rien compris et Stratu qui avait réalisé qu'on lui parlait en anglais sentait son cerveau se transformer en colle.

— Toi ?

Le canon de l'arme s'était enfoncé davantage dans la nuque de Marcu qui grogna sans répondre.

— Et toi ?

Cette fois, l'autre canon d'arme avait nettement désigné Jacob Stratu et celui-ci grogna à son tour :

— *Nu*.

— English ! demanda encore la voix d'outre-tombe.

Aucun des deux tueurs ne parlait la langue de Shakespeare. Bolan répéta sa question en allemand. Cette fois, Marcu se sentit en terrain connu. Cela déclencha en lui comme un sentiment de sécurité. Soudain galvanisé et oubliant la raideur de ses cervicales, il tourna la tête, échappant ainsi provisoirement au canon qui le menaçait.

— *Ja*, lâcha-t-il de sa grosse voix pâteuse. *Ich spreche deutsch*.

Dans le même temps, alors que dans le mouvement, le canon du Skorpion allait se pointer sur l'inconnu à travers le dossier de son siège, son regard tomba sur la face du type que la pâle lueur du tableau de bord éclairait d'une lueur fantomatique.

Le visage de la mort !

Le temps d'un éclair, il se dit qu'il devenait dingue. Sur le masque

impassible, il y avait comme une ombre de sourire. Alors, Marcu eut peur. Très peur.

Et son index enfonça la détente du Skorpion.

CHAPITRE XIII

Marcu exultait. Son index avait enfoncé la détente du Skorpion et l'arme allait exécuter ses petits soubresauts délicieux dans sa paume. Il exultait, mais, bizarrement, quelque chose dans sa tête avait fait un drôle de bruit et une intense douleur avait fulguré dans tout son crâne. Le temps d'un éclair, il songea à cette foutue vertèbre qui se déplaçait tout le temps et qui...

Puis il ne pensa plus à rien.

En pénétrant dans sa tempe, la petite ogive de .4,7 mm lui avait ravagé le lobe temporal droit, puis toute la partie supérieure du cerveau, endommageant dans son mouvement giratoire fou une portion de l'hémisphère gauche, annihilant instantanément tous les ordres sur le point d'être émis. Résultat, l'index n'avait pas eu le temps d'enfoncer la détente du Skorpion.

Et tout cela, en silence. Le réducteur de son de *The Snake* avait rempli son office.

— Nein ! Nein ! couina le chauffeur d'une voix cassée. Nein !

Signe qu'il connaissait l'allemand. Il y avait du sang partout sur le pare-brise et des choses molles et tièdes avaient éclaboussé Jakob Stratu. Profitant du choc nerveux du flingueur, l'Exécuteur interrogea dans son allemand approximatif :

— Tu comprends ce que je dis ?

— *Ja*, souffla le *soldato*.

Dans le rétro, il voyait maintenant beaucoup mieux cette face étrange, mi-humaine, mi-robot. À l'aide de la jumelle passive, l'Exécuteur avait pu arriver jusqu'à la voiture sans le moindre faux pas. Désignant la façade du *Bucur*, Bolan interrogea :

— Qui est là-dedans ?

— Je... le boss... je veux dire Jonas Marescu.

— Et puis ?

— Basor, son *consigliere*. Et... et ses deux comptables... puis Tanos, le *caporegime*, et deux hommes.

— C'est tout ?

— Plus la maquerelle, les putes et les deux videurs de la boîte, avoua Stratu.

Bolan avait déjà été mis au courant par Zoia. Il insista :

— C'est vraiment tout ? Pas d'autres gâchettes ?

— Nein.

L'effet de panique passé, Stratu se dit qu'avec les deux flingueurs de patrouille, il avait encore une petite chance de s'en tirer. À condition de fermer sa gueule et de compter sur sa bonne étoile.

— T'es sûr ?

— *Ja*.

La voix du porte-flingue n'avait pas hésité. Maintenant, il était certain de s'en tirer. Suffisait de gagner un peu de temps. Les autres n'allaient pas tarder et...

— Et ça, questionna Bolan en brandissant le talkie-walkie trouvé sur la banquette arrière.

— C'est... c'est pour nous prévenir quand Marescu décide de partir.

— Ça se déroule comment ?

— Quoi ?

— Sa sortie, à Marescu.

— Quand Tanos nous prévient, il se passe environ cinq à sept minutes avant que le boss débarque avec la recette, renseigne le chauffeur, soudain volubile. Il s'engouffre dans sa Mercedes avec son chauffeur-garde du corps, pendant que les autres sautent dans les bagnoles. Nous, on est chargés de transporter les comptables. Tout le monde décolle ensemble.

Derrière Stratu, la voix sépulcrale se tut un moment, avant d'assener :

— menteur.

— Hein ?

— Tu m'as menti, coupa durement l'Exécuteur. Il y avait aussi deux flingueurs dans le parc.

— Je... *Ja ! Ja !* J'allais justement vous le dire ! lança le chauffeur d'une voix blanche. Je...

— Ils sont morts, coupa encore Bolan. Je les ai tués.

Jacob Stratu avait envie de vomir. Blême et transpirant, il tenta encore :

— C'est la trouille. J'avais oublié et...

Jacob Stratu mourut sans souffrir. Sans s'en rendre compte non plus. Foudroyante, la .4,7 mm lui fit éclater le cerveau et il s'effondra sur son volant avec un bref soupir.

Un soupir qui coïncida exactement avec le crachotement du talkie-walkie posé sur la banquette.

— « Rassemblement, les gars », lança une voix rêche dans l'appareil.

Cela ressemblait furieusement à l'annonce du départ. L'Exécuteur n'avait plus qu'une poignée de minutes pour préparer sa position. Redressant les cadavres sur leurs sièges pour leur donner l'air normal, il mit le contact de la Fiat et lança le moteur, avant de quitter le véhicule pour se fondre de nouveau dans la nuit.

— Donne.

Jonas Marescu s'était arraché des coussins du sofa pour tendre sa

grosse main velue vers l'attaché-case que tenait un des comptables. Plus que tout, cet instant de la journée lui procurait un infini bonheur.

Porter le fric.

Il l'avait vu défiler entre les doigts de ses gars et, comme chaque fois, il en avait éprouvé un formidable plaisir. Mais le summum de la jouissance, c'était cet instant sublime où il sentait le poids du pognon au bout de son bras. Il était à la fois le symbole de sa puissance et de sa revanche sur le sort. Sur le passé, sur sa galère d'avant l'époque Ceaucescu, quand le communisme pur et dur les avait envoyés, lui et son frère Petre, sur les Grands Chantiers. Des camps de travail du genre fourre-tout, où l'on « rééduquait » pêle-mêle les déviationnistes de tous crins, les militants sionistes, les Roumains de souche hongroise, serbe ou croate. Un enfer.

Et une foutue belle revanche.

Après un regard de connivence satisfaite en direction du vieux Basor, il lança à l'intention de son *caporegime* :

— On y va.

Au passage, il rafla son verre, acheva son Hennessy d'une lampée apprécitrice. Le coup de l'étrier.

— On y va, répéta Tanos en empoignant le talkie-walkie. Tout le monde est là ?

— Da, répondit une voix brouillée de parasites.

Tanos était une sorte de bahut ambulant, presque plus large que haut et avec une tête de boxeur, des oreilles en chou-fleur et des cheveux noirs coupés en brosse courte. Empoignant le petit P.M. Skorpion qui ne le quittait jamais, il ouvrit la porte du bureau, répétant aux deux flingueurs et au chauffeur de Marescu qui attendaient derrière :

— On y va.

Par un dédale de couloirs déserts moquetés de rose fuchsia et aux murs tendus de velours violet, ils gagnèrent un escalier de service qui les amena au rez-de-jardin. Devant une porte en hêtre sculpté d'amours et de nymphes, une grande femme brune en ensemble noir et une adolescente d'une quinzaine d'années attendaient.

Martha, la « madame » du *Bucur* et Joanna, la petite pute que Jonas Marescu s'était choisie comme compagne de route jusqu'au palais, histoire de se donner sommeil. Sous les deux flambeaux de bronze éclairant le petit hall, les boucles blondes du chignon de la gamine qui brillaient comme de l'or et son maquillage outrancier lui donnaient des airs de théâtruse. Brandissant l'attaché-case sous le nez de la grande brune, Jonas Marescu grogna :

— Ce serait pas si mal, pour une maquerelle débutante, Martha. Mais t'es plus une débutante, bordel ! T'es même pas loin de la retraite !

Pure méchanceté. Quelque temps plus tôt, Martha Leinitz avait été l'organisatrice des orgies du fils Ceaucescu. Après la chute du régime, elle s'était tout naturellement retrouvée dans le lit de Jonas Marescu. Une liaison plutôt éphémère qui aurait dû s'achever du côté d'Abu Dhabi ou de Riyad, car, d'habitude, Jonas Marescu revendait ses ex-favorites à des macs du Moyen ou Proche-Orient. Mais Martha avait su manœuvrer pour devenir la nouvelle directrice du *Bucur*. Bien sûr, au passage elle avait dû pour cela obtenir la tête de la « madame » en place à l'époque. Une rivale trop vieille pour être recasée... dont on n'avait jamais retrouvé le cadavre.

— Nous ferons mieux demain, Monsieur Jonas, répondit modestement Martha en actionnant le commutateur de la lumière extérieure. Je vous le promet.

Caressant les boucles de l'adolescente, elle questionna :

— N'est-ce pas, ma petite Joanna ?

— Oui, Madame.

Jonas Marescu tenait particulièrement à ces vocables en français. Cela lui donnait l'impression de diriger la prostitution parisienne des années 20. Un fantasme qui peuplait ses nuits. S'adressant à la gamine, il gronda, dans un français presque parfait :

— Tu as révisé ton français ?

Joanna baissa pudiquement ses grands yeux lavande.

— Oui, Monsieur, répondit-elle dans la même langue.

Elle avait un accent à élaguer au lance-flammes, mais Jonas Marescu s'en moquait. En France, il y avait beaucoup de putes venues de l'Est.

— Le champagne français va manquer, intervint Martha avec à-propos. Le Moët devient impossible à trouver, ces temps-ci.

Dans le marasme économique de la Roumanie, les produits de luxe étaient rares et on devait se rabattre sur des ersatz plus que douteux, tels que les « champagne » espagnols ou italiens, pour ne pas parler du champagne russe, qui avait fait les beaux jours des pays satellites pendant quarante ans. La clientèle du *Bucur* détestait ça.

— Occupe-toi de réapprovisionner, recommanda le boss à son *consigliere*.

— Dès aujourd'hui, Jonas, confirma Basor. Basor s'occupait de tout. Sans lui, Jonas Marescu n'aurait plus été grand-chose, mais malheur à qui en aurait fait la remarque. C'est par son entremise que la famille Marescu avait notamment pu s'infiltrer dans les combines gouvernementales du *DIE*. Un fidèle parmi les fidèles, Basor. Si un type pouvait faire rentrer cent caisses de don Pérignon, c'était bien lui. Tranquillisé, Jonas Marescu hocha la tête.

— On y va.

Cette petite salope de Joanna l'excitait, il avait hâte d'en profiter.

Sur un signe de lui, un des deux *soldati* ouvrit la porte, lança un regard à l'extérieur, distingua deux silhouettes à l'avant du 4 x 4. Les gars étaient à leur poste.

— À toi, lança le *caporegime* au chauffeur. L'interpellé sortit, ouvrit la porte arrière de la Mercedes, s'installa au volant et mit le contact.

— Salut, lança Jonas Marescu à la maquerelle. Empoignant l'adolescente par la nuque, il la poussa devant lui, caressant au passage sa petite croupe rebondie sous la jupe exagérément ajustée.

Cette nuit, il se sentait vraiment très en forme. Au-dessus de tous les petits tracas de l'existence. Ce fut sans doute pourquoi il ne comprit pas tout de suite la raison de l'étrange hoquet du *soldato* qui marchait devant lui. Pas plus qu'il ne réalisa pourquoi ce dernier trébuchait soudain.

— Merde ! grinça Tanos en bousculant son flingueur. Qu'est-ce que t'as à faire le...

Lui non plus ne comprit pas ce qui se passait. Dans le mouvement, son porte-flingue s'était affalé en avant, mordant la poussière, les bras en croix. Il était à peine à terre que le *caporegime* perçut une sorte d'éternuement et qu'un choc cuisant lui laboura le haut du buste. Sursautant comme sous le coup d'une morsure de serpent, il ouvrit la bouche pour alerter les autres, se déporta sur le côté dans un mouvement instinctif de protection rapprochée. Mais il n'avait pas eu le temps d'atteindre Jacob Stratu, qu'un deuxième choc au milieu du front le repoussait violemment en arrière. Il émit un cri étranglé, entendit une rafale, puis une autre, voulut lever le canon du Skorpion dans un geste de puérile défense. L'arme lui échappa, ricocha sur son genou plié pour aller se perdre aux pieds de la jeune Joanna qui se statufia sur place avec un petit cri effrayé qu'il n'entendit pas : il était déjà mort.

Simultanément, le *soldato* qui encadrait Marescu sur son flanc gauche avait lui aussi entendu les éternuements bizarres. Et, avant que Tanos ne soit arrivé au sol et que les rafales venues d'il ne savait où n'éclatent, il avait compris : on les canardait !

Incroyable ! D'un geste qu'il avait des centaines de fois répété sous la direction de Tanos, il plongea sur Marescu, voulut le plaquer au sol pour le protéger. Mais le big-mac de Bucarest, lui, n'avait jamais répété l'exercice. N'étant pas un néophyte, il avait lui aussi compris, avant même d'entendre les rafales, qu'on leur tirait dessus. Instinctivement, il avait fait deux choses : ramené le précieux attaché-case contre son buste et pris comme rempart la jeune Joanna. Autant que ce soit une pute qui meure à sa place. Bucarest en était pleine.

Dans le même temps, et renouant avec un passé plus que mouvementé, le vieux Basor avait ouvert sa veste, brandissant un antique Tokarev automatique TT modèle 33 de calibre .7,62 mm. Une

arme d'ordonnance, utilisée par l'Armée rouge pendant la Seconde Guerre mondiale. Il plaqua au sol le vieux Jonas Marescu qui dans la confusion laissa s'échapper Joanna, tandis que quatre premières balles jaillissaient du Tokarev en aboyant sèchement. Simples tirs de dissuasion, car Basor non plus n'avait pas réussi à localiser l'origine des tirs. Il savait seulement que Tanos et un des hommes avaient eu leur compte. Le temps d'un doute, il se dit qu'un des *soldati* du parc était subitement devenu dingue et qu'il leur tirait dessus, puis il vit les silhouettes du 4 x 4 et celles de la Fiat. Toutes immobiles sur leurs sièges. L'évidence s'imposa alors à lui dans toute sa rigueur : ils étaient morts tous les quatre. De son côté, le pare-brise de la Mercedes avait éclaté et le chauffeur gisait, tête éclatée sur le cadre de sa portière.

Un très mauvais rêve.

— Jonas, fit-il dans le creux de l'oreille de Marescu. Suis-moi. On retourne à l'intérieur. En rampant.

Exactement ce qu'avaient tenté de faire les deux comptables, mais eux étaient restés debout. Résultat, fauchés quasiment en même temps, ils venaient de s'effondrer au seuil de la porte restée ouverte. Seule, mystérieusement épargnée, la jeune Joanna avait réussi à se précipiter à l'abri.

— Jonas ! Tu m'entends ?

Incrédule, le vieux Basor avait posé la main sur la tête du frère Marescu pour le secouer. Aussitôt, il sentit quelque chose de chaud et de gluant sous sa paume. Tétanisé, il demeura deux à trois secondes immobile, le geste en suspens et la bouche ouverte sur la fin de son appel.

— Jonas, merde !

Mais Jonas Marescu ne pouvait plus répondre. Touché en pleine tête à l'instant où Basor l'avait fait basculer en avant, il gisait, face contre terre, inondé de son propre sang, mort.

Une douleur fulgura dans le bras de Basor, celui qui tenait le Tokarev.

— Jonas !

À peine si Basor ressentait la terrible douleur de sa clavicule brisée. À peine s'il réalisait avoir lâché son arme. La souffrance morale qu'il ressentit à cette seconde était plus forte, plus violente et plus dévastatrice que toutes les balles du monde.

Jonas. Son vieux complice Jonas était mort !

Comme dans un cauchemar, il entendit un bruit de pas feutrés, vit entrer deux Nike montantes de couleur sombre dans son champ de vision. Il leva les yeux, devina plus qu'il ne vit la grande silhouette noire qui le dominait de toute sa taille, le visage à moitié masqué par une étrange lunette.

— Vous mourrez tous, prédit l'homme au-dessus de lui. Va le dire à Petre.

Une grande main large et forte vint arracher l'attaché-case à celle de Jonas Marescu, puis, comme par magie, l'athlétique silhouette noire disparut, avalée par l'obscurité. Hébété, Jason Basor demeura un moment affalé sur le corps de Jonas Marescu et, tandis que derrière lui, Martha et Joanna reparaissaient sur le seuil du manoir, une évidence le frappa de plein fouet : le grand diable noir s'était exprimé en italien.

CHAPITRE XIV

— Ce sont les Cerrone.

La voix lasse du vieux Jason Basor avait résonné sourdement dans la grande chambre aménagée pour les besoins de la cause. Une pièce qui n'avait rien à envier à une chambre d'hôpital, copiée à l'époque de Ceaucescu sur celle prévue dans le palais même du dictateur. Penché vers le blessé en attente de soins, Elias Marescu lança un regard triomphant à son père.

— T'es sûr ? questionna-t-il, plein d'espoir.

— Certain, acquiesça le vieux *consigliere*.

Dans le couloir, le docteur Pratu, un des anciens chirurgiens des Ceaucescu et son assistante, attendaient la fin de l'entretien. La vie de Jason Basor n'était pas en danger, mais l'opération serait délicate. Après extraction du projectile, il faudrait réparer la clavicule et ce serait long. Trop pour Elias Marescu qui avait exigé d'interroger Basor avant l'intervention. À peine avait-il accepté la piqûre de calmant préconisée par le praticien.

— Raconte, exigea-t-il.

Jason Basor s'exécuta bravement, concluant son récit d'une voix hachée :

— Je n'ai vu que le grand type en noir, mais ils étaient plusieurs. Ça flinguait de partout. Juste avant de foutre le camp avec l'attaché-case, il a dit : « Vous mourrez tous. Va le dire à Petre. »

Un trismus agita la paupière du vieux *capo* de Bucarest.

— C'est tout ce qu'il a dit ?

— Oui.

— C'est les Cerrone ! fulmina Elias en repoussant sa chaise pour marcher de long en large autour du lit. Ces fumiers de Cerrone ! Seulement, ils sont trop lâches pour déclarer la guerre ouvertement. Ils agiront toujours comme ça. La guérilla. C'est ça, leur but.

Bizarrement, Petre Marescu ne semblait pas aussi convaincu que son fils. Le choc de la mort de son frère passé, il s'était remis à réfléchir et quelque chose le gênait dans toute cette histoire. Malgré l'état du *consigliere*, il se fit tout raconter une deuxième fois, analysant chaque phrase, cherchant l'indice, la faille. Fou de rage, Elias gronda :

— Mais bordel, qu'est-ce qu'il te faut, comme preuve ? Tu veux peut-être téléphoner à cet enculé de Flavio ? Lui demander si c'est pas lui, par hasard, qui a voulu nous faire une petite farce en descendant ce con de Jonas et...

— Elias !

Avec une vivacité surprenante pour son âge, Petre Marescu avait

bondi sur son fils, lui envoyant une magistrale gifle. Elias poussa un juron, recula sous le choc, portant la main à son nez qui se mit à saigner.

— Si jamais, gronda Petre d'une voix blanche, si jamais tu oses insulter une fois encore la mémoire de ton oncle...

Il s'interrompit, dépassé par ce qu'il avait eu envie de dire. Dans son regard délavé, la taie de son œil gauche semblait vouloir manger tout l'iris. Ses lèvres décolorées tremblaient de fureur, lorsque son fils lui envoya dans un rire méprisant :

— Quoi ? Qu'est-ce que tu allais dire, le vieux ?

Il y avait du défi dans sa voix et dans ses yeux. À cet instant, le *capo* de Bucarest eut vraiment envie de tuer son propre fils. Mais il y avait cette promesse faite à sa femme. Toujours méprisant, Elias insista :

— Ton frère, dit-il, il avait la même maladie que toi. Une putain de maladie qui ne se soigne jamais. La trouille. Mais moi, je vais pas l'appeler, le Flavio. Pas plus que je vais essayer de négocier avec ce con de Carare. Parce que pour moi, le vieux, y a pas de compromis possible. Bucarest, que tu l'aies oublié ou non, c'est la propriété des Marescu. Et jusqu'à preuve du contraire, je suis l'héritier des Marescu. Le seul héritier.

Il avait lourdement insisté sur les mots. Le message était clair. En cas de faillite du *capo*, il se sentait légitimement investi de l'autorité familiale. Il y avait du « coup d'État » dans l'air.

— Maintenant, je vais te dire, enchaîna l'héritier, je vais te dire ce que je vais faire. Je vais rendre la pièce aux Cerrone. Tout de suite. Je vais embarquer une escouade de nos *soldati*, comme ils disent, les Siciliens, et je vais aller raser la *Belmonte*.

La *Belmonte LTD* était la société d'import-export qui servait de couverture aux Cerrone à Bucarest, pour faire transiter, dans un sens la drogue en provenance du Moyen-Orient et dans l'autre, soit les armes, soit les voitures de luxe volées en Europe de l'Ouest. Une affaire gérée par Andréa Carare, gendre de Flavio Cerrone, fils d'Emilio Carare, un ancien petit *sotocapo* de Païenne. Un businessman averti, dont le seul talon d'Achille était sans doute sa passion pour le poker. Une passion transmise par Gino Faraldo, l'ex-garde du corps de son père. Un colosse qui s'était gravement fait blesser aux jambes en voulant protéger Emilio Carare au cours d'une fusillade. Emilio avait été tué, mais Andréa Carare ne s'était jamais séparé du vieux flingueur boiteux qu'il avait emmené avec lui en Roumanie. N'ayant épousé la très laide Marina Cerrone que par intérêt, il avait sauté sur l'occasion quand son beau-père lui avait proposé ce poste à Bucarest, avec la promesse de lui laisser la bride sur le cou, dès qu'il aurait fait ses preuves.

Par son réseau d'informateurs, Elias savait tout cela, et rien que d'imaginer voir un jour cette gravure de mode ritale risquer de faire main basse sur son royaume lui flanquait des boutons.

— Si tu fais ça, grinça Petre Marescu, ce sera la guerre.

— J'y compte bien !

— Les Siciliens enverront ici des régiments entiers de flingueurs.

— Je les attends !

— Rien ne prouve qu'on ait les moyens de la gagner, cette guerre.

— À la bonne heure ! ricana Elias Marescu. Pile ou face. On va enfin pouvoir s'amuser, dans ce pays de merde !

— Tu es fou, soupira son père. Fou à lier. Comme ton copain Nicu Ceaucescu. Et tu vois où ça l'a mené, lui.

— Confonds pas, le vieux. Moi, je suis pas un con de pantin politicard comme lui. Moi, je les baiserais, les Ritals.

Il gagna la porte de la chambre, se retourna pour prévenir, mauvais :

— Et si l'idée te venait de les appeler quand même, les Cerrone, ajouta-t-il menaçant, tu ferais ta dernière connerie, le vieux.

Un ennemi prévenu en valant au moins deux, les choses deviendraient évidemment beaucoup plus compliquées si son père se mettait à table. Bien que ces enfoirés de Siciliens dussent s'attendre à une réaction de leur part. Elias renifla, torcha le sang de son nez avec son mouchoir, puis, défiant son père d'un regard haineux, il gronda :

— À partir de cette minute, la guerre est déclarée.

Consultant sa montre, il ajouta :

— 3 h 30. La bonne heure pour les surprises.

Puis il sortit en claquant la porte.

Un instant plus tard, le chirurgien passait timidement la tête dans l'embrasure de la porte pour demander s'il pouvait intervenir. Le vieux Petre Marescu acquiesça d'un signe de tête. Il savait qu'à partir de maintenant, la guerre était effectivement déclarée par son fils. Sur deux fronts. Contre les Cerrone et contre lui-même. En déclenchant le carnage, Elias allait devenir – de fait – le nouveau chef de la famille et il n'y pourrait pas grand-chose. Dans leur spécialité, la loi du plus fort faisait toujours autorité. Soudain très las, il se dirigea à son tour vers la porte, avant de se retourner pour poser son étonnant regard délavé sur la face cireuse du *consigliere* de Jonas.

— Peut-être bien qu'on est trop vieux, Jason, lâcha-t-il avec un soupir de lassitude.

Il était plus de 3 heures du matin, l'enseigne des entrepôts *Belmonte* était éteinte depuis longtemps et cette lumière manquait à Gino Faraldo. Une lumière bleue qui lui rappelait la couleur de la mer, du côté de *Donnalucata*, le village de Sicile où il était né. Il aurait bien aimé laisser cette lumière de l'enseigne briller toute la nuit, mais les

ordres d'Andréa Carare étaient formels. L'enseigne devait être éteinte dès la fermeture des entrepôts. Simple question de discrétion. La famille Cerrone n'était installée en Roumanie que depuis quelques mois seulement et, pour le moment, on gardait le profil bas.

Le profil bas !

C'était bien une expression de col blanc, ça. Et Dieu sait que depuis la mort de son père, le petit Andréa avait bien grandi. Il était devenu un monsieur. Beau, intelligent et tout. Au point qu'il avait fini par épouser la fille d'un vrai capo. Don Flavio Cerrone. Bien sûr, la petite Cerrone était vraiment moche, et même assez bête. Mais dans la vie, il fallait parfois faire des sacrifices pour arriver au sommet. Et un jour, Gino en était sûr, Andréa Carare se hisserait jusqu'en haut de la pyramide. Il avait l'étoffe. Là-dessus, un type comme Gino ne pouvait se tromper. En tant que garde du corps du vieux Carare, il en avait côtoyé, des vrais *capì*. Alors, forcément, il savait les reconnaître.

Un jour, Andréa serait de ceux-là, il entrerait à la *coupola*.

Restait à savoir si Gino vivrait assez vieux pour voir ça. Depuis le drame qui avait vu la mort de son boss, ses deux jambes le faisaient atrocement souffrir. Tout un chargeur dans les guibolles. Des blessures qui avaient gravement endommagé son système veineux inférieur, ce qui occasionnait toutes sortes de troubles. Bientôt, les médecins l'avaient assuré, il lui faudrait repasser sur le billard. Histoire de remplacer certaines veines, voire une artère ou deux, par des pontages synthétiques. Perspective qui n'enchantait guère l'ancien gorille. Mais il souffrait vraiment trop, et des nuits comme celle-là, à cause de son insomnie chronique, il aurait bien aimé voir briller la lumière bleue de l'enseigne à travers les stores de son bureau.

Son bureau ! Un local minuscule, comparé aux grands entrepôts de la *Belmonte*, mais une planque pépère que lui avait procurée Andréa en souvenir du passé. Avec un titre ronflant, spécialement créé pour lui. *Capovigile*. Officiellement parce qu'il parlait un peu le roumain, mais, Gino le savait bien, Andréa Carare ne se serait jamais séparé de lui. Il était son dernier lien avec sa famille. Résultat, il était devenu le chef d'une demi-douzaine de minables flingueurs qui, par roulement, assuraient la surveillance des locaux. Surtout celle des denrées et matériels qui y transitaient. Depuis, Gino Faraldo n'avait quasiment jamais quitté son poste. Après une vie de violence et de sang, la *Belmonte* était devenue le centre de son existence et...

— Gino !

Il y eut un bruit de cavalcade dans le couloir, puis la porte s'ouvrit à la volée. Simultanément, Gino avait allumé la lumière, s'était redressé sur son lit de camp et avait empoigné la crosse du P.M. Beretta 12S qui ne le quittait jamais. Une arme de calibre .9 mm, au chargeur de 32 cartouches et dotée d'un sélecteur de tir. Dans le

cadre de la porte ouverte, se tenait Guiseppe Scari, un des trois gardiens de l'entrepôt, son P.M. Walther MP-K .9 mm en main. Un gros pli creusant son front d'abruti, il jeta d'une voix essoufflée :

— Gino... y a des bagnoles !

En tricot de peau et les jambes traînantes, Gino Faraldo alla jeter un œil par la fenêtre, ne vit rien de particulier. L'esplanade de terre battue qui servait de parking était vide.

— Elles sont pas là, les bagnoles, fit précipitamment Scari. Elles sont derrière. J'étais aux chiottes, je les ai vues.

Derrière, c'était le quai de chargement, avec ses rideaux métalliques baissés. Traînant les pattes, l'ex-garde du corps quitta la pièce, suivit son soldato jusqu'aux toilettes, dont l'imposte vitrée plongeait sur l'arrière de l'entrepôt. Repoussant Scari, il souleva doucement le battant, jeta un regard à l'extérieur et ses gros sourcils gris se froncèrent instantanément.

En bas, assez loin du quai, il y avait effectivement trois voitures tous feux éteints. Rien ne semblait circuler alentour, mais, dans cette nuit d'encre, on n'y voyait rien. Intrigué, Gino Faraldo quitta l'imposte en déclarant :

— Où sont les autres ?

— Derrière les rideaux. Pour le cas où.

— Allons voir, décréta le *capovigile*.

En bas, chaque rideau métallique comportait un petit mouchard de contrôle, simple orifice creusé dans la tôle. Ils descendirent un escalier de béton gras, aboutirent dans le vaste entrepôt où les veilleuses entretenaient une lueur glauque d'aquarium. À l'arrivée de Gino, un des deux autres gardes vint à sa rencontre à pas feutrés, tandis que l'autre demeurait plaqué au panneau ondulé, l'œil rivé au petit trou.

— Ils sont plusieurs, souffla le garde. Juste derrière les rideaux. Sûrement des petits cons de ceaucei qui veulent...

Le reste de sa phrase resta bloqué dans sa gorge. Car au même instant, une explosion sourde fit trembler l'air autour d'eux et un des rideaux métalliques fut littéralement soufflé, envoyé en l'air, cognant contre le caisson du linteau supérieur comme un simple voilage de fenêtre. Le garde qui se trouvait derrière fut catapulté dans les profondeurs du dépôt, poussant un cri dément, accompagné par le bruit de cymbales de la tôle ondulée. Dans la foulée, des silhouettes noires jaillirent par l'ouverture béante, arrosant tout sur leur passage de leurs armes automatiques. Un feu d'enfer qui faucha instantanément l'autre garde, lui faisant éclater le crâne sur place.

— *Mamma mia* ! s'exclama Gino d'une voix étranglée. Qu'est-ce que...

Dans ses mains, le P.M. Beretta s'était mis à aboyer, et il eut le sombre plaisir de voir deux des agresseurs tomber sous ses balles,

avant d'entendre un cri non loin de lui. Fauché à son tour par les tirs ennemis, Guiseppe Scari venait de s'écrouler au pied de l'escalier. Dans un ultime réflexe, il avait enfoncé la détente de son MP-K et un chapelet de .9 mm jaillit du court canon pour aller ricocher un peu partout. Au passage, quelques projectiles trouvèrent un peu de viande et des ombres tombèrent encore. Mais pour Gino, c'était comme dans un cauchemar. Plus les agresseurs tombaient, plus il en arrivait. Génération spontanée. La cervelle en feu, mais réfugié à l'abri d'un pilier en acier, l'ancien garde du corps continuait à vider son chargeur. Tour à tour au coup par coup et par courtes rafales. La douleur de ses jambes avait disparu comme par enchantement et il se croyait revenu au bon vieux temps. Celui d'Emilio Carare, son ancien boss. Gino rajeunissait d'un coup.

Seulement, il ignorait qui était l'ennemi.

Un ennemi qui lui tomba dessus par-dérrière. Un type qu'il n'avait pas entendu venir et qui lui envoya une rafale... dans les jambes. D'abord, Gino Faraldo crut qu'il ne s'agissait que de douleurs dues à l'exercice trop soudain de ses jambes, puis d'un coup, tandis que son agresseur se faisait cueillir par sa rafale à lui, il réalisa l'horreur de la situation. Il voulut tirer encore, perçut le « clic » dérisoire de la fin de son chargeur et dans le même temps, ses jambes se dérochèrent sous lui. Il s'affala sur le côté, sentit un choc dans la hanche, sa bouche s'ouvrit démesurément et un long cri jaillit de sa gorge, tandis qu'une meute de types lui tombait dessus. Une grêle de coups s'abattit sur tout son corps et son crâne, ses oreilles se mirent à bourdonner et, juste avant de tomber dans les vapes, il perçut une voix rageuse qui jetait en roumain :

— Ne le tuez pas ! Et trouvez-moi un téléphone. Puis il n'entendit plus rien.

CHAPITRE XV

— Arrête-toi ici.

À l'avant de la BMW, Toni, le chauffeur, obéit à la voix venue de l'arrière et son voisin, l'énorme Massimo, agita son crâne dégarni en signe de contentement. Le gorille détestait la voiture. Ça lui donnait mal au cœur.

Surtout dans ces conditions.

— Éteins les feux, fit encore la voix venue de l'arrière.

Le chauffeur obéit. Derrière eux, la Fiat de protection en fit autant et ce fut le noir. Cela faisait dix minutes que la luxueuse BMW 745 iA gris anthracite et la Fiat cahotaient sur cette piste caillouteuse serpentant à flanc de coteau, juste au bord de l'*Argesul*. Et pour Massimo, cela commençait à bien faire. En bas, perdue dans la nuit, la rivière déroulait ses méandres invisibles et un petit vent tiède faisait frémir les feuillages des bouleaux. Cela sentait bon la forêt et la paix. Mais enfoncé dans les épais coussins de cuir à l'arrière de la berline, Andréa Carare n'avait guère l'esprit à la poésie. Réveillé trois quarts d'heure plus tôt par le téléphone, il n'avait tout d'abord pas très bien réalisé ce qui se passait. Puis il avait reconnu la voix du vieux Gino et tout s'était précipité.

— « Ils m'ont coincés, Andréa, avait déclaré l'ancien garde du corps d'un ton bizarre. Mais les écoute surtout pas, Andréa ! Faut pas que tu... »

Coupant brusquement celle de Gino Faraldo, une autre voix s'était interposée. Vulgaire, nerveuse, mais dans un italien acceptable.

— « Carare, avait jeté l'inconnu, mauvais, si tu veux revoir ton protégé vivant, viens le récupérer toi-même. Nous deux, faut qu'on parle. »

Puis, sans se présenter, le type avait donné rendez-vous à Carare dans cette carrière située à une dizaine de kilomètres à l'ouest de Bucarest, et donné ses instructions avant de raccrocher. Incrédule, Carare avait aussitôt composé le numéro de la *Belmonte*, mais personne n'avait répondu. Alors, il avait sonné le tocsin. Toute une armée de *soldati* immédiatement tirés des toiles et qui avaient sauté dans les bagnoles avec leur artillerie. Ignorant ce qu'il allait trouver sur place, Carare avait fait sortir le grand jeu. Vingt hommes, quelques kalachnikov AKMS de calibre .7,62 mm à crosses repliables, deux ou trois exemplaires d'AK 74S .5,45 mm dotés de la même *particularité*, autant de Skorpion M 61 .7,65 mm, quelques grenades défensives soviétiques, des P.A. de gros calibres, plus... la *Plamya*. En russe, la « Flamme ».

Le fameux petit canon lance-grenades soviétique de .30 mm, qui avait fait tant de dégâts parmi la résistance afghane. Une arme montée sur trépied bas, dotée d'un canon à ailettes de refroidissement, d'un chargeur tambour de 29 munitions, et pouvant envoyer jusqu'à 1 700 mètres, soit la grenade perforante antichar de .30 mm, un projectile incendiaire de même calibre, une cartouche « nid d'abeille » remplie de fléchettes d'acier, ou encore sa grenade classique à fragmentation : une .30 mm VOF-2, dont la charge explosive A-IX-I se composait de 94 % de RDX et de 6 % de paraffine. Une arme si efficace contre les fameux *sangars*, ces abris aménagés dans les rochers par les rebelles afghans, qu'elle avait failli à elle seule faire basculer la victoire dans le camp de l'Armée rouge.

Et cette arme-là, la famille Cerrone en avait justement un exemplaire. Tout simplement volé dans les stocks militaires soviétiques, au cours d'une action commando de la mafia ukrainienne, et échouée dans les mains de Carare à la suite de sombres tractations. Résultat, avec un tel matériel et un servant de la qualité de Massimo, il était capable de soutenir un siège contre toute une armée.

Mais on n'en était sûrement pas là. Andréa Carare n'était pas un idiot. Dès le début, il avait compris. Bien que n'ayant jamais encore rencontré aucun membre de la famille Marescu, il savait combien le débarquement des Siciliens les dérangeait et il avait tout de suite su à qui il avait affaire : Elias Marescu.

Un imbécile. Les enquêtes menées sur lui par les limiers de la Commissione Siciliana aboutissaient toutes aux mêmes conclusions : Elias Marescu n'aurait jamais l'étoffe d'un vrai capo. Autrefois, il n'avait dû son succès dans les affaires qu'au soutien de la clique Ceaucescu et, demain, quand son père aurait disparu, il ne serait plus rien. Un « vide » en perspective qui avait décidé la Commissione à jeter sur Bucarest les bases de sa prochaine mainmise. En comptant beaucoup sur les capacités du gendre de Cerrone. Un espoir que Carare comptait bien ne pas décevoir et, depuis son arrivée sur place quelques mois seulement plus tôt, il avait déjà infiltré la plupart des éléments de l'*Organisation* roumaine.

— Qu'est-ce qu'on fait, patron ?

Massimo avait tourné sa grosse tête vers l'arrière, essayant de distinguer la silhouette de Carare. Ancien nageur de combat dans la Légion étrangère française, le colosse avait déserté, quelques années plus tôt, après le meurtre d'un capitaine qui l'avait mis aux arrêts pour trafic de drogue. Récupéré par Carare dans les bas-fonds de Païenne et devenu son garde du corps personnel à cause de la foudroyante rapidité avec laquelle il dégainait son superbe Korth .357 Magnum au canon de quatre pouces. Celui-là ne rêvait que de monter au feu à la

moindre occasion. La *Plamya* était devenue sa propriété et, depuis des mois, il la bichonnait en vue du jour béni où il en aurait l'emploi.

Peut-être cette nuit.

— Hein, patron ? Qu'est-ce qu'on fait ?

D'un claquement de langue, Carare le fit taire, décrochant le micro de sa C.B. En Roumanie, l'usage du téléphone de voiture n'étant guère répandu, il avait trouvé ce moyen simple pour communiquer avec ses équipes en opération. Pour cette nuit, il s'agissait de quatre voitures. Trois 4 x 4 Toyota bourrés de *soldati* et une Mercedes, dans laquelle Carare était censé se trouver. Mais contrairement aux exigences de son correspondant, le Sicilien s'était tout bonnement fait remplacer. Sa doublure s'appelait Marco Belladona. Un petit *sotocapo* trop ambitieux, qui intriguait connement auprès de Flavio Cerrone pour essayer de lui faire de l'ombre, et qu'il avait envoyé au casse-pipe, sous couvert d'une mission de confiance. Un gros mensonge.

Car Andréa Carare en était sûr, cette andouille d'Elias Marescu lui tendait un guet-apens. Un piège mortel auquel il s'attendait en fait depuis longtemps, sachant bien que les Roumains ne resteraient pas les bras croisés pendant qu'il leur piquerait leurs affaires. Alors, délibérément, il avait envoyé ce petit con de Belladona. Coincé, ce dernier n'avait pas pu se dégonfler. Maintenant, il allait sûrement se faire buter à sa place. Ainsi, Carare ferait d'une pierre deux coups. Il baisait Marescu et il éliminait une brebis galeuse. Elias Marescu et Carare ne s'étaient jamais vus. Le bluff pouvait fonctionner. En tout cas, il le saurait très vite.

— Galaxie à Étoiles Filantes, appela-t-il en allemand.

Sachant que la plupart des cibistes de la région étaient des routiers T.I.R. allemands, il avait obligé tous ses hommes à apprendre un minimum de cette langue pour s'exprimer sur la C.B., tout en utilisant un code très précis. Histoire de brouiller les pistes et de décourager d'éventuelles oreilles trop curieuses.

— Étoile Filante écoute, répondit aussitôt la voix rocailleuse du chef de groupe des Toyota.

— À combien êtes-vous de l'objectif ? questionna Carare.

— À moins de deux minutes, Galaxie. On prépare l'approche finale. Ils entraient dans la zone dangereuse.

— Bien reçu, fit savoir Carare. À partir de maintenant, on reste en contact permanent. Compris, Comète ?

— Bien compris, patron, renvoya la voix hésitante de Marco Belladona.

Dans la Mercedes, il semblait nettement moins à l'aise que dans les salons du manoir des Cerrone. Carare se permit un léger sourire, retoucha instinctivement le nœud de sa cravate, lissa les revers de sa veste de complet d'alpaga et lança dans la C.B. :

— Le « top », dans une minute.

Ses ordres étaient clairs. Tenter de récupérer le vieux Faraldo et décrocher le plus vite possible. Mais il ne se faisait pas d'illusions. Connaissant le secteur pour son isolement particulier, il savait bien que Marescu ne l'avait pas attiré ici pour une simple conversation. Si ses prévisions s'avéraient, ses chances de récupérer l'ancien gorille de son père avoisinaient le zéro absolu. Aussi avait-il emporté avec lui de quoi abrégé les souffrances de celui-ci, le cas échéant : un M76.

Le fusil semi-automatique yougoslave utilisé par les snipers. Une arme comparable au Dragunov SVD soviétique, mais utilisant la munition de .7,92 mm en chargeurs de dix. Un bijou de précision, efficace jusqu'à 1 000 m, qui était en train de faire des preuves extrêmement sanglantes, justement du côté de Sarajevo. Une arme pouvant être équipée d'un système de visée nocturne passif, ce qui était précisément le cas cette nuit.

L'arme d'Andréa Carare.

Car malgré ses allures de gravure de mode, le gendre de Cerrone n'était pas un lâche. Il avait fait son armée dans l'infanterie, savait lire une carte d'état-major, se servir d'un fusil et n'avait pas peur de la bagarre. Il avait aussi le sens du devoir. Si quelqu'un devait abrégé les souffrances de Gino, ce serait lui. Une affaire entre eux deux. D'ailleurs, prenant l'entière responsabilité de l'opération, il n'avait même pas mis Cerrone au courant avant de quitter le manoir. Depuis quelque temps, depuis exactement son retour d'une réunion à la *Commisione Siciliana*, le vieux semblait soucieux. Comme s'il portait un trop lourd secret pour lui. Alors, il serait toujours temps de le mettre au parfum après coup. Quand Andréa aurait fait savoir à cette lope de Marescu de quel bois il se chauffait.

— On y va, lança-t-il à son chauffeur.

Ce dernier avait également étudié la carte avant le départ et il savait où il devait conduire son patron. Dans moins d'un demi-kilomètre, le chemin s'arrêtait net, au sommet d'un éperon rocheux surmonté d'une chapelle en ruine. De cet endroit et avec de bonnes jumelles, la vue pouvait plonger dans la petite vallée où les anciennes carrières de graviers indiquées au téléphone ouvraient leurs cratères. Andréa Carare ne possédait qu'une paire de jumelles de marine classiques, mais pour ce qu'il avait à faire, la limette de visée du M76 devrait en principe suffire. La BMW se remit en mouvement, roula lentement jusqu'au bout du chemin, alla se garer au pied de la chapelle, toujours suivie par la Fiat. Les chauffeurs éteignirent leurs feux, et celui de la BMW quitta le véhicule en compagnie de Massimo qui ricana en le voyant palper son avant-bras gauche. Tic dû au port, sous sa manche de veste, d'un poignard de lancer qu'il ne quittait même pas pour dormir. Une manie qui avait toujours beaucoup amusé

le gorille. Du cinoche, ces trucs-là. Mais Toni se moquait qu'on se foute de lui. Un jour, son poignard lui sauverait la vie.

— Magne ! le pressa Massimo.

Il ouvrit le coffre, aida le gorille à transporter l'ensemble AGS-17-trépied-chargeurs et le reste de leur matériel sur l'entablement le plus haut de l'éperon. Pendant ce temps, Andréa Carare avait brièvement lancé dans la C. B :

— Top, Étoiles Filantes.

Là-bas, autour de la carrière, les hommes savaient ce qu'ils avaient à faire. Dans deux minutes exactement.

— Bien compris, firent en chœur les voix du leader Toyota et de Belladona.

Aussi serein qu'à un cocktail, Andréa Carare quitta la BMW et, tandis que les quatre « anges gardiens » de la Fiat se fondaient dans l'ombre en protection large, son M76 dans une main, une mini Mag-Lite dans l'autre et les jumelles de marine accrochées au cou, il pénétra dans la chapelle. Un instant plus tard, ayant trouvé l'escalier du petit clocher, il grimpa jusqu'à celui-ci, s'agenouilla contre le parapet, porta la lunette de visée à son œil et chercha son objectif dans la nuit verdâtre du réticule. Un lent panoramique qui lui fit découvrir les flancs plus pâles de la carrière indiquée, ainsi qu'une baraque de chantier en ruine située au fond du cratère. Le tout, à environ cinq cents mètres.

Puis il vit Gino Faraldo. Assis sur ce qui semblait être une caisse, les bras derrière le dos, bâillonné et les yeux apparemment bandés.

Et seul.

À ses pieds, une simple lampe-tempête éclairait chichement la scène, conférant à l'ensemble une ambiance sinistrement théâtrale. Tassé sur lui-même, l'ancien gorille semblait mal en point, mais à de brefs frémissements de ses épaules et de sa tête, Carare sut qu'il était vivant. Alors, il régla la lunette, fit monter une 7,92 dans le canon, posa doucement son index sur la détente du fusil, positionna le petit point lumineux de la visée sur le poitrail de Faraldo et, parfaitement maître de lui, il attendit.

Pas longtemps.

Exactement trente secondes plus tard, quatre paires de phares trouèrent brutalement la nuit, dévalant le chemin d'accès à la carrière. Ceux de la Mercedes et des trois Toyota. Tandis que la berline dévalait la pente en direction de Gino et qu'une Toyota la suivait de loin, les deux autres véhicules d'escorte se séparèrent à l'entrée de la carrière pour prendre les flancs de cette dernière en tenaille. Pendant ce temps, la Mercedes était arrivée au fond du cratère et s'arrêtait une dizaine de mètres avant la caisse sur laquelle Gino était assis. Selon les instructions reçues, Belladona resta sagement au volant et l'attente

dura un petit moment, avant qu'une voix amplifiée par mégaphone et semblant venue de partout à la fois ne résonne soudain au-dessus du décor :

— Carare ?

— SU fit le timbre déformé de Belladona dans le talkie-walkie de Carare.

Un silence, puis de nouveau le mégaphone, dans un italien teinté d'accent roumain :

— Sors de ta tire, que je te voie.

Carare vit la portière du chauffeur de la Mercedes s'ouvrir lentement et, à cette seconde, il ressentit une petite excitation délicate. Dans un instant, il saurait si le rencart était un piège ou non. Si oui, il serait débarrassé de cet enpaffé de Belladone.

— Étoile Filante à Galaxie, crachota soudain la voix du leader des Toyota.

— Galaxie écoute, répondit doucement Carare sans quitter son réticule de l'œil.

— On voit personne. Qu'est-ce qu'on fait ?

— On attend.

— Magne-toi le cul, le Rital ! cria le mégaphone. Je veux te voir.

Carare vit Marco Belladona émerger enfin de la Mercedes, les bras écartés du corps et la tête tournée vers le prisonnier. Il y eut un silence et, suivant les ordres de Carare, la voix de Belladona questionna à la cantonade :

— Qui tu es, le mec au mégaphone ?

Un autre silence et, un brin emphatique, de nouveau le mégaphone :

— Je suis Elias Marescu, connard ! Le seul boss de Bucarest.

Puis soudain, amplifié par le mégaphone, un rire sonore éclata au-dessus de la carrière, réverbéré par un écho à répétition.

— T'es vraiment le *capo* le plus fidèle à ses hommes que je connaisse, Andréa Carare, fit la voix méprisante de Marescu. Vraiment le plus fidèle !

Il marqua un temps et ajouta dans un autre rire :

— Et le plus con aussi !

Le rire enfla brusquement au-dessus de la carrière, et Carare en était à se demander comment les choses allaient tourner, quand l'image verdâtre de la lunette de visée lui renvoya une vision folle.

Une vision de cauchemar.

Car là-bas, tout au fond de la carrière inondée par la lumière des phares, comme soudain soufflé de l'intérieur par un cyclone ravageur, le vieux Gino Faraldo explosa.

Et ce fut le début de l'enfer.

CHAPITRE XVI

Andréa Carare vit le corps de l'ancien gorille de son père voler littéralement en éclats. Malgré l'habituelle maîtrise de ses nerfs, il poussa un juron, et tandis que la rage faisait frémir le M76 dans ses mains, les premiers chapelets sonores d'armes automatiques lui parvinrent. Comme dans un mauvais songe, il vit nettement Belladona tressauter sous les impacts et s'écrouler près de la Mercedes, recouvert d'une pluie de gravier et de morceaux... de chair humaine. Un des bras déchiquetés de Gino Faraldo était même retombé sur le capot de la berline. Carare sentit monter une nausée. En bas, des tirs venus d'on ne savait où avaient pris la première Toyota pour dble. Mais les gars avaient réagi et ils avaient tous plongé dehors avec un bel ensemble, envoyant aussitôt leur réponse de feu et de plomb à Marescu. Simultanément les deux autres Toyota avaient reculé pour se mettre à l'abri sous le couvert des bois de bouleaux, sans pour autant oublier de vider leurs chargeurs eux aussi.

Mais sur qui ?

Pas la moindre dble à l'horizon. Les coups de feu semblaient venir de partout et de nulle part. La cabane de chantier avait déjà été truffée de plomb par les hommes de la première Toyota et une grenade l'avait quasiment soufflée. Pourtant, les tirs continuaient de plus belle. Sans doute émanaient-ils des sous-bois environnants. Au moins pour certains. Certains seulement, car des sous-bois trop éloignés de la carrière, on ne pouvait opérer de tirs tendus vers le fond du cratère. Or, justement, les *soldati* de la première Toyota tombaient maintenant comme des mouches. Soudain, il y eut plusieurs explosions sèches et deux rescapés qui essayaient de se mettre à l'abri furent fauchés sur place. Hachés par une tempête d'éclats de grenades.

Pour un guet-apens, c'était un beau guet-apens.

— Étoile Filante à Galaxie ! Étoile Filante à Galaxie !

— Galaxie écoute, grinça Carare dans le talkie-walkie.

— Impossible de localiser l'ennemi, patron ! lança la voix nerveuse du leader Toyota. Demandons instructions.

— Un instant, Étoile Filante, répondit Carare après une hésitation.

Il était certes débarrassé de Belladona, mais ses troupes en prenaient un sacré coup. Un instant déstabilisé par la violence de l'attaque roumaine, il réagit pointant très vite, se pencha au-dessus du parapet pour lancer à Massimo et au chauffeur :

— Les éclairantes !

Une poignée de secondes plus tard, il y eut quelques miniexplosions sur la plate-forme rocheuse et une demi-douzaine de

soleils artificiels éclatèrent dans le ciel, juste au-dessus de la zone des combats. Cela fit comme un gigantesque coup de flash, puis la lumière diminua au rythme de la descente des fusées éclairantes.

Sans grand résultat.

Car ni Massimo, ni le chauffeur, ni aucun des *soldati* bloqués à l'orée du sous-bois bordant la carrière ne purent localiser l'ennemi. Pourtant, il était là. Planqué quelque part dans ce bon Dieu de décor. Et même avec ses puissantes jumelles de marine, Andréa Carare ne parvenait pas à en voir la queue d'un. Déprimant. La dernière fusée allait bientôt s'éteindre et en envoyer d'autres ne servirait qu'à se faire repérer. De dépit, il allait donner l'ordre de repli quand, par pur automatisme, il recolla son œil à la lunette de visée nocturne et se mit à chercher. Soudain, alors que la dernière fusée éclairante achevait sa chute, il les vit.

Deux taches.

Toutes petites, tout près l'une de l'autre. Une de forme ovoïde allongée, l'autre parfaitement ronde. Minuscules, même. Mais deux minuscules taches plus brillantes, plus lumineuses que les autres détails du décor dans l'image scintillante de la lunette. Et puis, une de ces deux taches, l'ovoïde, avait eu la *particularité* de disparaître et de réapparaître aussitôt. Il déplaça la lunette, chercha et trouva. Il y avait d'autres taches. Quatre paires, exactement identiques à la première. Dont une tache ovoïde au moins qui avait également disparu et réapparut de la même manière. Comme si quelque chose était fugacement passé devant, le temps d'un éclair. Ou d'un battement de paupière.

Un battement de paupière !

Maintenant, cela ne faisait plus le moindre doute pour Carare. Les taches en question étaient tout simplement des yeux. Ceux des flingueurs que Marescu avait placés, non pas sous le couvert du bois de bouleaux, mais dans les bouleaux. Hissés dans les branches, planqués comme des mômes. Des snipers.

Sans la lunette de visée, Carare ne les aurait jamais repérés. Simplement, une formidable chance l'avait fait profiter d'une *particularité* de ce système de vision : le scintillement. Un phénomène qui augmentait la brillance de toute surface réfléchissante. Comme, par exemple, un œil humain... ou une lentille de lunette de visée. Un scintillement mis en valeur et accentué par les ultimes feux de la dernière fusée éclairante. À cette distance, faire mouche avec le M76 eût représenté un bel exercice, mais le temps pressait. Élevant le talkie-walkie devant sa bouche, il lança à l'intention des Toyota :

— Galaxie à Étoiles Filantes.

— Boss ?

Plus question de code du côté des *soldati*. Destabilisés par cet

ennemi invisible, ils ne savaient plus que faire.

— Décrochez, les gars.

— Hein !

— Décrochez, confirma Carare avec un petit sourire en coin.
Rassemblement au point A.

Le point A était la station-service Peco, située sur la route de Bucarest, à cinq kilomètres de là. Fermée à 20 heures, comme la plupart de ses semblables en Roumanie, et ne rouvrant quasiment qu'à l'heure des bureaux, c'était un excellent point de ralliement.

— Bien compris.

Quittant le clocher, Carare courut rejoindre Massimo, lui indiqua la zone en question en ordonnant :

— Attends que les Toyota aient décroché et arrose.

— Où ça ! s'étonna le gorille.

Carare lui résuma la situation et, encore incrédule, le costaud demanda, en caressant amoureusement le gros chargeur circulaire de la *Plamya* :

— J'arrose à quoi ?

— Charges à flèches et à fragmentation. Les deux. Le plus large possible. Je ne veux plus une seule feuille aux arbres.

Ça ne laisserait pas beaucoup de chance aux oiseaux de mauvais augure qui s'étaient cachés dans les arbres.

Le vieux Faraldo serait vengé, l'incident serait clos.

Car, pour ce qui concernait Elias Marescu, Carare ne se faisait pas d'illusions. Dès les premiers tirs de l'AGS-17, le Roumain prendrait la tangente. Mais il le coincerait ailleurs, il savait déjà où, et comment.

— Punis-moi tous ces idiots, enjoignit-il à Massimo en s'éloignant. Je prends deux hommes avec moi, je te laisse les autres et la Rat. On se retrouve à la maison.

Il y eut un silence, puis encore Carare :

— Ne traîne pas. L'aube ne va pas tarder.

Il disparut dans la nuit, et Massimo attendit d'entendre le moteur de la BMW avant de s'activer. Fou de joie, houspillant le chauffeur trop lent à lui fournir le chargeur demandé, il pointa le court canon de l'AGS-17 sur le secteur désigné et, après avoir enfin engagé l'énorme « camembert » préalablement chargé en mixte, il fit sauter la sécurité. Posant ses grosses pattes sur les poignées latérales, il avança un œil vers l'oculaire de la visée et, posément, enfonça la détente.

La suite fut dantesque.

Tout en bas, les grosses ogives de .30 mm tombaient comme des grêlons, explosant partout, expédiant au rythme d'une sur deux, soit leurs éclats d'acier, soit leurs fléchettes meurtrières. Cela faisait comme un gros orage qui se serait abattu sur les pauvres bouleaux, arrachant feuilles et branches dans un gâchis infernal, fauchant les

snipers dans leur maelström sanglant. Des hurlements jaillirent des frondaisons, des corps chutèrent et la mort prit son quota de pourris. Littéralement transporté d'enthousiasme, Massimo faisait défiler la bande-chargeur avec des ricanements démoniaques. Et quand les vingt-neuf ogives furent tirées, il commanda au chauffeur tétanisé par l'ampleur de l'enfer :

— Un autre chargeur, bordel !

— Si, Massimo ! Si !

Il fallait faire vite. L'aube n'allait plus tarder. Gagné à son tour par cette fièvre de destruction, le chauffeur-servant s'excitait un peu trop et il engagea aussitôt le deuxième chargeur avec des gestes nerveux. C'était un « camembert » chargé aux antichars et cela ne servit pas à grand-chose, car l'ennemi semblait, soit être anéanti, soit avoir fui. Mais les geysers de terre et de roc qui en résultèrent furent si spectaculaires et le vacarme si assourdissant que Massimo se sentit soudain comme ivre. Vraiment saoul de bruit et d'émotions. Aussi, quand le brutal silence succédant aux cymbales du massacre tomba sur le théâtre des opérations, se trouva-t-il soudain tout bête. Comme brusquement orphelin d'un bonheur extrême.

Puis il y eut cette impression bizarre... et une voix qu'il ne connaissait pas le félicita :

— Beau travail, Massimo.

Une voix grave, glacée, comme jaillie d'une tombe.

À cet instant, il aurait pu dégainer le Korth .357 de son holster de hanche à la vitesse foudroyante qui le caractérisait, mais il n'avait pas encore réussi à situer l'inconnu avec suffisamment de précision. Il fallait agir en douceur. Ne rien montrer. Dans cette nuit même finissante, c'était encore possible.

Lentement, il voulut porter la main sous sa veste, mais il sentit le contact d'une chose dure et froide dans sa nuque. Et il fut aussitôt soulagé du Korth.

— Pas d'imprudences, Massimo.

Le gorille fit glisser son regard sur sa gauche, distingua une forme recroquevillée au sol. Le chauffeur.

— Il est mort, renseigne la voix.

Dans le silence revenu, il sembla que les mots demeuraient suspendus dans l'air, et qu'ils vibraient étrangement. Le sang battant aux tempes, Massimo cherchait la solution, mais en vain.

— Merde ! souffla le balèze, avec un fond de désarroi dans le ton. Il est mort ?

— Tu faisais un tel boucan, que tu n'as même pas entendu le coup de feu qui a tué ton copain.

Avec précautions, presque peureusement, Massimo tourna la tête et, dans le clair-obscur de la fin de nuit, distingua une haute et

athlétique silhouette noire, au visage étrange et effrayant : moitié homme, moitié robot !

— Qui... qui tu es, toi ! ne put-il s'empêcher de questionner. Qu'est-ce que tu fous là ?

Il y avait une telle incrédulité douloureuse sur la large face du gorille que Mack Bolan eut presque pitié de lui. Pour ce qui concernait la deuxième question du flingueur, il n'avait pas eu beaucoup de mal à se retrouver sur le théâtre des opérations. Il lui avait suffi d'intercepter les directives téléphoniques de Marescu à Carare, pour précéder tout le monde. Enfin, presque tout le monde. Car certains membres de la famille Marescu étaient arrivés avant lui.

Les snipers !

En bon professionnel, il avait apprécié.

— Hein ? Qui tu es ? insista Massimo qui avait du mal à réaliser.

L'Exécuteur désigna l'AGS-17 :

— C'est Elias Marescu qui m'envoie. Ton truc lui plaît. Il le veut.

Il irait raconter ça à Carare, lui insufflant l'idée que Marescu se fichait de sa poire. Ce qui risquait d'attiser la guerre.

Toujours aussi incrédule, le flingueur fixait maintenant tour à tour le grand mec en noir et le lance-grenades. Il ne comprenait pas comment ces deux andouilles de la Fiat avaient pu le laisser passer. Puis l'idée lui vint. Les mecs de la Fiat, ils étaient là, tout près...

— Écoute, lança-t-il soudain, beaucoup plus fort que nécessaire, l'AGS, je te le...

— Ne hurle pas comme ça, coupa l'Exécuteur. J'ai tué aussi les deux guignols en couverture.

Cette fois, le choc faillit faire perdre son calme au tueur. Il allait tenter de foncer sur le grand type, quand un dernier espoir lui vint. Le couteau de lancer de ce con de Toni était encore à sa portée. Il suffisait de... Feignant soudain une brusque peine, il se pencha sur le chauffeur, posant fraternellement sa main droite sur son poignet gauche. Un geste d'amitié douloureuse, bien naturel en la circonstance. Dans la foulée, ses doigts experts avaient trouvé le manche du couteau entre la veste et la chemise et s'étaient refermés dessus. Pour la suite, ce serait facile. Personne n'avait jamais été aussi rapide que lui pour dégainer. Quant au couteau de Toni, il le connaissait. Une lame large et tranchante comme un rasoir, juste engagée dans un étui de cuir au rembourrage autoserrant. Une arme dont Toni se plaisait à affirmer qu'elle lui sauverait la vie un jour. Il s'était trompé. C'est à Massimo qu'elle allait la sauver, la vie. Il suffisait de la tirer hors de sa gaine.

Alors, Massimo tira.

Dans la nuit finissante, il y eut un éclair blême, un son chuintant de déchirement d'air, un autre plus soyeux quand la lame rencontra

son but. Dans la joie du triomphe, Massimo ouvrit la bouche pour crier. Mais rien ne sortit de sa gorge. Le précédant d'un millième de seconde, une terrible explosion lui fit éclater le crâne.

Une terrible explosion qui n'avait pourtant pas fait grand bruit. *The Snake* avait discrètement toussé dans le poing de l'Exécuteur. Mais dans la tête du tueur, cela déclencha un terrible ouragan.

Tué sur le coup, il s'effondra en arrière, renversant le bel AGS-17 qu'il avait tellement aimé.

Posément, l'Exécuteur remit la *Plamya* sur son trépied, vérifia le complexe appareillage de visée, eut besoin d'un instant pour se familiariser avec cet engin de cauchemar. Il choisit le « camembert » chargé qui convenait et le fixa à l'ouverture du magasin, du côté droit de l'AGS. Ensuite, il tourna le canon à ailettes en direction du secteur déjà arrosé plus tôt, apportant néanmoins un petit correctif à la visée finale qu'il pointa un peu plus bas.

Exactement au fond de la carrière.

Sur la paroi située juste en face du chemin d'accès. Une paroi lisse, où les traces de scrapers des engins excavateurs avaient laissé leurs traces dentelées. Pourtant, ce fut bien vers cette paroi-là que l'Exécuteur braqua le canon de l'AGS. Et vers cet endroit qu'il envoya les premiers des vingt-neuf petits cylindres aux pointes ogivales. Des tirs tendus qui firent littéralement exploser la paroi en couches successives, envoyant leurs éclats dévastateurs tous azimuts et soulevant des geysers de poussière jaune dans les premiers incendies de l'aube.

D'abord, on aurait pu croire que ces tirs n'aboutissaient à rien, puis, d'un coup, précisément à l'éclatement de la septième grenade antichar dont il avait équipé l'engin de mort, un maigre pan de la paroi céda subitement, s'ouvrant comme à l'emporte-pièce, découvrant un orifice rond et sombre, d'où jaillit une silhouette affolée.

Un des snipers de Carare. Un de ceux que l'Exécuteur arrivé très tôt sur les lieux avait pu voir creuser son trou lui-même, avant de s'y terrer derrière un remblai de pierres.

Planque idéale, déjà expérimentée avec succès par les résistants afghans. Planque en exactement trois exemplaires, que l'Exécuteur « déboucha » systématiquement à coups de grenades perforantes, et qui vomirent leurs trois spécimens de snipers.

Le reste n'était que routine. À cette distance, les six grenades à fragmentation avec lesquelles Bolan avait achevé le chargement du « camembert » firent de véritables ravages. À cinq cents mètres de là, la tempête d'éclats meurtriers hacha carrément l'ennemi sur place, ne laissant collés au sol et sur les flancs de la carrière que sang et lambeaux de chair meurtrie. Quand les premiers rayons d'un pâle

soleil voilé firent enfin leur apparition, la première vraie bataille du blitz roumain de l'Exécuteur était terminée. Faute de combattants.

Ce ne serait pas la dernière.

CHAPITRE XVII

— Jamais !

Dans la grande salle du Conseil, la voix rageuse d'Elias Marescu avait résonné longuement dans le silence pesant. Face à lui, tout au bout de la grande table, Petre Marescu le fixait de son regard délavé. De chaque côté de la table, les *sotocapi* de Bucarest, les consiglieri... et l'absence de Jonas Marescu. Un fauteuil vide, juste à la droite de Petre Marescu. Une absence qui hurlait à Elias des tas de choses qu'il refusait d'entendre. Et puis, il y avait ces regards. Tous ces regards rivés sur lui et qui l'accusaient. Elias le savait, aucun membre du Conseil n'aimait la tournure prise par les événements. Aucun n'était partisan de la guerre et avec le massacre de cette nuit à la carrière, Petre Marescu venait de marquer un point. Il n'était que dix heures du matin et Elias regrettait presque d'en être déjà à son quatrième whisky.

— C'est la seule solution, insista encore le *capo* de Bucarest.

Il avait martelé ses mots en frappant la table de sa grande main osseuse. Sous la crinière de cheveux blancs, le masque tanné aux traits accusés s'était tendu vers son fils et, autour de lui, les expressions des autres membres du Conseil annonçaient clairement la tendance. Comme le vote à main levée qui venait d'avoir lieu. Le vieux salaud avait toujours voulu faire croire à son esprit démocratique.

Un vote ! Où est-ce qu'ils se croyaient, tous ces cons ?

Et tout ça, devant les *sotocapi* ! Une gifle monumentale pour l'orgueil d'Elias Marescu. Lui, l'héritier !

— D'ailleurs, tu n'as pas le choix, Elias, assena durement le patriarche de la famille Marescu. Tu as enfreint la règle de la famille en déclenchant cette guerre sans en référer au Conseil. Maintenant, il te faut réparer les dégâts. Tu vas téléphoner toi-même à Flavio Cerrone et demander une rencontre. En terrain neutre et sans armes. Et si tu refuses, c'est moi qui le ferai.

Petre Marescu laissa planer un silence, avant d'ajouter d'un ton sans réplique :

— Il faut signer l'armistice.

Elias avait envie de tuer. Vraiment envie. Non seulement ce père qu'il haïssait, mais également toute sa clique de péteux qui mouillaient leurs frocs. Mais on n'en était pas là. Dans la situation actuelle, il fallait temporiser, faire semblant de céder. Mais histoire de ne pas rendre la victoire trop facile à toute cette bande de ploucs, il laissa passer un autre long silence, avant de laisser tomber comme un dernier défi :

— Je vais réfléchir.

Puis, sans attendre le résultat et tremblant intérieurement de rage, il quitta la salle du Conseil en claquant la porte.

Mack Bolan aurait pu les tuer tous. Là, en pleine rue, en plein midi. Ou pour le moins, il aurait pu les tuer tous les deux.

Elias Marescu et Andréa Carare.

Facile. Le trottoir du boulevard Magheru sur lequel les deux hommes déambulaient tranquillement n'était qu'à dix mètres de la Skoda de Bolan. Mais il se voyait mal déclencher une bataille rangée au cœur d'une capitale étrangère. Entre le risque de voir des innocents blessés et celui de faire connaissance avec les geôles roumaines...

En tout cas, les choses n'avaient pas traîné. À peine vingt-quatre heures après le blitz de la carrière, Elias Marescu avait appelé chez les Cerrone pour proposer une négociation. Ce à quoi Cerrone avait répondu en lui passant directement Andréa Carare.

Après un premier contact aux allures de banquise, où ce dernier s'était fait tirer l'oreille, il y avait eu une brève entrevue, quelques heures plus tard, entre Petre Marescu et Flavio Cerrone, dans la voiture de celui-ci, en plein cœur de Bucarest, devant le Musée de la Musique. Entretien au cours duquel on avait évoqué les gages de bonne foi nécessaires à toute négociation de paix. Les Cerrone lâchaient le contrôle de la prostitution qu'ils avaient peu à peu arraché au secteur sud de la ville, à charge pour les Marescu de leur céder 49 % du *capital* du *Bucur*. Un marché de dupes. Car, selon Virgil Bastianu, cette part du *Bucur* représentait dix fois la valeur du secteur sud de la prostitution. Néanmoins, le *capo* roumain avait demandé à réfléchir, et les deux hommes avaient accepté le principe d'une rencontre entre les deux « héritiers ».

Une rencontre qui avait lieu en ce moment.

Mais les deux mafiosi ennemis n'étaient pas seuls. Dès son arrivée sur place, Bolan avait localisé les anges gardiens des deux camps. D'ailleurs faciles à repérer : une Volvo et une Mercedes pour Elias Marescu, également une Mercedes et une superbe BMW pour la famille Cerrone, représentée par Carare. Des véhicules de luxe dans une ville affamée. Indifférentes aux coups de klaxons rageurs, les quatre voitures avançaient au pas, suivant docilement les deux parlementaires, tandis que deux gorilles par famille et un *consigliere* accompagnaient les chefs à pied. Une « table Ronde » dans la plus pure tradition mafieuse. Avec de nombreux flingueurs dans l'ombre et d'aussi nombreux doigts sur les détenteurs. Dans ce genre de rencontre, il suffisait d'un incident pour déclencher un massacre. Et sur ces « Champs-Élysées » bucarestois bourrés de monde, c'eût été un véritable carnage. Ce que Bolan ne souhaitait pas, quelle que fût la raison de son déclenchement.

Il n'était là que pour observer.

— On l'a pas, ton bon Dieu de lance-grenades !

Andréa Carare tourna la tête, plongea le regard aigu et glacé de ses petits yeux noirs dans ceux de Marescu. Légèrement moins grand que le Roumain, il devait lever la tête et cela l'agaçait. D'autant qu'il savait que Marescu mentait. Et puis il n'aimait pas cet endroit pour parler. Il avait toujours détesté cette artère prétentieuse, bordée de grands hôtels, de cinémas et de cafétérias, mais à l'architecture trop rectiligne des années 30. Il aurait nettement préféré discuter du côté de la *strada Stavropoleos*, avec son style brancovan tout en arabesques et arcades, avec ses balcons ajourés, ornés de médaillons peints. Il aurait préféré s'asseoir à la terrasse de la superbe brasserie *Caru eu Bere* pour y grignoter des *mititei* en dégustant une de ces bières dont ils avaient le secret. Mais ayant sans doute eu peur du site plus favorable à une embuscade, Elias Marescu avait insisté pour le boulevard Magheru et le vieux Cerrone avait fait signe d'accepter. Maintenant, il était là, et il était obligé de discuter. Mais il n'allait quand même pas se laisser rouler dans la farine par ce plouc.

— Écoute, martela-t-il en s'arrêtant de marcher, aussitôt imité par son escorte, ne me prends pas pour un imbécile, Marescu. La bagarre, c'est toi qui l'as déclenchée et...

— Mon cul ! coupa grossièrement Elias en pâlisant. C'est votre empaillée de famille qui a allumé le feu. En venant canarder nos gars alors qu'ils étaient en affaires au QG d'un type à nous, un certain Groz.

— C'est faux. D'ailleurs, tout ce que tu dis est archifaux, insista Carare en lissant négligemment le revers de sa veste d'alpaga gris. Nous n'avons attaqué personne chez ce Groz et ce Groz n'était pas plus un homme à vous qu'à nous. C'était un mac free-lance et tu le sais très bien.

— J'ai des témoins ! éructa Elias Marescu. Ils ont affirmé avoir entendu les flingueurs ennemis parler en italien.

Moue dubitative du Sicilien.

— Ça, je ne peux pas dire que c'est faux, je n'y étais pas. Mais en Roumanie, reprit Carare en se remettant en marche, il n'y a sans doute pas que les Cerrone à parler l'italien.

— Mon cul ! répéta Marescu en suivant le mouvement. Vous êtes les seuls Ritals du secteur.

Carare ne put contenir un mince sourire. Par les enquêteurs de la Commissione Siciliana, il connaissait le degré de bêtise et de vanité du fils Marescu. Il fallait vraiment être très bête pour nier une telle évidence. Massimo et le chauffeur avaient bien été exécutés et l'AG7 avait bel et bien disparu, après avoir massacré les snipers demeurés sur place. Donc, la famille Marescu était forcément en possession du

terrible lance-grenades. Elias était un menteur. Et un con. Et c'était par ce talon d'Achille que Carare allait le manœuvrer.

— Écoute, Elias, dit-il en s'arrêtant de nouveau et en adoptant une attitude soudain plus cordiale. Puisqu'il faut bien commencer les pourparlers par des concessions, l'AGS, on vous en fait cadeau et...

— Mais bordel ! On l'a pas, ta merde !

Des passants se retournèrent sous la virulence de l'éclat et Carare posa doucement sa main sur le bras du fils Marescu. Tout en lançant un regard autour d'eux, il risqua, plus bas :

— Tu ne voudrais quand même pas créer un... incident, Elias !

La menace était claire, malgré le ton badin. Et comme Elias Marescu semblait se calmer, il enchaîna :

— D'accord, Elias. Admettons que tu ne l'aies pas, l'AGS. Admettons-le et...

— Je l'ai pas !

— Bon ! Tu ne l'as pas ! Disons par exemple que celui de tes hommes qui s'en est servi en dernier l'a balancée quelque part et qu'on ne l'a pas retrouvée quand on est revenus faire le ménage. O.K. ?

— Celui qui aurait fait ça me l'aurait dit, assura Marescu, têteu.

Carare l'observa d'un regard faussement indulgent.

— À moins que le *soldato* en question ne se soit fait descendre à son tour. Par exemple par Massimo, Toni ou n'importe lequel des deux gars de notre Fiat. Tu vois ce que je veux dire. Un type blessé, qui aurait réussi à faire ça juste avant de mourir.

Ça, c'était le truc imparable. Parce qu'invérifiable.

Et, cette fois, Elias Marescu ne sut que répondre. Il eut brusquement conscience d'avoir affaire à un type plus intelligent que lui et cela augmenta encore sa haine. Mais les instructions de son père étaient formelles, il fallait signer l'armistice. Désamorcer la bombe. On verrait après.

Mauvais, il grogna :

— Bon, admettons-la, ta putain de fable. Qu'est-ce qu'on est censés faire, maintenant ? On oublie nos morts ?

Carare afficha un sourire douloureux en écartant les bras en signe d'évidence :

— On n'oublie pas nos morts, Elias. Ce ne serait pas digne de nous. Mais on pardonne à l'adversaire. C'était la guerre. Maintenant, on va faire la paix. Mais tu connais les conditions de cette paix, n'est-ce pas ? Il faut nous donner réciproquement des gages. Ces gages de bonne foi évoqués entre ton père et mon beau-père.

On y était. Elias frémissait de rage. Ce vieux con de Petre aurait dû refuser tout net.

— Fuck, ces gages ! éructa-t-il. Dans cette histoire, vous nous

baisez. Le secteur sud ne vous appartient pas. Vous avez seulement fait main basse dessus. Le *Bucur*, lui, il a toujours appartenu aux Marescu et...

— Allons ! temporisa Carare en lui secouant gentiment l'épaule. Tu focalises trop sur des détails, Elias. Tout ça, c'est juste histoire de jeter les bases d'une association qui va rapporter des tonnes de fric !

— On se fait baiser ! répéta Elias Marescu, buté.

Carare le regarda avec un air peiné.

— Elias ! Oublie donc toutes ces foutues rancœurs ! Tout ça, ça peut encore se discuter, pas vrai ? Le principal, aujourd'hui, c'est de faire la paix, non ?

— Ouais ! grogna Marescu, visiblement peu convaincu.

— À la bonne heure ! enchaîna le Sicilien en le prenant par les épaules. Alors, cette paix, on va la faire. Toi et moi. Là, maintenant. Et comme preuve, on va même aller se serrer la pogne, bien en vue de tous les gars. Les tiens et les miens. En compagnie de nos gâchettes rapprochées et de nos consiglieri. Comme ça, une page noire sera définitivement tournée. Ensuite, ton père et mon beau-père prendront contact pour discuter des modalités de notre association.

— Notre association, hein !

Devant la mine crispée de Marescu, Carare ajouta en l'entraînant vers les voitures :

— Avec l'ouverture sur l'Europe, Bucarest, comme tous les autres fiefs de l'Est, va devenir une Big Apple, comme on dit à New York. Géographiquement située comme elle l'est, cette grosse pomme sera de plus en plus bonne à presser. Et elle donnera tant de jus qu'on ne sera pas trop de deux associés, non seulement pour le récolter, ce jus, mais aussi pour faire la fête à tous ceux qui voudront nous le pomper. Avec les mafias de l'Est qui commencent à se gonfler la tête, ça risque d'arriver plus tôt qu'on ne croit. Et on ne sera pas trop de deux familles pour les contrer, ces empaffés, si tu vois ce que je veux dire.

Elias Marescu voyait très bien.

Il voyait surtout que cette salope de gravure de mode ritale était en train de le lui mettre très profond. Mais il avait décidé de laisser faire. Pour le moment. Alors, arborant enfin un sourire qui se voulait à la fois convaincu et conquérant, ignorant la foule qui les bousculait sans les voir, il serra la main tendue d'Andréa Carare. Devant tous les hommes.

C'était la paix.

Une paix qui n'arrangeait pas les affaires de tout le monde. Notamment pas celles d'un témoin du nom de Mack Bolan. Mais c'était bien connu, la paix, c'était fait pour être violée. Ce que l'Exécuteur avait décidé de faire. Restait à monter une provocation susceptible de mettre l'une ou l'autre famille très en colère.

Pour la suite, il suffirait d'observer les réactions.

Trois jours plus tard, alors qu'au téléphone Petre Marescu et Flavio Cerrone évoquaient l'accord, signé le matin même, et qui les voyait maintenant associés dans le *Bucur*, ce fut le Roumain qui fournit l'occasion qu'attendait Bolan.

— « Bien sûr, avait déclaré Petre Marescu d'un ton qui se voulait rassurant, Elias a du mal à digérer notre association, Flavio. Il y tenait beaucoup, au *Bucur*. Mais il faudra bien qu'il s'y fasse. Dans notre spécialité aussi, l'avenir est aux grands groupes. »

— « Si, avait répondu le vieux Cerrone. Ma, j'espère... nous espérons tous qu'il s'y fera. »

— « J'en fais mon affaire, avait renvoyé le Roumain. Jusqu'à preuve du contraire, dans ma famille, c'est encore moi le patron. »

Conversation édifiante, qui décida l'Exécuteur à passer à l'action dès le lendemain. On était vendredi et les « services » de la jeune Zoia avaient été requis par Valentin Scopa. Signe qu'Elias Marescu lui laissait le champ libre. Ayant vérifié la présence de ce dernier dans son pavillon de chasse où il se livrait à ses orgies habituelles, Mack Bolan s'y rendit, parvint à dissimuler un cocktail Molotov de sa fabrication dans le coffre de la BMW du Roumain. Il aurait certes pu s'attaquer à la bande de flingueurs qui avait accompagné Elias Marescu et il aurait certainement pu exécuter ce dernier dans la foulée. Mais c'eût été mettre la famille Cerrone en état d'alerte, et la réduire ensuite à néant eût été moins facile.

Pour cette fois, il avait décidé une autre stratégie.

Poursuivant l'exécution de son plan, il gagna le secteur de la forêt de Baneasa, où il utilisa deux des petites pastilles incendiaires, *made by* Herman Schwarz, qu'il avait emportées dans son sac de voyage. Deux minuscules gadgets, qu'il alla tout simplement déposer sous la cuve de fuel du chauffage central se trouvant dans la cave du *Bucur*. Un jeu d'enfant qu'il accomplit après la fermeture du bordel de luxe, non sans avoir évidemment donné l'alerte aussitôt après par téléphone.

Résultat, un bel incendie, ravageur à souhait, qui ne fit aucune victime, mais qui réduisit le *Bucur* en cendres. Maintenant, il ne restait plus à l'Exécuteur qu'à attendre.

Et l'attente, en principe, ne serait pas très longue.

CHAPITRE XVIII

— *Il figlio di putana* !

Cela faisait trois fois que l'insulte fusait de la bouche d'Andréa Carare. Si cela continuait, il allait finir par perdre son habituel self-control. Informé une heure plus tôt de l'incendie, de toute évidence criminel du *Bucur*, par le codirecteur que sa toute nouvelle prise de parts l'autorisait à mettre en place aux côtés de Martha la maquerelle, il ne décolerait plus. Ayant rameuté une armée de *soldati* enfouraillés jusqu'aux dents, il s'était engouffré dans la BMW 745 iA et donné l'ordre de foncer.

Cette fois, cet empaffé de Roumain avait dépassé les bornes, et c'est avec l'accord de Flavio Cerrone que Carare avait pris la route de Pitesti, le « château » d'Elias Marescu. Une sorte de manoir lugubre, où, au temps des Ceaucescu, le Roumain avait souvent invité le fils du dictateur à des parties fines. Des orgies qui pouvaient durer deux ou trois jours, où l'on trouvait pêle-mêle des putes, des bourgeoises de la nomenklatura et même, à ce qu'on avait prétendu alors, certains ou certaines de ces fameux jeunes athlètes de « l'école roumaine », si médaillés dans ces années de gloire. On avait dit aussi qu'il n'était pas rare de ramasser un cadavre ou deux, certains petits matins blêmes. Tous jeunes et tous victimes, soit de sévices sexuels, soit d'overdoses.

Mais on disait tant de choses !

De tout ça, Andréa Carare s'en fichait comme de son premier cadavre à lui. Cette nuit, il ne pensait plus qu'à une chose : faire sa fête à Elias Marescu.

Car, il en était sûr, l'incendie du *Bucur* était son œuvre. Le Roumain lui avait suffisamment fait sentir son aversion contre le partage des parts pour qu'aucun doute ne soit permis, et le dernier contact téléphonique entre Petre Marescu et Flavio Cerrone confirmait cette évidence. Plutôt que partager le *Bucur*, Elias Marescu avait préféré le détruire.

— *Il figlio di putana* ! répéta-t-il entre ses dents.

Puis s'adressant à son nouveau chauffeur :

— On est à combien ?

— On arrive, boss.

Deux minutes plus tard, ils passaient effectivement devant un panneau indicateur mentionnant Pitesti à une demi-douzaine de kilomètres. Un kilomètre plus loin, une petite route partait sur la gauche, sinuant entre des collines boisées. Le chemin privé conduisant au château d'Elias Marescu était au bout. Cinq kilomètres à peine. Distance que la BMW parcourut en tressautant dans les nombreux nids

de poule. À partir de là, il fallait faire attention. Ici commençaient les terres de Marescu et ses flingueurs veillaient.

— Galaxie à Étoiles, lança-t-il dans son talkie-walkie. Gaffe, les gars, on va entrer dans la zone.

— Bien compris, patron, répondit à l'autre bout son *caporegime*.

Celui-là avait échappé au carnage de la carrière et il allait redoubler de prudence. S'adressant ensuite à son nouveau gorille personnel assis près du chauffeur, il recommanda :

— Et toi, Nino, ouvre l'œil.

— *Si, signore* Andréa, acquiesça le colosse en redressant légèrement le canon scié de son SPAS Franchi calibre 12, chargé aux chevrotines. *Si. J'ouvre l'œil.*

On pouvait lui faire confiance. Nino Pracci était le cousin de feu Massimo. Ils avaient été élevés et avaient fait leurs premiers cadavres ensemble. Outre la quantité industrielle de piments qu'il bouffait tout le temps, la seule chose qui l'intéressait en ce moment était de sectionner les testicules d'Elias Marescu avec une lime à ongles et de les lui faire bouffer. Crues, bien sûr.

— Attention, avertit peu après le chauffeur. Voilà la barrière.

La barrière en question était une herse de passage à niveau qu'Elias Marescu avait trouvé amusant de voler quelque temps plus tôt, durant une nuit de beuverie. Mécontent, le garde-barrière avait voulu s'interposer et le fils Marescu s'était fait un plaisir de l'abattre sur place. Depuis, cette « prise de guerre » était censée interdire l'accès de son territoire de chasse autour du château. Bien sûr, il y avait aussi quelques gardes armés pour parfaire le verrouillage. Des gardes qui apparurent dans le pinceau des phares de la BMW dès son arrivée. Une demi-douzaine au moins. Avec des canons d'armes qui brillaient dans la nuit. Dans la voiture, la tension monta brusquement et Nino cessa de mastiquer le nouveau piment qu'il avait dans la bouche, pour dissimuler le SPAS le long de la portière. Mais Andréa Carare avait confiance. Depuis quelque temps, les flingueurs du Roumain connaissaient sa BMW.

— Ah, c'est vous, *domnule* Carare ! s'exclama celui qui venait d'encadrer sa tête dans l'ouverture de la glace de portière.

— Ton patron est là ? questionna le Sicilien avec un sourire de bon aloi.

Apparemment indécis sur la conduite à tenir, l'autre argumenta :

— Ben, c'est-à-dire... il nous a pas dit que vous deviez...

Il n'eut pas le temps de terminer. Surgie de la nuit comme un bataillon de diables, une armée d'ombres silencieuses tomba sur le groupe de gardes et des reflets de lames fulgurèrent dans la lumière des phares. Il y eut aussi quelques éternuements suspects, de cris étouffés et des râles de moribonds. Et en vingt secondes, tout fut dit.

Arrivée quelques minutes avant leur boss, une avant-garde de *soldati* siciliens avait abandonné ses véhicules un peu plus bas, accomplissant le reste du chemin à pied. Une opération commando parfaitement élaborée.

C'était ça, la *Cosa Nostra* : une armée aux multiples talents. Efficace, discrète quand il le fallait, capable de rivaliser avec les meilleurs combattants. Il suffisait à ses hommes d'être dirigés par de vrais chefs de guerre. Andréa Carare était un de ceux-là. Un jour, il serait même un des plus grands.

— En avant, jeta-t-il au chauffeur, tandis que trois Mercedes arrivaient derrière lui pour récupérer les « fantassins ».

L'une d'elles ouvrit la route, les deux autres suivant la BMW. Dans chacune d'elles, chaque homme savait ce qu'il avait à faire. Andréa Carare aussi. Sa vengeance allait être à la mesure de la lâcheté de son adversaire. À la mesure aussi du chef qu'il était lui-même. Quand la petite boîte qu'il serrait dans sa poche aurait fait son office, la réputation d'Andréa Carare serait telle que plus personne ne lui résisterait jamais. C'était ça, régner.

Chez les *amici*, le pouvoir était synonyme de terreur et Andréa Carare le savait depuis l'enfance.

— Écartez-la ! vociféra Elias Marescu en brandissant la bouteille de vodka. Écartez-la bien, cette petite salope !

Au milieu des invités complètement ivres, ses deux flingueurs maintenaient la fille sur l'immense table de monastère. Nageant dans un lac de vins blanc et rouge mélangés, de *cotnari* et de *murfatiar*, le corps blanc de la fille aux sous-vêtements déchirés se débattait au milieu des cristaux brisés et des restes de gibier en sauce. Les deux chevilles menottées à une lourde chaîne passée autour du plateau, elle pouvait à peine bouger. Au début, le jeu l'avait amusée. À présent, elle avait peur. Marescu était trop saoul. Il allait la mutiler.

— Écartez-la, bordel ! hurla de plus belle Marescu en avançant le goulot de sa bouteille de vodka vers l'intimité de la fille. Je vais lui mettre !

Dans l'immense salle de garde reconvertie en salle à manger décorée dans un style moyenâgeux de film d'horreur, l'assistance riait aux éclats, se vautrant dans la vinasse et la graisse de cuisson. Tous faisaient partie de la cour de Marescu, comme ils avaient autrefois été les courtisans de Nicu Ceaucescu. Pour eux, rien n'avait changé. Quel que soit le régime politique de la Roumanie, ils bâfreraient toujours et continueraient à se conduire comme des porcs.

C'était toujours le bon temps.

Une femme rousse aux seins démesurés avait troussé sa large jupe sur son ventre offrant aux convives la vue d'un slip noir marqué *Fuck Me* en rouge sang. Pendant ce temps, la fille couchée sur la table

hoquetait ses protestations d'une voix cassée par l'angoisse. Dans un coin de la pièce, deux petits *ceaucei* ramassés à la gare, contre la promesse d'une soupe chaude et d'une bouteille d'oro-laque, suivaient l'horrible spectacle sans paraître le voir. Dans leurs yeux, il y avait toute la tristesse du monde. Un instant plus tôt, Elias Marescu les avait obligés, sous la menace de son arme, à se livrer à d'écœurants attouchements mutuels.

Ils étaient frère et sœur.

— Tenez-la, bon Dieu ! Mieux que ça !

Le but d'Elias Marescu était évidemment d'introduire le goulot débouché de la bouteille de vodka dans le ventre de la fille. Mais alors qu'il allait y parvenir, l'abus d'alcool eut raison de lui et il s'effondra contre le rebord de la table pour vomir sur sa victime. Une furia de rires gras salua son échec et des voix avinées s'élevèrent de toutes parts pour prendre la relève. Y compris celle de la rousse aux gros seins.

— Non ! s'étrangla Marescu en se redressant maladroitement. Non ! Je vais lui mettre.

Il n'avait pas lâché la bouteille.

Mais à l'instant où il parvenait à reprendre un semblant d'équilibre, un fracas épouvantable secoua la grande salle. Certains des invités eurent le temps de tourner la tête pour voir la monumentale porte à deux battants éclater sous leurs yeux égarés, les autres furent tirés de leur ivresse par les premières rafales.

D'abord, du fond de sa brume éthylique, Elias Marescu crut qu'il s'agissait d'un des invités qui tirait pour s'amuser. Puis de la vaisselle éclata tout près de lui et un gros type en manches de chemise s'affala sur la table, écrasant le corps de la fille nue. Dans le même temps, il entendit la rousse aux gros seins hurler et il leva un regard vitreux sur elle. Immobile et hagarde, la rousse se tenait le ventre à deux mains. Et du sang coulait entre ses doigts. Tétanisé, Elias Marescu eut soudain la nausée. Il se retint, vit entrer plusieurs silhouettes vêtues de sombre dans son champ de vision et, tandis que les rafales continuaient, tandis que comme dans un cauchemar il voyait ses invités se faire massacrer, une autre silhouette se présenta devant lui.

— Salut, Elias.

Andréa Carare !

Le Roumain eut un hoquet. L'odeur de la cordite et du sang mélangés décuplait sa nausée. Il eut un spasme violent, se vomit dessus, chercha désespérément une arme, se sentit soudain happé par une force phénoménale qui le souleva de terre pour le plaquer sur le plateau de la table. Sur la fille nue. Celle-ci poussa un hurlement, voulut se dégager. La grosse pogne de Nino la musela brutalement. Dans une vision d'horreur, Elias Marescu vit une autre main saisir un

long couteau à découper le gibier et dans un éclair blême, la lame s'abattit sur la gorge de la fille. Il y eut un gargouillement affreux, un torrent de sang vint inonder Marescu qui poussa un cri de bête. Un hurlement qui se perdit dans le soudain silence.

— Voilà, voilà ! fit doucement la voix d'Andréa Carare. Voilà ! C'est fini !

On se serait cru dans le cabinet d'un médecin. Un praticien maléfique entouré de cadavres. Un sourire aimable étirait ses lèvres et, d'un geste calme, il tendit la seringue à un de ses hommes.

— Voilà, répéta-t-il, rassurant. C'est terminé !

Une seringue !

Elias Marescu n'y comprenait rien. Il voyait tous ces cadavres, tout ce sang... et le sourire du Sicilien, et il se disait que tout ça était faux. Et il avait soudain très mal à la jambe droite. Une brûlure insupportable, additionnée d'une douleur sourde qui semblait lui anesthésier peu à peu le mollet.

— Tu vois, reprit Andréa Carare en se penchant sur lui d'un air paternel. Tu vois comme tout est simple. Tu m'encules, je t'encule.

— Hein !

Marescu devenait dingue. Se redressant à demi sur la table, il haleta :

— Qu'est-ce que tu racontes, merde ?

— Je dis que tout est simple, répéta Carare en époussetant négligemment le col de sa veste anthracite. Je dis que tu m'as baisé, et que je te baise à mon tour. Parce qu'il faut toujours répondre à une politesse par une autre politesse. Pas vrai ?

Marescu haletait. Complètement égaré, il regarda autour de lui, s'aperçut qu'il était l'unique survivant de la fête. Même les deux *ceaucei* avaient été abattus par les hommes de Carare. Il y avait du sang et de la cervelle partout. La voix du Sicilien lui parvenait comme à travers un épais brouillard. Il l'entendit parler d'incendie, d'association trahie, de comptes à régler. Brusquement, il se remit à hurler :

— Mais t'es dingue ! J'ai foutu le feu nulle part !

— Et ça ? contra calmement Carare.

Près de lui, un de ses hommes brandissait une bouteille bouchée à l'aide d'un chiffon.

— Et ça, reprit Carare. C'est ton nouveau parfum ?

Il émanait du chiffon une odeur caractéristique d'essence !

— Ça s'appelle un cocktail Molotov, reprit le Sicilien en vérifiant que son complet ne comportait pas de taches douteuses. Et ce cocktail Molotov, tu sais où on l'a trouvé, Elias ?

— Mais je...

— Dans le coffre d'une de vos bagnoles, coupa Carare.

Vraisemblablement dans celle de notre vilain incendiaire.

— Mais arrête ! cria Marescu en cherchant encore à se redresser. Arrête de déconner, merde !

— Je déconne, hein !

Disant cela, Carare s'était emparé de la bouteille et il passa le chiffon imprégné sous le nez de Marescu.

— C'est pas à moi, murmura Marescu, lamentable.

— Tu es sûr ?

Au ton douxereux de Carare, Marescu comprit qu'il n'en croyait évidemment rien. Fou de rage et de peur, il saisit la manche du Sicilien pour haleter comme un malade :

— Écoute... écoute, Marescu ! C'est vrai, j'étais pas d'accord, pour cette association. Ça, je peux pas le nier. Mais... mais merde, j'ai pas fait incendier le *Bucur* !

Carare émit un petit rire distingué, libéra sa manche des doigts souillés de Marescu. Puis avec une mimique dégoûtée, il proposa :

— Alors, dis-moi qui c'est.

— Mais... mais comment je peux savoir, moi !

Il en pleurait presque, l'héritier. Et puis cette douleur à la jambe l'inquiétait.

— Qu'est-ce que t'as fait à ma guibolle ? questionna-t-il, anxieux. C'était quoi, cette seringue ?

Carare sourit avec pitié.

— Je te le dirai, Elias. Je te le dirai. Mais pour en revenir à nos affaires, avoue que tout t'accuse, non ?

— C'est pas moi ! jura le Roumain. C'est pas moi !

Il y eut un silence épais, soudain troublé par une plainte. La femme rousse n'était pas encore morte.

Sur un signe de Carare, un de ses flingueurs alla l'achever d'une balle dans la tête. Nullement troublé, Andréa reprit la conversation :

— Bon ! Puisque ce n'est pas toi qui as donné l'ordre d'incendier la boîte, c'est donc quelqu'un d'autre.

— Hein !

Carare écarta les bras, avenant.

— Ça tombe sous le sens, non ?

— Personne d'autre que moi donne des ordres à mes gars et...

— Tu es sûr ?

L'évidence frappa Marescu : son père !

Petre Marescu était la seule personne qui puisse donner des ordres à part lui. Mais jusqu'à présent, il ne l'avait jamais fait sans lui en parler. Et puis, un truc aussi grave... D'ailleurs, le vieux était d'accord pour cette association, lui.

— Tu vois ! fit Carare qui suivait parfaitement le dilemme du Roumain. Tu vois, il n'y a pas de doute.

— C'est pas moi !

— Prouve-le !

Sur un signe du Sicilien, Nino fouilla les poches de Marescu. Comme Carare s'y attendait, il trouva les clés des menottes de la fille et, les reliant chacune à l'extrémité de la lourde chaîne, il fixa le tout aux chevilles du Roumain. Hagard, celui-ci n'avait même plus la force de se débattre.

— Prouve-le, répéta Carare plus doucement. Pour ça, tu as un peu plus d'une heure. Disons, avec un peu de chance, peut-être deux heures. Mais ces cas-là sont rares.

Avec cette chaîne de forçat aux pieds, ça n'allait pas favoriser le mouvement. Chargé d'incompréhension, le regard d'Elias Marescu s'accrochait à celui de Carare. Insensible à l'affreux charnier qui les entourait, celui-ci approcha sa bouche de l'oreille de Marescu pour souffler, confidentiel :

— Si tu veux me prouver ta bonne foi, Elias, c'est facile.

— Facile ? coassa le Roumain complètement perdu.

— Facile, répéta Carare. Tu n'as qu'à faire ce que je vais te dire. Tout ce que je vais te dire. Sans rien oublier.

Puis Carare se mit à parler dans son oreille. Ce fut court et précis. Quand il se tut, Elias Marescu eut l'impression que son cœur allait exploser. Mais son cœur tint bon et, quand Carare et ses hommes gagnèrent la sortie de la grande salle de garde, il comprit que le cauchemar ne faisait que commencer.

— Souviens-toi ! lança Andréa Carare avant de disparaître. À peine deux heures !

Alors, tel un dément, Elias Marescu se précipita sur le couteau à gibier qui avait égorgé la fille, souleva son bas de pantalon, découvrit une enflure rougeâtre sur son mollet.

La piqûre de Carare.

Frénétiquement, il se mit à taillader la chair, faisant gicler le sang, se mutilant profondément. Laissant échapper un sanglot sec, il sauta de la table dans un affreux bruit de chaînes, s'affala par terre, se releva en gémissant et, tirant sur sa jambe comme un damné, il se traîna jusqu'à la sortie. Sur la terrasse, il découvrit le spectacle de ses *soldati* de garde égorgés, s'écroula derrière le volant de la BMW, cala deux fois avant de pouvoir démarrer.

Le temps passait vite ! Bien trop vite !

Tel un automate, se sentant de plus en plus mal, il couvrit les quatre-vingt-dix kilomètres de route en quarante minutes à peine, klaxonna furieusement pour se faire ouvrir le portail blindé du « Sanctuaire ». Médusés, les trois cerbères en armes de l'entrée et ceux qui patrouillaient le long des pelouses le regardèrent passer sans comprendre. Elias Marescu n'était jamais revenu d'une seule orgie

sans son armée de gâchettes. Comme un dément, il contourna l'immense bâtisse, fit un crochet autour de la piscine toujours éclairée, stoppa enfin la BMW dans un jaillissement de gravillons qui allèrent frapper les vitraux du grand salon. En sueur, sans répondre au salut des deux gorilles en faction devant le perron de la demeure et qui fixaient son équipement de forçat de regards incrédules, il grimpa les marches en trébuchant, pénétra dans le grand hall, passa par son bureau, prit un P.M. Skorpion chargé et équipé d'un réducteur de son dans une armoire, bourra sa ceinture de chargeurs, fouilla ses tiroirs, jura sourdement. Inutile de chercher à ouvrir les menottes. Trop long. Il s'empara d'un long coupe-papier en argent posé sur son sous-main. Gémissant de douleur et d'angoisse, il se hissa à l'étage, longea un couloir qui n'en finissait pas, ouvrit une porte à la volée, pénétra dans une pièce où trois hommes jouaient aux cartes en buvant de la bière de Transylvanie.

La Garde noire du *capo* de Bucarest.

Du moins, la permanence de nuit. À son entrée, les trois hommes levèrent la tête et l'un d'eux amorça un vague salut de la main. La Garde noire avait toujours méprisé le fils du boss. Puis ils avisèrent ses entraves et les mines se tendirent. Ne leur laissant aucune chance, Elias découvrit le Skorpion dissimulé dans son dos, ouvrit instantanément le feu. Criblés de .7,65 mm chemisées, les trois gorilles culbutèrent de leurs chaises, renversant bière et jetons, pissant le sang de partout. Juste avant de mourir, l'un d'eux eut le réflexe d'attraper le Stechkin accroché dans son holster d'épaule, mais une autre courte rafale lui fit éclater tout le haut du crâne. Les yeux hors de la tête, Elias Marescu quitta la pièce, referma derrière lui et, gagnant le bout du couloir en ahanant, il ouvrit une porte à deux battants, découvrant le décor rococo d'une vaste chambre à coucher. Dans le grand lit à colonnes hélicoïdales et sculptées de feuilles d'acanthé, sous la lumière orange d'une lampe en pâte de verre, un livre dans les mains et des lunettes sur son long nez busqué, un homme aux cheveux blancs et en robe de chambre lisait.

Petre Marescu.

Levant sur son fils un regard glacé, le vieux *capo* de Bucarest s'étonna de sa voix autoritaire :

— Elias ! Qu'est-ce que...

CHAPITRE XIX

Du sommet de la colline où il se trouvait, Mack Bolan avait une parfaite vue plongeante sur l'ensemble du fief des Marescu. Au sud, le tapis des lumières de Bucarest scintillait dans l'air encore tiède. Au nord-ouest, la forêt de Baneasa confondait sa masse avec le ciel noir. Les chaleurs des derniers Jours avaient fait monter des orages et on distinguait les lueurs indécises d'éclairs encore lointains. Un moment plus tôt, à l'aide de la jumelle passive, l'Exécuteur avait vu la BMW d'Elias Marescu s'engouffrer entre les battants du portail massif qui s'était immédiatement refermé. La BMW, seule.

Elle avait remonté la longue allée du parc à tombeau ouvert et l'instinct de guerrier de l'Exécuteur l'avait aussitôt alerté. Il se passait quelque chose. Plus tôt dans la soirée, le mouchard du téléphone des Marescu lui avait permis de surprendre un appel d'Andréa Carare. Il avait eu Petre Marescu, lui avait seulement demandé si son fils était là. Sans parler de l'incendie du *Bucur*, événement que le *capo* de Bucarest avait eu l'air de ne pas connaître encore. Sans méfiance, il lui avait parlé du « château » où Elias passait la soirée avec des amis. Puisque la guerre était finie... Bien sûr, l'Exécuteur avait tout de suite compris et une ombre de sourire avait étiré ses lèvres.

Les chacals allaient se bouffer entre eux.

Mais visiblement, Elias Marescu semblait s'être tiré d'affaire. Carare et ses hommes avaient-ils été éliminés ? Marescu avait-il lui aussi perdu tous ses effectifs ? Ignorant ce qui s'était passé au « château », l'Exécuteur en était à faire toutes sortes de supputations quand des coups de feu déchirèrent le silence.

Des coups de feu et des rafales !

— Écartez-vous ! Laissez-moi passer, bande de cons ! Je suis le *capo* ! Le nouveau *capo* de cette putain de ville ! Écartez-vous, ou je flingue dans le tas !

Elias Marescu en bavait de rage et de trouille. Dans sa main droite, le Skorpion encore chaud frémissait et, dans la droite, le mouchoir plein de sang, lui, refroidissait. Il avait été obligé d'abattre les deux gardes du perron pour passer et l'un d'eux avait eu le temps de rafaler. Heureusement sans conséquence. Tout ça à cause de ce con de gorille de la Garde noire qu'il n'avait que blessé la première fois et qui avait essayé de jouer au cow-boy. Résultat, des coups de flingue qui avaient rameuté la cavalerie. Et maintenant, tous les hommes du « Sanctuaire » se radinaient en pédalant comme des malades, croyant à une attaque ennemie.

— Écartez-vous, bordel !

Une poignée de flingueurs lui faisait face, près de la piscine, les armes braquées devant eux par automatisme. Ils n'y comprenaient rien et l'état du fils du boss, plus cette chaîne et ces menottes à ses chevilles, n'étaient pas faits pour clarifier la situation. Avec ses jambes traînantes et les souillures diverses de son complet, il y avait de quoi se poser des questions.

— Qu'est-ce qui se passe, patron ? questionna un des types en tendant le cou vers lui.

Patron ! On l'appelait patron ? Tout baignait.

— Il se passe que je dois...

Lui coupant soudain la parole, un des types qui s'étaient rués dans le « Sanctuaire » aux premiers coups de feu en ressortit comme un fou :

— Merde, c'est dégueulasse ! Merde, merde merde !

En passant devant Marescu, il eut un mouvement de recul instinctif, dardant sur lui un regard halluciné, puis, comme s'il venait de voir le diable, il courut jusqu'aux hommes, leur lança quelques mots, avant de se plier brusquement pour vomir en tremblant comme une feuille. Saisis, les autres marquèrent une hésitation, puis l'un d'eux finit par faire deux pas en avant pour lancer à Marescu :

— C'est vrai, ça ?

— Qu'est-ce qui est vrai, espèce de taré ? Allez plutôt chercher vos bagnoles. On va régler leur compte aux Ritals.

Indécis, l'autre l'observait dans la lumière de la grande demeure, visiblement ennuyé. Avec un regard incrédule vers le mouchoir que Marescu serrait dans son poing, il questionna encore, l'air de ne pas y croire :

— C'est vrai, ce que dit Sahanu ?

— Qu'est-ce que ça peut te foutre, connard ! hurla Elias Marescu, hors de lui. Barre-toi de là !

Dans son esprit chamboulé, les choses perdaient leur vraie place. Il ne comprenait pas pourquoi les hommes lui demandaient des explications. Il oubliait qu'avant tout, les *soldati* du « Sanctuaire » étaient d'abord les hommes de Petre Marescu.

— Cassez-vous ! cria-t-il encore. Laissez-moi passer. Je suis le patron. Le patron !

— Elias ! cria une voix dans son dos. Qu'est-ce que tu as fait ?

Sur le perron, la grande silhouette de Valentin Scopa venait d'apparaître. La face livide, il tentait sans grand succès de boutonner un pantalon qu'il venait visiblement d'enfiler à la hâte.

— Mais qu'est-ce que tu as fait, Elias ? répéta-t-il en secouant lentement la tête. Tu... tu es...

— Ta gueule ! hurla le fils Marescu. Qu'est-ce que vous avez tous après moi ?

— Qu'est-ce qui se passe, patron ?

Surgi d'une zone d'ombre comme un félin jailli de la forêt, une immense carcasse venait d'apparaître à son tour et Marescu se sentit soudain réconforté.

Dimitri ! Dimitri, son âme damnée ! Il était sauvé ! Avec son flegme habituel, ses larges épaules de débardeur, sa crinière filasse au bandeau noir, un Skorpion en main et sa fidélité malade au fond de ses gros yeux d'idiot, il allait le sortir de là.

— Dimitri ! cria-t-il. Écarte-moi tous ces cons et rapplique. On va buter Carare.

Mais l'immense Dimitri semblait humer l'air comme un chien d'arrêt, se posant visiblement des milliards de questions. Lui, c'étaient les menottes et la chaîne qui l'intriguaient. Un des flingueurs se précipita à sa rencontre, lui jetant quelques mots à voix basse. Dimitri fronça ses épais sourcils blonds, parut douter, leva les yeux sur Elias Marescu pour questionner, incrédule :

— C'est vrai, patron ?

Patron ! Dimitri aussi l'appelait toujours patron ! Tout allait bien. Mais il fallait reprendre les choses en mains. Faire preuve d'autorité. Avec ce con de Dimitri, c'était facile. Il lui avait toujours parlé comme à un chien de garde.

— Ta gueule, renvoya-t-il, mauvais. On a rencart avec cet enculé de Carare. Amène-toi.

— Fallait pas faire ça, patron ! Fallait pas !

— Qu'est-ce que tu me fais chier, imbécile ! Amène-toi, je te dis !

Mais l'immense Dimitri ne bougeait toujours pas. Lui, c'était Petre Marescu qui l'avait mis au service de son fils. Pour l'empêcher de faire des conneries trop graves. Pour le « canaliser », comme il disait, le vieux. Alors maintenant, il y avait un problème. Parce que justement, le fils, il n'avait jamais pu le blairer. Encore moins depuis cette gifle de l'autre jour, après l'assassinat à demi raté des *ceaucei* de la benne à ordures.

La voix du grand Scopa s'éleva :

— Tue-le, Dimitri !

Au pied du perron, Elias Marescu sursauta comme sous l'impact d'une balle.

— Tue-le, répéta le *consigliere*. Obéis, Dimitri !

Elias Marescu allait faire volte-face vers le *consigliere*, quand il vit Dimitri lever son arme. Fou de peur et de rage, il hurla :

— Espèce de taré !

Dans la foulée, il avait lui aussi relevé le canon de son Skorpion. Mais, derrière lui, Scopa avait plongé la main dans une des poches du vêtement pour en ressortir avec un flingue. Un P.A. M 52 tchèque, de calibre .7,62 mm qu'il braqua brutalement vers Elias Marescu,

enfonçant deux fois la détente. Cela fit deux détonations sèches et Scopa vit le fils du boss chanceler. Une sombre joie le galvanisa :

— Achève-le, Dimitri ! cria-t-il. Et vous autres aussi !

Peu familiarisé avec le tir, le *consigliere* avait tiré une fois trop à gauche et une fois trop bas. Blessé au bras qui tenait le mouchoir et à la cuisse droite, Elias Marescu faillit s'écrouler. Ce fut la panique qui le tint debout et qui lui permit de garder le poing serré sur son mouchoir. Qui lui fit aussi enfoncer la détente du Skorpion.

Il ne comprit rien de la suite.

Devant lui, les *soldati* se mirent à tomber comme des mouches. Sans y croire, il vit l'immense carcasse de Dimitri tressauter, puis il le vit se retourner et lâcher lui aussi une rafale au hasard. Puis Elias Marescu reçut un terrible choc dans la poitrine et il se sentit partir en arrière. Tandis qu'il s'écroulait au bord de la piscine, il entendit d'autres fusillades, des cris, des râles. Tout ça devenait fou. Le monde basculait, l'univers se diluait, le...

— Salut, Elias.

Dans les limbes où il flottait, Elias Marescu se sentait presque bien. En tout cas, il n'avait pas mal. La douleur ne revint qu'un instant plus tard. Exactement quand la voix lugubre qui l'avait salué répéta sur le même ton serein :

— Salut, Elias.

Il ouvrit les yeux, distingua une haute et athlétique silhouette noire, éclairée de bleu par les lampes immergées de la piscine. Il voulut se redresser pour s'échapper, avisa l'arsenal que portait le type sur sa combinaison noire, aperçut la chaîne et les menottes jetées au sol à ses pieds chaussés de Nike montantes.

— Comment... comment vous me les avez enlevées, ces merdes ?

Carare avait gardé les clés des menottes.

— Petit secret, sourit froidement l'inconnu.

Marescu ne chercha pas à comprendre. On l'avait libéré, tout allait bien. Puis il eut un étourdissement, se sentit de nouveau basculer. Il y eut un éclaboussement sonore, une impression de froid et de mouillé. Fouetté par ce contact, il rouvrit les yeux, se trouva tout bête.

Il était tombé dans la piscine.

Dans la fosse de plongée de feu ce petit con d'Andrei. Lui qui détestait la flotte ! Lui qui en avait même toujours eu un peu peur ! Il fallait qu'il...

— Eh ! Qu'est-ce vous faites !

Il venait de voir le grand balèze en noir ouvrir la trappe du caisson technique de la fosse de plongée et y manœuvrer quelque chose.

— Qu'est-ce que vous foutez, bordel ?

Elias essayait frénétiquement de remonter sur la margelle, mais son bras blessé l'en empêchait et ses poumons étaient en feu. Il avait

l'impression de respirer du plomb en fusion et un peu de sang fusait régulièrement de sa bouche. Mais il refusait l'évidence. Il allait y arriver.

L'homme en noir revenait. Au passage, il se baissa, attrapa par le col un des flingueurs abattus, le traîna au bord de la fosse, lui emprisonna les chevilles avec les entraves d'Elias et posa le pied sur sa nuque. On aurait dit un chasseur de fauves posant avec son trophée.

— Celui-là a de la chance, commenta l'inconnu.

Légèrement blessé et dans les vapes. Je ne le tuerai peut-être pas.

— Qu'est-ce que vous voulez ? s'énerva Marescu en toussant un peu de sang qui se dilua aussitôt dans l'eau. Comment vous êtes entré ?

— Simple, avoua le grand type. Un grappin, une corde et une pince pour les barbelés.

Lui aussi avait un Skorpion en main, mais le canon n'était même plus braqué sur le fils Marescu. Plus la peine. L'arme de ce dernier était maintenant au fond de la piscine.

— Qu'est-ce que vous racontez, merde ? hurla Marescu, paniqué. Qu'est-ce que...

— À mon tour, les questions, coupa l'inconnu. Tu sais combien il t'en reste, des gâchettes, à part celui-là ? Aucun. Tous morts. Ils se sont d'abord massacrés entre eux, puis j'ai descendu les autres. Dans la baraque, ça semble pareil. Rien que des cadavres. Sauf la gamine du *Bucur*. Intacte. Scopa ne la frappera plus.

L'homme en noir avait dit les derniers mots d'une voix lugubre. Il fit cliqueter le Skorpion et Marescu hoqueta, les nerfs à vif. Empêtré par ses vêtements, affaibli par ses blessures, tenant son mouchoir toujours obstinément roulé dans sa main, il buvait régulièrement la tasse. Chaque fois qu'il essayait de remonter sur le bord, ses forces le trahissaient et la douleur de sa poitrine manquait le faire s'évanouir. L'athlète au visage de granit n'avait même pas à lever le petit doigt. En revanche, le flingueur commençait à se réveiller. Marescu croisa son regard vitreux posé sur lui.

— Et ton père ? questionna l'homme en noir.

— Il... il est mort, lâcha le Roumain en commençant à claquer les dents.

— Ça, j'ai vu.

Un frisson glacé parcourut l'échine du fils Marescu. Le type en noir insista :

— Et ton *regime*, toute cette équipe qui t'a escorté sur ton lieu d'orgies ?

Marescu avait l'impression de regarder le diable. Cet étranger savait vraiment tout !

— Morts, gémit-il. Tous morts !

— Raconte.

Elias Marescu n'hésita qu'une seconde. Il fallait faire vite. Très vite.

— D'accord, dit-il d'une voix mourante. Mais après, faut me laisser aller là-bas.

— Là-bas ?

Alors, Elias Marescu raconta tout. L'incendie, les accusations de Carare, le cocktail Molotov, le carnage du « château de Dracula » et la piqûre dans sa jambe.

— Quelle piqûre ? s'intéressa l'étranger penché vers lui.

— Carare ! pleura Marescu. Il m'a foutu une saloperie de venin de serpent dans la guibolle ! Il a dit que c'est mortel en deux heures maxi ! Je vais crever ! Il faut que j'aille là-bas ! Carare m'attend dans sa BMW !

— Où ça ?

— À... une station-service Peco. À une dizaine de bornes d'ici... sur la route de Giurgiu. Juste avant le pont de l'Argesul.

— Je vois, fit l'inconnu. Pourquoi dois-tu rejoindre Carare ?

— Pour... pour l'antidote ! Il va me faire la piqûre d'antidote. Faut faire vite !

Une lueur de doute passa dans le regard minéral du grand type.

— L'antidote ? Pourquoi t'injecterait-il l'antidote de ce venin ? Que dois-tu lui donner en échange ?

Pour toute réponse, l'étranger n'eut droit qu'à un regard affolé de Marescu. Il était si faible qu'il buvait de plus en plus souvent la tasse. L'homme en noir se pencha soudain très bas sur l'eau, envoya sa main vers celle de Marescu qui serrait le mouchoir et, d'un geste preste, s'empara de ce dernier.

— Non !

Le hurlement de Marescu surprit l'homme par sa puissance désespérée. Il déplaça le mouchoir souillé, eut un bref froncement de sourcils et sa face se figea.

Dans le mouchoir, il y avait... deux yeux !

Deux globes oculaires, sectionnés au niveau du nerf optique. Deux yeux couleur de banquise, dont un portait une grosse tache noire. Une taie.

Un long silence s'établit, seulement troublé par les crachotements discrets du caisson technique de la piscine. Un silence insupportable que l'homme en noir rompit d'une voix polaire :

— Quand j'ai découvert le cadavre de ton père, je me suis demandé où ils étaient passés, ses yeux.

Le fils Marescu eut une espèce de sanglot sec, cracha du sang, but une autre tasse et supplia dans un gargouillement écœurant :

— Sortez-moi de là !

— Tu as fait ça à ton propre père, Elias ?

Cette fois, le Roumain laissa éclater trois sanglots en cascade. Sans répondre.

— C'est ça, le prix de l'antidote ? insista l'inconnu.

Hochement de tête de Marescu qui n'en pouvait plus de se débattre. Alors, l'homme en noir remballa les deux odieuses reliques dans le mouchoir, se pencha de nouveau au-dessus de l'eau bleue et remit le tout dans la main d'Elias Marescu en disant dans son italien teinté d'accent :

— Tiens, Elias. Je te les rends.

Puis il se redressa, soupira, et tenant en respect le flingueur qui refaisait surface, il lâcha comme pour lui-même :

— Tu es trop moche, Elias. Je te plains.

Comme soudain pris d'un regain d'énergie, le fils Marescu releva la tête, se remit à barboter frénétiquement, cracha du sang en hurlant :

— Va te faire foutre ! Ta pitié, colle-toi-la au derche ! D'abord... d'abord, qui tu es, toi, pour me faire la morale ?

— Ça, dit l'homme de sa voix à la fois grave et profonde, ça, Elias, c'était la bonne question. La seule, dont la réponse permet de tout comprendre.

— Hein !

Elias Marescu haletait misérablement. À bout de souffle, à bout de résistance, à bout de peur. Puis il comprit soudain la nature du bruit du compartiment technique de la fosse de plongée et son rythme cardiaque devint fou.

— Hé ! s'étrangla-t-il en se débattant comme un forcené. Hé ! Qu'est-ce que vous avez fait ?

La fosse de plongée se vidait ! L'inconnu avait actionné le système de vidange de la piscine !

— Eh ! Pourquoi vous avez...

— Je m'appelle Bolan.

D'abord, dans le silence brutal qui succéda, Elias Marescu ne perçut plus que le sinistre et imbécile « glouglou » de la pompe de vidange de la fosse. Puis, lentement, comme remontant peu à peu du fin fond de sa mémoire, le nom que le type venait de prononcer vint s'imposer.

Bolan ! Mack Bolan le Fumier ! Ici, en Roumanie !

— Non ! Non, souffla-t-il en secouant la tête. Non ! C'est pas possible !

Bolan ne répondit pas. Il continuait seulement à regarder sa proie qui, lentement, mais inexorablement, était en train de descendre avec le niveau de l'eau. Une proie liquéfiée de trouille et qui, dans un petit instant, n'aurait plus les bras assez longs pour atteindre le rebord de la fosse de plongée.

Une proie qui commençait à agoniser.

— Hé ! lança encore le fils Marescu. Non ! Partez pas ! Me laissez pas, merde. Fumier ! Me laissez pas !

Mais ses cris n'étaient déjà plus que des chuintements affreux. Son poumon perforé jouait les soufflets de forge. Il appela longtemps. Des cris mouillés qui alternaient sa peur et sa rage. Et alors que Mack Bolan et le flingueur groggy avaient disparu depuis un long moment et que les grondements de l'orage commençaient à planer au-dessus du « Sanctuaire », il se mit à haïr très fort ce père qu'il avait toujours détesté et il lâcha le mouchoir devenu inutile.

CHAPITRE XX

— Il va pas venir, patron.

Le ton de Nino disait clairement sa déception. Sur le siège arrière de la BMW, Andréa Carare esquisse un sourire tranquille en rectifiant le nœud de sa cravate.

— Il viendra, dit-il. Il ne va pas tarder.

Un éclair zébra la nuit, aussitôt suivi d'un roulement de tonnerre. La pluie s'était mise à tomber, noyant le décor dans un halo sinistre.

— Il ne va même pas tarder du tout.

Une heure quarante s'était écoulée depuis le carnage du « château » des orgies, et pas la moindre impatience ne transpirait des propos du gendre de Flavio Cerrone. Il était sûr de son coup. Sous ses airs de matamore, Elias Marescu était un lâche. Il ferait ce que Carare lui avait ordonné. Tout ce qu'il avait ordonné.

À moins qu'il ne soit tué avant.

À plus de trois heures du matin, il n'y avait pas beaucoup de passage sur la route, sauf quelques camions fumants se dirigeant vers la frontière bulgare toute proche. De pays ruiné à pays indigent, les échanges étaient maigres.

— Le voilà !

Près du chauffeur, Nino jubilait. Dans le virage, en même temps qu'un nouvel éclair jetait son coup de flash sur l'asphalte luisant, les feux d'une voiture venaient d'apparaître. À cent mètres de la station-service. Une Mercedes. Carare reconnaissait la forme caractéristique des phares. Une douce excitation le gagna et il songea à la petite plaisanterie qu'il avait faite à cet imbécile d'Elias Marescu.

Du venin de serpent !

Comme si sa passion avait été de collectionner les venins de serpents ! Bien sûr, il lui avait bien fait une piqûre, à Marescu. Il lui avait même injecté quelque chose qui brûlait féroce. Un truc qu'il n'avait pas eu de mal à obtenir, puisqu'il ne s'agissait que d'urine.

La pisse de Nino !

Quand on connaissait le penchant du colosse pour la consommation du piment...

Ce qu'il avait voulu, c'était faire crever de trouille ce petit con. L'obliger à venir ici se faire tuer. Par lui, Andréa Carare en personne.

— Galaxie à Étoile Filante, envoya-t-il dans le talkie-walkie de bord. Attention, visiteur en vue.

La Lada des quatre flingueurs de couverture était stationnée derrière le bâtiment de la station-service. Pour le cas où. Mais la Mercedes était bien seule, avec seulement un homme au volant.

Quand elle vint s'arrêter sur le terre-plein de la station, Carare commanda au balèze :

— Va voir, Nino.

L'intéressé enfourna un énième piment dans sa grande bouche. Puis il quitta tranquillement la BMW, le canon scié du SPAS Franchi braqué devant lui. Sans hâter le pas, sans se soucier de la pluie qui redoublait.

Carare le vit se pencher à la portière de la Mercedes, parlementer un instant, avant d'aller soulever le capot de la malle arrière pour vérifier que personne ne s'y planquait. Lorsqu'il revint à la BMW, ce fut pour annoncer :

— C'est pas Marescu, patron.

Carare fronça les sourcils.

— Comment ça, pas Marescu !

— C'est un *soldato* à lui. Il dit qu'Elias est canné, mais il a ce que vous avez demandé. Dans un mouchoir, grimaça le colosse. Pas beau à voir.

— Canné ? s'étonna Carare.

À sa connaissance, même très pimentée, une injection d'urine n'avait rien de mortel, du moins, pas aussi vite.

— Il dit que...

À cet instant, un semi-remorque T.I.R. arrivait sur la route en faisant un boucan d'enfer, couvrant la voix de Nino. Et comme pour faire bonne mesure, un furieux craquement de tonnerre fit trembler la nuit comme un coup de canon. Sur le toit de la BMW, la pluie cognait dru.

— Ça va ! cria le mafioso pour couvrir le vacarme. Dis à ce con de radiner ici.

— C'est qu'il est blessé, patron. Ils se sont tous flingués entre eux. Dans la bagarre, il a encaissé un pruneau dans la cuisse.

Carare sourcilla de nouveau. Quelque chose ne collait pas. Pour recevoir l'antidote promise, Marescu était obligé de venir, mais son flingueur n'avait aucune raison de le faire, lui. Comme pour répondre à ses interrogations et ignorant le grondement du camion, le gorille ajouta en hurlant :

— Le mec, il est venu vous demander de le prendre avec nous, patron. Il dit aussi que...

— Laisse, coupa le Sicilien, découragé par le déchaînement des éléments.

Mais il n'avait pas envie de se mouiller. Désignant la Mercedes à son chauffeur, il commanda, d'humeur soudain morose :

— Avance la BM près de sa tire.

Il était déçu de ne pas avoir tué Elias Marescu lui-même. Très déçu.

Le camion arrivait, crachant ses décibels dans un grondement

d'enfer et, comme pour ajouter au chaos sonore, l'orage qui s'était rapproché se mit à cogner fort. Cinglant furieusement la combinaison noire de l'Exécuteur, la pluie s'abattait sur lui en véritables cataractes. Mais Mack Bolan s'en moquait. Cette nuit, il allait achever son blitz roumain. Plus tôt que prévu, et le plus simplement du monde.

En éliminant les Cerrone.

Un moment plus tôt, ayant abandonné la Skoda quelques kilomètres plus au nord, le long de l'Argesul, traînant la lourde chaîne héritée du fils Marescu fixée à ses chevilles, Fabian, le flingueur de feu Marescu, avait rejoint l'Exécuteur à bord de la Mercedes qui le suivait. Ce dernier avait alors enfermé dans la malle arrière un pain de « pâte à tarte », avec un crayon-auto détonateur fiché dedans. Une mise à feu retard, réglée sur vingt minutes. Puis ayant rejoint un Fabian vert de trouille dans l'habitacle, il avait fixé une des menottes au siège du conducteur.

— Tu te fais la belle, avait-il commenté, et on te ramasse à l'épuisette.

Le porte-flingue comprenait l'italien et il avait hoché la tête. Cela faisait partie du deal. Ils avaient encore parcouru cinq kilomètres ensemble, avant que Bolan ne saute du véhicule avec son arsenal, pour couvrir le reste du chemin à pied. Un petit raccourci à travers champs. Dix minutes à peine. Résultat, Fabian ayant achevé le parcours à une allure de sénateur, ils étaient pratiquement arrivés ensemble à la station Peco.

Maintenant, l'Exécuteur était à pied d'œuvre.

Il avait vu le manège de ceux de la BMW, puis cette dernière avait rejoint la Mercedes et le camion arrivait à la hauteur de la station. L'instant idéal.

Frapper vite et fort. David contre Goliath.

Jaillissant de la nuit tel un diable exterminateur, il arriva sur la Lada au moment précis où le camion passait et où un éclair blême zébrait la nuit juste au-dessus d'eux. Le craquement dantesque de la foudre secoua l'air, l'Exécuteur se redressa contre la Lada et son index enfonça la détente du Skorpion.

Une longue rafale.

Vingt des trente-deux cartouches de .7,65 mm du chargeur traversèrent le réducteur de son à la vitesse initiale de 293 mètres-seconde, faisant éclater les glaces de la Lada, truffant ses occupants d'ogives brûlantes, les surprenant dans leur apathie et les rayant instantanément du monde des vivants. Il y eut du sang partout, des esquilles d'os et des lambeaux de chairs s'écrasèrent sur le pare-brise resté miraculeusement intact, et les corps s'affalèrent dans des poses grotesques. Saisis par la mort au moment où ils s'y attendaient le moins, les *soldati* d'Andréa Carare n'eurent même pas le temps d'avoir

peur. Encore moins celui de recommander leurs âmes crasseuses à Dieu.

Déjà, l'Exécuteur s'était fondu dans la nuit.

— Mama mia !

Fasciné, Andréa Carare ne pouvait détacher son regard des deux immondes débris lovés au creux du mouchoir. Deux globes oculaires qu'on ne pouvait confondre avec d'autres. Si clairs qu'ils en paraissaient phosphorescents dans la lumière du plafonnier, et dont l'un comportait une grosse tache noire sur le côté de l'iris.

Les yeux de Petre Marescu.

— Mama mia ! répéta-t-il, à la fois excité et horrifié.

Elias Marescu avait vraiment vécu comme une ordure. Et lui, Andréa Carare, s'était finalement montré aussi pourri que lui, sinon plus, en exigeant l'échange de ce trophée contre l'antidote imaginaire d'un faux venin.

Le Sicilien pouvait être fier de lui. Il venait de se prouver que par le simple jeu de la terreur et de la cruauté, il pouvait engendrer l'horreur absolue. C'était formidable, car, il le savait, dans le monde qu'il s'était choisi comme terrain de jeu, au sein de cette *Cosa Nostra* porteuse de tant de sombres légendes, le mal était l'arme absolue.

Il était le plus fort.

Et pour bien se le prouver, il sourit au minable flingueur qui venait de lui apporter la preuve de son triomphe et, hochant la tête d'un air satisfait, il ordonna à l'adresse du gros Nino :

— Tue-le.

Le balèze ricana, avala la bouillie de piment qu'il achevait de mastiquer et, levant posément le canon scié de son SPAS Franchi vers la face crayeuse du Roumain incrédule, il grogna :

— Si, patron.

Ce furent les dernières paroles de sa vie de tueur. Dans la demi-seconde qui suivit, il y eut une sourde déflagration suivie d'un bref sifflement et, comme soufflé de l'intérieur, son gros crâne explosa dans un jaillissement pourpre.

Halluciné, le flingueur de la Mercedes, le chauffeur de la BMW et Andréa Carare avaient assisté en même temps à une scène incroyable. Les glaces des voitures étaient pleines de sang et le corps du costaud s'était figé sur place, comme attendant bêtement qu'on lui rende cette tête qui s'était volatilisée. Dans ses mains, le SPAS avait à peine frémi, mais l'index n'avait pas eu le temps d'enfoncer la détente et personne ne comprit ce qui s'était passé. Puis, émergeant de l'ombre comme une apparition maléfique, serrant contre elle une sorte de grosse mitrailleuse, une haute et puissante silhouette apparut, marchant tranquillement vers le théâtre du drame.

— *Buon giorno*, Andréa.

Comme la redoutable silhouette, la voix semblait porter la mort. Tétanisé, Andréa Carare voyait le diable noir marcher sur lui, avec, en surimpression et à jamais gravée dans ses rétines, la vision d'horreur de l'explosion de la tête de Nino. Sur le siège avant, choqué et les mains collées à son volant, le chauffeur de la BMW avait les yeux qui lui sortaient de la tête. Fou de peur. Quant à celui de la Mercedes, il avait l'air si tendu qu'on s'attendait à le voir s'évanouir.

— D'où il sort, celui-là ?

La question s'était extraite des lèvres de Carare avec difficulté. Quelque chose en lui s'était déréglé. La tête bourdonnante, il continuait à fixer l'inconnu comme s'il voyait le démon.

— Mon nom est Mack Bolan.

De saisissement, le Sicilien en resta la bouche ouverte. Le menton pendant et les yeux arrondis, il avait l'air d'être foudroyé sur place. Puis, lentement, sa bouche se remit en mouvement et il bêla :

— Mack... Bolan ?

— Pour te servir, répliqua l'Exécuteur. Tu vois, dit-il en montrant l'AGS-17 coincé sous son bras, ton truc, c'était moi qui l'avais.

Andréa Carare n'y comprenait strictement rien. Sous son crâne, sa cervelle d'habitude si agile faisait maintenant de la colle.

— J'ai seulement un peu bricolé quelques-unes des grenades d'exercice qui étaient dans la caisse.

Juste une tête d'ogive explosive, préalablement vidée de sa charge et remplie de « pâte à tarte ». À l'impact, le détonateur faisait le reste. Un malheur.

L'AGS-17 dans les mains... de l'Exécuteur !

Carare devenait fou. Une nausée sournoise lui tordit l'estomac et un début de spasme le secoua. L'Exécuteur ordonna :

— Descends.

Il n'avait pas envie que l'autre vomisse dans la BMW. Il allait avoir besoin du véhicule pour se présenter au fief des Cerrone. Envoyant la clé des menottes au flingueur de la Mercedes, il commanda, ironique :

— Installe ton nouveau boss à ta place.

L'autre ne se fit pas prier. Le contenu du coffre arrière lui donnait des boutons. Complètement groggy, Carare se laissa faire sans même protester. Ce ne fut qu'en entendant la portière de la Mercedes claquer sur lui qu'il grinça à l'adresse de Fabian :

— Toi, je te retrouverai.

Pour la première fois, le porte-flingue roumain eut un petit sourire blême. Sans répondre, il interrogea Bolan du regard et celui-ci lâcha sèchement :

— Tu as respecté le deal, casse-toi.

Il n'allait pas en plus faire le taxi. Le Roumain n'en demandait pas tant. Dix secondes plus tard, il avait disparu dans la nuit. De son côté,

Carare réalisait que Bolan ne l'avait pas tué non plus et sa morgue revint au galop.

— On se retrouvera aussi, Fumier ! cria-t-il, lèvres serrées par la rage.

L'Exécuteur grimpa à l'arrière de la BMW, tapota l'épaule du chauffeur, tourna la tête vers Carare, lui adressa une esquisse de sourire avant de renvoyer :

— Sûr.

La voix sépulcrale résonnait encore aux oreilles du Sicilien, quand la BMW disparut dans la nuit. Aussitôt, son esprit se remit à fonctionner. Il allait trouver dans la Mercedes de quoi se libérer des menottes. Il ouvrit la boîte à gants, fouilla dans un amas de cartes routières, finit par trouver un vieux trombone, se dit que ce Bolan était con. Même fermées, les stations-service avaient le téléphone. Et une station fermée, ça s'ouvrait. Comme les menottes.

Il allait pouvoir alerter le vieux Cerrone.

Il allait...

Dans l'explosion dantesque qui volatilisa la Mercedes, son corps fut instantanément transformé en chaleur et en lumière et, dans le dixième de seconde qui suivit, la station-service sauta à son tour, son stock de carburants l'expédiant vers le ciel d'orage comme un formidable soleil fou.

Andréa Carare retrouverait peut-être Mack Bolan... mais ce serait en enfer.

CHAPITRE XXI

Flavio Cerrone ne donnait pas. D'une part, il avait toujours eu horreur de l'orage, d'autre part, l'absence prolongée d'Andréa l'agaçait. Il était décidément trop ambitieux, ce gendre qu'il n'aimait guère. Trop pressé aussi. Il était encore vivant, Flavio Cerrone ! Donc, encore le chef de la famille. Même si, à terme, le territoire conquis de Bucarest reviendrait de droit à son gendre, le vieux *capo* ne supportait pas cette hâte à vouloir gouverner. D'autant, il le savait, qu'Andréa n'avait épousé son laideron de dernière fille que par intérêt.

Drapé dans une antique robe de chambre en soie rapportée autrefois de Hong Kong – à l'occasion d'un colloque mafieux avec les *Triades* –, le cheveu gris épais taillé en brosse, on aurait dit un vieux militaire à la retraite. Depuis la mort de sa femme, depuis le départ aux USA de ses deux filles aînées, il se sentait de plus en plus fatigué. Mais il y avait encore Marina, et il fallait tenir bon.

Vivre.

Il alluma son énième Corona de la nuit, résistant à l'envie de se servir un cognac. Il avait toujours une bouteille de Hennessy dans sa chambre. Ça aidait à estomper les douleurs. S'appuyant sur la grosse canne prise jadis sur le cadavre d'un de ses adversaires, il claudiqua jusqu'à la haute fenêtre de sa chambre. Ah, il ne possédait pas un aussi beau parc ni un aussi beau manoir que celui des Marescu, mais cela viendrait. Un éclair zébra le ciel, éclairant fugitivement les pelouses et le bassin aux nénuphars. Par temps d'orage, sa jambe le faisait souffrir. Cette vieille blessure par balle à la cuisse l'empêchait d'oublier jamais son passé mouvementé.

Mais le temps passait. Les années se succédaient, avec leur cohortes de réformes et les renversements de tendances. À son époque, Flavio Cerrone n'aurait certainement pas dirigé les affaires comme elles l'étaient aujourd'hui. Selon lui, les attentats sur les populations et les assassinats de magistrats ne servaient qu'à desservir la *Cosa Nostra*. Il n'y avait pas pire que les massacres de juges comme Giovanni Falcone et Paolo Borsellino pour retourner une opinion publique dans le mauvais sens. C'était son avis et il ne s'était pas privé de le faire connaître à la *Commissione Siciliana*, la *Coupola*, quelques jours auparavant, lors d'une réunion très importante à Païenne. Mais des jeunes loups semblables à Andréa Carare lui avaient ri au nez et le vote avait été en leur faveur : ce serait pour le samedi 15 août.

C'est-à-dire pour aujourd'hui. Même pas un mois après l'assassinat du juge Borsellino.

Ces jeunes loups étaient des gens dangereux. Pour leurs ennemis,

pour les innocents qui se trouvaient sur le lieu des attentats, mais également pour eux-mêmes. Car, Flavio Cerrone en était convaincu, la politique de la terre brûlée finirait par se retourner contre ses auteurs.

Or, ce que la *Coupola* avait voté l'autre jour était plus grave encore que les attentats contre Falcone et Borsellino.

Flavio Cerrone en était là de ses sombres pensées quand, soudain, deux phares trouèrent la nuit, venant de l'est. Une voiture remontait la petite route qui conduisait au manoir.

— Doucement, ordonna Mack Bolan. À la moindre connerie, tu écopes le premier.

Derrière son volant, le chauffeur de la BMW hocha nerveusement la tête. Par lui, l'Exécuteur avait appris ce qui restait des effectifs armés de la famille Cerrone, après les massacres de ces derniers jours. En réalité, si le Sicilien n'avait pas menti, on était loin du chiffre annoncé par Virgil Bastianu. Le vendeur d'enfants avait de l'imagination. À en croire le chauffeur de Carare, le fief des Cerrone n'avait jamais compté beaucoup plus d'une trentaine de *soldati* et, selon lui, il n'en restait qu'une petite vingtaine. Ce qui n'était déjà pas rien, et qui semblait logique, compte tenu du nombre d'hommes qu'avait compté la famille Marescu. Par expérience, l'Exécuteur savait combien, dans la mafia comme ailleurs, les rapports de force régissant le monde, les rivaux s'attachent à équilibrer leurs forces. Un relatif garant de paix.

— On arrive, prévint le chauffeur d'une voix blanche.

À l'entrée, il y avait deux cerbères. Fayots, ils s'arrangeaient toujours pour montrer leurs tronches à la glace arrière, histoire de se faire valoir. L'Exécuteur le savait. Dans son poing, *The Snake* et son réducteur de son ; à sa hanche, un Stechkin A.P.S. de calibre .9 mm à chargeur de 20 coups ; en holster d'épaule, le superbe revolver Korth 357 Magnum, au canon de quatre pouces, récupéré sur feu Massimo. Ça ne valait pas le légendaire AutoMag, mais ce n'était pas rien. En sautoir, le Skorpion, également à réducteur de son et équipé de deux chargeurs scotchés tête-bêche et près de lui, le dévastateur AGS-17, chargé en mixte-alterné, moitié ogives explosives, moitié grenades à fléchettes, avec, en réserve, un plein sac de « camemberts ».

— Attention ! lança le chauffeur, décidément coopératif.

La BMW venait de stopper devant le grand portail à deux battants du fief des Cerrone et ses phares faisaient briller la laque vert sombre du métal. Le chauffeur donna deux coups d'avertisseur, déclenchant aussitôt l'ouverture d'un judas dans le panneau de droite. Deux yeux noirs observèrent la voiture un instant, puis les battants s'ouvrirent et Bolan ordonna :

— Avance, et stoppe un peu après l'entrée.

Histoire de laisser le temps au portail de se refermer avant le grand

cirque.

— Dès que je suis dehors, tu vas où tu veux. Mais planque-toi. Je ne ferai pas de quartier.

Le chauffeur accéléra et la BMW passa l'entrée. L'Exécuteur vit deux silhouettes devant une petite maison de gardiens, aperçut une face brutale qui se penchait vers sa glace de portière. La BMW avança de quelques mètres, stoppa brusquement et Bolan jaillit à l'extérieur. *The Snake* dans le poing droit, l'AGS sous le bras gauche et le sac de chargeurs à l'épaule. Ce fut *The Snake* qui toussa.

Deux fois. Discrètement.

À cinq ou six mètres, le portail se refermait et les deux cerbères sursautèrent presque en même temps. Le premier avait pris la .4,7 mm en plein front, le deuxième dans l'œil gauche. Tous deux tués sur le coup, s'écroulèrent avec un ensemble parfait. Pendant ce temps, la BMW avait redémarré et fonçait dans le parc.

Maintenant, tout devait aller très vite.

Pour ça, le plan de l'Exécuteur était d'une grande simplicité. Prendre position en secteur favorable et ouvrir le feu. Et pas n'importe lequel. Celui de l'AGS. Une arme plutôt lourde, qu'il avait hâte de reposer à terre. Lunette passive sur les yeux, il allait atteindre le bosquet qui se trouvait sur la partie la plus haute du terrain, quand trois ombres se dressèrent soudain devant lui. Deux, armées de fusils à lunettes, l'autre d'une kalach AK 74. D'instinct, un des types aux fusils s'était retourné et faisait face à Bolan. Ce dernier n'hésita pas. Le Skorpion lâcha une courte rafale étouffée et les trois types tressautèrent sous les frelons meurtriers. Fauché net au niveau du cœur, le premier bascula en arrière en émettant un curieux cri de chouette, le deuxième fut cueilli à la base du cou et sa carotide éclatée ne lui laissa aucune chance. Dans un jaillissement de sang, il fit deux pas en arrière, tituba, voulut redresser le canon de son fusil, fut involontairement bousculé par le troisième *soldato* qui venait d'écoper de trois ogives en pleine tête. Mais dans le mouvement, son index avait enfoncé la détente de l'AK 74 et une giclée de .5,45 mm s'égaya dans les frondaisons.

En claquant sinistrement.

Un boucan qui résonna longuement dans la nuit et qui sembla figer le temps. Mais cette impression ne dura pas. Le guerrier solitaire avait à peine atteint son objectif que des cris fusaient de partout. Aussitôt, tandis que l'Exécuteur installait l'AGS sur son trépied, des torches se mirent à balayer le parc, et des silhouettes jaillirent tous azimuts.

Alors, l'arme entra en action.

La première ogive du chargeur était une grenade à fléchettes. En explosant à deux cents mètres de là, elle envoya un paquet de pointes à ailettes dans tous les sens, ravageant le premier rang de *soldati*,

taillant dans les chairs, faisant gicler le sang et expédiant au tapis une demi-douzaine de types enfouraillés jusqu'aux dents. Le groupe qui venait derrière fut arrêté sur place et certains tentèrent de rebrousser chemin. L'un d'eux envoya même tout un chargeur dans la nuit, ne sachant de quel côté tirer. Résultat : trois flingueurs qui débouchaient sur son flanc gauche furent balayés.

Mais un essaim de projectiles vint hacher des feuillages, tout près de Bolan et l'un d'eux ricocha, labourant la combinaison noire à hauteur de son flanc. Grimaçant sous la morsure du métal, l'Exécuteur se plaqua au sol. Le hasard ne faisait de cadeau à personne. Alors, l'Exécuteur lâcha trois grenades coup sur coup.

Ce fut un déluge. De feu, de sang, de mort.

De sa fenêtre, Flavio Cerrone avait vu arriver la BMW d'Andréa dans l'allée du parc et il avait été surpris par sa vitesse. Puis il s'était désintéressé de la chose et il s'apprêtait à aller se recoucher, quand la première rafale l'alerta. Incrédule, il retourna à la fenêtre, distingua des ombres qui couraient dans le parc, aperçut les éclairs des premiers coups de feu et ne put s'empêcher de marquer un mouvement de recul, quand les premières explosions se produisirent.

Dans la lumière des torches et des lampadaires du parc qui venaient de s'allumer, il vit des corps tomber, des débris voler partout et des éclats se mirent à frapper la façade du manoir.

Cette fois, il recula.

Bien lui en prit. Une grêle d'impacts vint faire éclater les vitres de la fenêtre. Mais il ne s'était pas mis à l'abri assez vite et un choc le fit tituber, l'envoyant contre le mur et lui faisant échapper sa canne. Puis il y eut un déluge dans la chambre et des traits brillants déchirèrent la pénombre, ravageant tout sur leur passage. Les tableaux volèrent en éclats, les rideaux furent lacérés et le grand lustre en cristal de bohème explosa littéralement dans un soleil d'éclats endiamantés. Au même instant, Flavio Cerrone eut l'impression de recevoir un formidable coup dans l'abdomen et il plongea dans un gouffre noir.

— *Buana note*, Flavio.

La vision de Flavio Cerrone avait du mal à s'éclaircir. Il était sur le plancher, il venait tout juste d'émerger de l'inconscience et son cerveau ne faisait plus son travail. Un instant, le vieux *capo* sicilien se dit qu'il allait replonger, que c'était sa dernière vision du monde, et qu'il allait mourir. Mais ce qu'il vit le réveilla brutalement !

Dans le halo d'une lampe de chevet miraculeusement épargnée, le type était là, adossé au mur criblé d'éclats. Un type au visage granitique, revêtu d'une combinaison noire pleine de poussière.

— J'espérais que tu serais mort, Flavio, lâcha le grand type avec une expression soudain lasse. Ça m'aurait évité d'avoir à t'exécuter.

D'abord, les mots mirent du temps à se frayer un passage jusqu'au

cerveau de Cerrone, puis il en comprit le sens et quelque chose se noua douloureusement en lui.

La peur.

Un sentiment qu'il avait oublié depuis longtemps et qui le frappa comme un coup de poing. Puis le calme revint en lui et il comprit que cette douleur à l'abdomen n'était pas entièrement due à la peur. Il se souvenait du choc un peu plus tôt. Il était blessé. Portant la main sous sa ceinture, il la retira souillée de sang et de choses écoeurantes. Il se sentit soudain très fatigué. Face à lui, le grand type en noir l'observait et le Sicilien se décida à questionner :

— Qui êtes-vous ?

— Mack Bolan.

D'abord, le vieux *capo* crut ne pas avoir bien entendu, puis, d'un coup, l'évidence le frappa dans toute son horreur. Il comprit tout. La guerre brusquement déclenchée entre les deux familles, les événements des derniers jours et tout ce bordel que personne ne comprenait vraiment.

Tout ça, c'était Bolan ! Bolan le Fumier !

Et Bolan était devant lui. Avec ce minuscule petit flingue qu'il pointait sur lui sans en avoir l'air.

Bolan l'Exécuteur !

— Tu les as tous tués, hein...

Ce n'était même pas une question. Face à lui, Bolan acquiesça :

— Tous.

— Et... Andréa ?

— Lui aussi.

Flavio Cerrone sembla se tasser sur lui-même et ses petits yeux noirs entourés de rides donnèrent l'impression de se perdre très loin.

— Pauvre Marina ! Elle l'aimait.

Sa dernière fille était certes laide et bête, mais elle était sa fille. Maintenant, elle n'avait plus que lui... et lui aussi allait mourir. Un petit chagrin amer vint lui comprimer la gorge et il resta silencieux un long moment, avant de demander à Bolan, toujours immobile :

— Tu vas me tuer, n'est-ce pas ?

L'Exécuteur hocha la tête.

— Je te l'ai dit. Je suis là pour ça.

Nouveau long silence de Flavio Cerrone. L'Exécuteur pouvait bien économiser ses munitions. Ce qui se passait en ce moment dans ses intestins n'avait rien à voir avec une cure de rajeunissement. Il allait mourir de toute façon et dans d'atroces souffrances. Il connaissait ce type de blessure. Le silence se prolongea encore, puis, alors que derrière la fenêtre aux vitres brisées l'aube commençait à colorer le ciel de lueurs orangées, Flavio Cerrone lâcha d'une voix faiblissante :

— Je vais te faire un cadeau, Bolan.

Devant lui, le grand type en noir tiqua légèrement.

— Un cadeau ?

— Un cadeau qu'il faut exploiter très vite. Dans quelques heures, il sera trop tard.

Et comme Mack Bolan montrait son incompréhension, il précisa :

— Contre une faveur.

— Dis toujours, renvoya l'Exécuteur, intrigué.

— Là, fit Cerrone en désignant sa table de chevet. Dans le tiroir. Un album de photos. Ma femme, mes filles.

L'Exécuteur alla ouvrir le tiroir, apporta l'album au mafioso blessé. Celui-ci s'en empara, commença à le feuilleter lentement, puis, s'arrêtant de temps à autre pour mieux observer un détail, il commença à parler.

Quand il eut terminé, Mack Bolan questionna d'une voix blanche :

— Aujourd'hui ?

Cerrone leva des yeux las sur l'Exécuteur :

— Aujourd'hui. Juré. Sur la mémoire de ma femme.

Puis, après un râle de souffrance, il lâcha, écœuré :

— Ils sont fous. Ils ne respectent plus rien.

L'Exécuteur fouilla son regard, vit qu'il ne mentait pas. Alors, s'emparant du téléphone posé sur le chevet, il alla le porter au mafioso en ordonnant :

— Demande l'international.

Cerrone obéit, et Bolan s'empara du combiné. Fermant les yeux, Cerrone laissa fuser un soupir en demandant comme une supplication :

— Maintenant.

Alors, l'Exécuteur s'approcha, posa le réducteur de son du *Snake* sur son front et, après une brève hésitation, il appuya sur la détente.

Le corps de Flavio Cerrone bascula en arrière, se laissant aller contre le mur. Le blitz roumain de l'Exécuteur s'achevait ici.

Tandis que les premières lueurs de l'aube embrasaient le ciel du côté de l'orient, une voix résonna dans le combiné et, en anglais, il demanda un numéro aux USA, le numéro d'Hal Brognola.

Il y eut des tas de parasites sur la ligne, une sonnerie résonna, lointaine, irréaliste. Puis une voix. Celle du numéro Deux du Justice Department :

— « Merci d'avoir appelé, laissez votre message. »

Un répondeur !

— *Shit* ! jura l'Exécuteur.

Il laissa quand même son message, raccrocha, redemanda l'opératrice, dut attendre une éternité avant d'obtenir enfin le numéro privé du bureau du fédéral. Mais aux States, on était en pleine nuit du quatorze au quinze août et personne ne répondit. Les nerfs à fleur de peau, il rappela l'opératrice, dut ronger son frein cinq bonnes minutes

avant de l'avoir et un quart d'heure avant d'obtenir le numéro de Jack Grimaldi. En vain. Un samedi soir, le pilote était de sortie. Bolan le savait, Herman Schwarz était en déplacement professionnel. Fou de rage, il se torturait l'esprit. C'était trop grave. Trop bête ! Il devait joindre quelqu'un de sûr. Un instant, il songea aux Rats de Philadelphie, y renonça. Relais trop compliqués. Il pensa à l'antenne FBI de Los Angeles et celle de Miami où Brognola était connu, mais, là aussi, les relais étaient compliqués. Se torturant l'esprit, il chercha un long moment, avant de se résigner à la démarche la plus insolite de sa vie.

Appeler la police italienne.

Il passa dans un bureau, trouva ce que d'évidence un Sicilien à l'étranger pouvait posséder : un annuaire de la Sicile. Fébrile, il chercha le numéro du *Ministero del Interno*, dut de nouveau passer par les affres de l'attente, obtint l'opératrice, demanda son numéro, attendit encore, perçut une sonnerie, eut un gardien de nuit qui lui recommanda de rappeler... lundi matin. Fou de rage glacée, Bolan raccrocha. Il chercha, chercha encore, se résigna à appeler le premier poste de *carabinieri* trouvé dans l'annuaire. Nouvel appel, nouvelle voix et Bolan expliqua. Il y eut un silence au bout du fil, puis la même voix, mauvaise, dans un italien rocailleux :

— Votre nom, votre adresse et votre numéro de téléphone ?

Bolan fit valoir qu'il souhaitait l'anonymat et à l'autre bout de la ligne, le flic ricana :

— Ouais ! Cette nuit, c'était plutôt calme. Des coups de fil anonymes, on n'en a reçu que vingt-quatre ! Pratiquement tous à propos d'attentats, soit terroristes, soit mafieux. Alors, ou vous donnez vos coordonnées, ou...

Bolan raccrocha. Pendant que le carabinier parlait, l'idée avait fulguré dans son esprit : Aurélia Gucci !

Le procureur de la République Italienne. Aurélia Gucci, une petite tranche de son passé. Quelques années en arrière, lors d'un de ses blitz en Sicile¹. Une gorgée d'eau pure dans le cloaque où sa vie de croisé le maintenait plongé. Aurélia Gucci, une étincelle de félicité. Peut-être un des rares bonheurs qu'il avait laissé échapper.

C'était la vie. Sa vie.

Aurélia Gucci était la seule personne capable de faire quelque chose. Il devait la joindre. À tout prix. Son numéro, il ne l'avait jamais oublié.

Cette fois, l'opératrice commençait à le connaître et une nouvelle sonnerie résonna dans le combiné plus tôt qu'il ne l'avait espéré. Cela sonna deux fois, il y eut un déclic, puis une voix de femme. Ensommeillée.

— *Pronto !*

— Aurélia ! s'exclama Bolan. C'est moi. Mack.

— Désolé, *signore*, répondit la voix. La *signorina* Gucci n'habite plus ici et...

— Écoutez, coupa Bolan, le cœur au bord des lèvres. Je dois parler à Aurélia Gucci de toute urgence. C'est une question de vie ou de mort. Si vous connaissez son nouveau numéro, il faut me le donner. Je vous en supplie !

Il y eut un long silence sur la ligne peuplée de parasites, puis de nouveau la voix de l'inconnue, dans un soupir :

— Va bene.

Un instant plus tard, une autre sonnerie résonnait dans le combiné et quand on décrocha, Mack Bolan reconnut parfaitement le timbre si délicieusement voilé de la belle Italienne qui disait :

— Désolée de ne pas être chez moi en ce moment... etc.

Un répondeur !

On était samedi matin... le 15 août.

Un peu las, Mack Bolan laissa un long message, acheva en disant :

— Je te rappellerai toutes les demi-heures. Que Dieu nous garde...

Après un dernier regard au cadavre de Flavio Cerrone, il quitta la chambre, redescendit le grand escalier de pierre des Carpathes, traversa le hall dallé de marbre gris et orné d'armures, émergea sur le perron du manoir des Cerrone à l'instant où un début de soleil commençait à peindre la cime des arbres de ses rayons cuivrés. On était samedi matin, un de ces beaux 15 août comme il y en a en Sicile et, dans quelques heures, à la sortie de la grand-messe, les deux enfants d'un juge de Palerme risquaient d'être assassinés. Cerrone n'en savait pas plus.

Giornale di Sicilia,

Palermo, lunedì 17 agosto 1992

Échec à l'attentat

C'est cette nuit seulement que notre correspondant de Mondello l'a appris, la police locale aurait déjoué samedi matin la préparation d'un attentat particulièrement odieux. Grâce à l'intervention du jeune procureur Aurélia Gucci, et sur des informations dont nous ne connaissons pas les sources, la police sicilienne aurait été avertie d'un attentat visant deux enfants d'un magistrat antimafia, à l'identité demeurée secrète. Après une enquête éclair, les unités spéciales de la police ont réussi une opération combinée. Tandis qu'une équipe interceptait en pleine ville la voiture qui transportait les deux enfants du juge à l'office religieux donné ce 15 août en l'église Santa Maria de Mondello, la résidence d'été de la famille, d'autres policiers, assistés d'éléments d'une section de déminage, intervenaient discrètement

autour de la petite église de Mondello et, grâce à leurs chiens dépisteurs d'explosifs, repéraient la voiture suspecte, une Fiat volée deux jours plus tôt et dont la malle arrière contenait une bombe, une machine infernale au semtex, capable de ravager tout un quartier, et qui, à l'heure de l'office de l'Assomption, aurait immanquablement fait une foule de victimes innocentes.

Après la mort des juges Falcone et Bersallino, la mafia vient de perdre une bataille, mais, hélas, elle n'a pas encore perdu sa guerre...

[1] Monnaie roumaine. Un leu, des lei.

[2] Bucur signifie joie, en roumain.